

janvier 1971 **FICTION** nº 205

NOUVELLES

Bob Shaw	Lumière des jours enfuis	5
Frank Belknap Long	L'homoncule de flamme	19
Clark Ashton Smith	Quand le diable y serait...	35
Sandro Sandrelli	La main sur l'épaule	47
François Richaudeau	La Bibliothèque	57
L. E. Jones	Les yeux de Phorkos	79

RUBRIQUES

Alain Garsault	Revue des films	147
Jean-Pierre Andrevon	Chronique de télévision	154
	Courrier des lecteurs	157

Couverture de Druillet

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ;

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé..........	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire.............	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé..........	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)



ROUTE DE LA GLOIRE
ROBERT A. HEINLEIN

Pour la première fois, voici l'homme des grands astronefs interstellaires et des mégalopoles de l'avenir aux prises avec les dragons et les sortilèges d'un univers magique. Pour gagner le cœur de Star, l'Impératrice des Vingt Univers, Oscar Gordon se lance dans la quête périlleuse de l'Œuf de Phénix et affronte monstres et sorciers. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la science, avec Heinlein, ne peut perdre ses droits et la réalité qu'il nous révèle est plus troublante encore que les apparences. Une œuvre épique, violente et colorée qui constitue le premier volet d'un hommage à Robert Heinlein, grand conteur de la science-fiction.

Un volume de 400 pages, relié pleine toile émeraude, fers or, garde et dessin originaux de Moebius, sous jaquette rhodoïd. Tirage limité et numéroté.

Prix de vente **35 F**

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
□ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
□ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
□ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
□ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
□ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
□ *Histoire du futur (tome 2)* par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
□ *Dracula* par BRAM STOKER	41	366	31,80
□ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
□ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
□ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
□ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
□ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
□ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31

	F	F.B.	F.S.
□ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
□ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
□ *Les cavernes d'acier* *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
□ *Docteur Bloodmoney* *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
□ *Ceux de nulle part* *Les Robinsons du cosmos* par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
□ *Le cycle des épées* par FRITZ LEIBER	43	384	33,50
□ *L'homme dans le labyrinthe* *Les masques du temps* par ROBERT SILVERBERG	36	321	27,90
□ *Génocides* *Camp de concentration* par THOMAS M. DISCH	37	330	28,70
□ *Route de la gloire* par ROBERT HEINLEIN	35	305	27,20

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

BOB

SHAW

Lumière des jours enfuis

Bob Shaw est un nouveau venu sur la scène de la science-fiction. Né en Irlande où il réside, c'est cependant aux Etats-Unis qu'il développe sa carrière. En France son nom a déjà été inscrit à deux reprises au sommaire de Galaxie *(voir* Dumbo *: nº 66, et* Hasard cosmique : *nº 77). Parue il y a quelques années, la nouvelle que voici lui a valu, malgré sa brièveté, une notoriété certaine, et elle figure déjà en bonne place dans diverses anthologies. En la publiant initialement dans la revue* Analog *(ex-*Astounding*), Bob Shaw a réussi, peut-on dire, une sorte de tour de force : faire accepter par cette citadelle de l'orthodoxie SF, et par son redoutable rédacteur en chef John Campbell, une nouvelle reposant sur une idée purement poétique.*

P.H.

Après avoir quitté le village, nous suivions les pentes puissantes de la route qui nous élevaient vers le pays du verre lent.

Je n'avais jamais encore vu de ces fermes et, tout d'abord, je les trouvai un peu insolites... effet qu'accentuaient encore mon imagination et les circonstances. La turbine de la voiture tirait en souplesse et en silence dans l'air humide, si bien qu'il nous semblait suivre les contours de la route sur les ailes d'une paix surnaturelle. A notre droite, la montagne s'écoulait en une vallée de pins sans âge, d'une incroyable perfection ; et partout se dressaient les grands cadres de verre lent, qui buvaient la lumière. De temps à autre, un éclat de soleil sur leurs tendeurs donnait l'illusion du mouvement, mais en réalité les lieux étaient déserts. Les rangées de fenêtres alignées au flanc de la hauteur contemplaient la vallée, depuis des années, et les hommes ne les nettoyaient qu'au milieu de la nuit, lorsque la présence humaine ne pouvait nuire en rien au verre assoiffé.

C'était fascinant, mais ni Selina ni moi ne parlions des fenêtres. Je pense que nous nous détestions au point de nous refuser à salir quoi que ce soit de nouveau en le mêlant à nos conflits émotionnels. Je commençais à comprendre que cette idée de vacances avait été une stupidité. Je m'étais dit que cela remettrait tout en place, mais naturellement cela n'empêchait pas Selina d'être enceinte et, pire encore, cela ne l'empêchait pas d'être furieuse parce qu'elle était enceinte.

Pour donner de mauvaises raisons à notre vive contrariété de la voir dans cet état, nous avions fait courir les bruits habituels, à savoir que nous aurions *bien aimé* avoir des enfants... mais plus tard, au bon moment. La grossesse de Selina nous avait coûté son emploi bien payé, en même temps que la nouvelle maison pour laquelle nous étions en pourparlers et dont le prix dépassait largement les possibilités des revenus que me rapportait ma poésie. Mais la véritable origine de nos difficultés, c'est que nous nous trouvions confrontés avec le fait que les gens qui prétendent vouloir des enfants plus tard n'en veulent en réalité pas du tout. Nos nerfs vibraient de la certitude que nous aussi, qui nous croyions si différents, nous étions tombés dans le même piège biologique

que n'importe quelle créature abêtie et fornicatrice qui eût jamais existé.

La route nous conduisit au long des pentes méridionales du Ben Cruachan, et nous finîmes par apercevoir de temps à autre l'Atlantique gris et lointain. J'avais réduit la vitesse pour mieux jouir du paysage quand je remarquai l'écriteau cloué à un pilier de barrière. Il annonçait : « VERRE LENT — *Haute qualité, bas prix — J.R. Hagan.* » Sous l'impulsion du moment, je stoppai la voiture sur la berge, en faisant la grimace, car l'herbe dure fouettait effrontément la carrosserie.

— « Pourquoi nous arrêtons-nous ? » fit Selina, surprise, en tournant sa tête fine dont la chevelure était comme une fumée argentée.

— « Regarde cette enseigne. Allons voir ce qu'ils ont. Peut-être que les prix sont raisonnables par ici. »

La voix de Selina me signifia un refus méprisant par son ton aigu, mais mon idée me séduisait trop pour que je lui prête attention. J'avais la conviction sans fondement que de faire quelque chose d'extravagant, d'un peu fou, nous remettrait d'accord.

— « Viens, » lui dis-je. « L'exercice nous fera peut-être du bien. Il y a de toute façon trop longtemps que nous roulons. »

Elle haussa les épaules d'une manière qui me fit mal et elle descendit de la voiture. On s'engagea dans un sentier fait de degrés irréguliers en glaise tassée, maintenue par des tronçons de bois rond. Il serpentait entre les arbres qui tapissaient le bord de la colline. A son extrémité, il y avait une ferme basse. Derrière le petit bâtiment de pierre, de hauts châssis de verre lent contemplaient la vue écrasante du Cruachan qui dévalait lourdement jusqu'aux eaux du Loch Linnhe. La plupart des vitres étaient parfaitement transparentes, mais quelques-unes étaient sombres, comme des panneaux d'ébène poli.

Alors que nous approchions de la maison par une cour pavée bien propre, un homme d'âge moyen, de haute taille, vêtu de tweed couleur cendre, se leva pour nous faire signe d'avancer. Il était auparavant assis sur la murette de torchis qui fermait la cour, à fumer sa pipe en contemplant la maison. A la fenêtre du cottage, une jeune femme en robe mandarine se tenait debout, un petit

garçon dans les bras, mais elle se détourna sans s'intéresser à nous et disparut à notre arrivée.

— « Mr. Hagan ? » fis-je.

— « Exact. Vous venez voir du verre, pas vrai ? Eh bien, vous avez choisi le bon endroit. » Hagan s'exprimait d'un ton net où transparaissait l'accent des Highlands que l'oreille non exercée prend souvent pour de l'irlandais. Il avait un de ces visages calmes et ahuris qu'on trouve chez les cantonniers et chez les philosophes âgés.

— « Oui, » dis-je, « nous avons lu votre pancarte. Nous sommes en vacances. »

Selina, qui d'ordinaire est naturellement prolixe avec les inconnus, ne disait mot. Elle regardait vers la fenêtre maintenant déserte avec une expression que j'estimai un rien intriguée.

— « Vous venez de Londres, n'est-ce pas ? Eh bien, je le répète, vous avez choisi le bon coin... et la bonne heure. Ma femme et moi ne voyons guère de monde à cette époque de la saison. »

Je lâchai un rire. « Cela signifie-t-il que nous pourrions acheter un peu de verre sans hypothéquer notre foyer ? »

— « Regardez-moi ça ! » fit Hagan, avec un sourire désarmé. « Voilà que j'ai perdu tout le bénéfice que je pouvais espérer de la transaction ! Rose — c'est ma femme — prétend que je ne saurai jamais. Néanmoins, asseyez-vous, qu'on en parle. » Il désignait la murette de torchis, puis il lança un coup d'œil dubitatif à la jupe d'un bleu immaculé de Selina. « Attendez que j'aille prendre une couverture dans la baraque. » Hagan partit vivement en boitillant et entra dans le cottage dont il referma la porte sur lui.

— « Peut-être n'était-ce pas une idée tellement formidable de venir ici, » murmurai-je à Selina, « mais tu pourrais au moins te montrer aimable envers lui. Je crois que je flaire une affaire. »

— « Bel espoir ! » fit-elle avec une brutalité calculée. « Sûrement que même toi, tu as remarqué la vieille robe que porte sa femme ? Il ne fera pas grands cadeaux à des étrangers. »

— « C'était sa femme ? »

— « Bien sûr que c'était sa femme. »

— « Tiens, tiens, » fis-je, surpris. « De toute façon, tâche d'être polie avec lui. Je ne tiens pas à l'embarrasser. »

Selina renifla, mais elle ébaucha un pâle sourire quand Hagan revint et je me décontractai un peu. Bizarre comme on peut aimer une femme et pourtant prier en même temps le ciel qu'il la fasse tomber sous un train !

Hagan disposa une couverture à carreaux sur la murette et on s'assit, un peu intimidés de nous trouver transférés de notre vie de citadins en plein dans un tableau campagnard. Sur l'ardoise lointaine du Loch, par-delà les cadres vigilants de verre lent, un vapeur voguait dans le calme, laissant un sillage blanc, en direction du sud. L'air entêtant de la montagne semblait envahir nos poumons et nous apporter plus d'oxygène qu'il ne nous en fallait.

— « Il y a des fermiers de verre par ici, » commença Hagan, « qui débitent aux étrangers comme vous autres des boniments sur la beauté de l'automne dans cette partie d'Argyll. Ou aussi bien du printemps, ou de l'hiver. Moi pas... n'importe quel crétin sait qu'un endroit qui ne paraît pas beau en été ne l'est jamais. Qu'en pensez-vous ? »

J'acquiesçai aimablement de la tête.

« Je vous prie seulement de bien regarder dans la direction de Mull, Mr... »

— « Garland. »

— « ... Garland. C'est cela que vous achetez en achetant mon verre, et ce n'est jamais plus ravissant qu'en cet instant même. Le verre est parfaitement en phase, pas une vitre qui ait moins de dix ans d'épaisseur... et une fenêtre d'un mètre vingt vous coûtera deux cents livres. »

— « *Deux cents !* » Selina était scandalisée. « Mais c'est le prix qu'ils demandent dans la boutique de *Scenedow*s en plein Bond Street ! »

Hagan sourit patiemment, puis m'examina pour voir si j'en savais assez sur le verre lent pour apprécier ce qu'il avait dit. Son prix était beaucoup plus élevé que je n'avais compté... mais *dix ans d'épaisseur* ! Le verre bon marché qu'on trouve dans des magasins comme Vistaplex et Pane-o-rama n'était guère qu'un demi-centimètre de vitre ordinaire recouverte d'un vernis de verre lent, peut-être épais de dix à douze mois tout au plus.

— « Tu ne comprends pas, chérie, » dis-je, déjà décidé à faire emplette. « Ce verre durera dix ans et il est en phase. »

— « Est-ce que cela ne signifie pas seulement qu'il suit le cours des heures ? »

Hagan lui sourit de nouveau, se rendant compte que pour moi le procès était fait. « Seulement, dites-vous ! Je vous demande pardon, Mrs. Garland, mais vous ne paraissez pas saisir le miracle, le véritable et authentique miracle de précision mécanique qu'il faut pour fabriquer un morceau de verre en phase. Quand je dis que le verre a dix ans d'épaisseur, cela signifie qu'il faut à la lumière dix ans pour le traverser. En fait, chacune de ces vitres a dix années-lumière d'épaisseur — plus de deux fois la distance d'ici à l'étoile la plus proche — si bien qu'une différence en épaisseur réelle d'un millionnième de centimètre seulement équivaudrait... »

Il se tut un moment pour contempler paisiblement la maison. Je me détournai de la vue du Loch et vis la jeune femme de nouveau debout derrière la croisée. Les yeux de Hagan étaient chargés d'une sorte d'adoration avide qui me mit mal à l'aise en même temps qu'elle me persuadait que Selina s'était trompée. A ma connaissance, jamais les maris ne regardaient ainsi les épouses... du moins pas les leurs.

La femme resta en vue quelques secondes, sa robe rayonnant d'une teinte chaude, puis elle recula dans la pièce. J'eus soudain l'impression nette bien qu'inexplicable qu'elle était aveugle. J'avais le sentiment que Selina et moi nous étions peut-être fourvoyés dans un complexe d'émotions aussi violent que le nôtre.

— « Je vous demande pardon, » poursuivit Hagan, « je croyais que Rose allait m'appeler. Voyons, où en étions-nous, Mrs. Garland ? Dix années-lumière comprimées en un centimètre d'épaisseur, cela veut dire... »

Je cessai d'écouter, en partie parce que j'étais déjà décidé, en partie parce que j'avais souvent entendu l'histoire du verre lent et n'en avais pas encore compris les principes. Une de mes relations, qui avait une formation scientifique, avait une fois tenté de me

les faire comprendre en me disant d'imaginer une vitre de verre lent comme un hologramme qui n'avait pas besoin de la lumière cohérente d'un laser pour reconstituer ses renseignements visuels et dans lequel tout photon de lumière ordinaire passait à travers un conduit spiralé enroulé à l'extérieur du rayon de captation de chacun des atomes du verre. Cette merveille de ce qui n'était pour moi que pur jargon ne m'avait non seulement rien apporté de neuf, mais elle m'avait renforcé dans ma conviction qu'un esprit aussi peu technique que le mien devait moins s'intéresser aux causes qu'aux effets.

Aux yeux de l'individu moyen, l'effet le plus important, c'était que la lumière mettait longtemps à traverser une feuille de verre lent. Les vitres neuves étaient toujours d'un noir de jais parce que rien ne les avait encore traversées, mais on pouvait dresser la vitre près d'un lac dans la forêt, par exemple, et le paysage émergerait peut-être au bout d'un an. Si l'on transportait alors le verre pour l'installer dans un triste appartement citadin, l'appartement paraîtrait — pendant l'année suivante — dominer le lac et son cadre forestier. Durant cette année, ce ne serait pas seulement une image exacte et immobile... l'eau ondulerait sous le soleil, les animaux silencieux viendraient y boire, les oiseaux sillonneraient le ciel, la nuit succéderait au jour, les saisons suivraient les saisons. Jusqu'à ce qu'un jour — au bout d'un an — la beauté renfermée dans les conduits subatomiques soit épuisée et que reparaisse le sempiternel paysage urbain dans sa grisaille.

En dehors de son intérêt phénoménal en tant que nouveauté, le succès commercial du verre lent se fondait sur le fait que disposer d'un tel panorama était sur le plan émotif l'équivalent de la possession de terres. Le plus humble troglodyte pouvait ainsi contempler des parcs embrumés... et qui aurait pu affirmer qu'ils ne lui appartenaient pas ? L'homme qui possède réellement des terres et des jardins bien entretenus ne passe pas son temps à se le prouver en rampant par terre, pour tâter, renifler et goûter son bien. Tout ce qu'il reçoit de sa propriété, ce sont des images lumineuses, et grâce aux châssis de verre lent, on pouvait transporter ces images dans les mines de charbon, à bord des sous-marins, dans les cellules pénitentiaires.

En diverses occasions j'avais tenté d'écrire des poèmes brefs sur ce cristal enchanté, mais pour moi le thème en est si indiciblement poétique qu'il se trouve paradoxalement hors de portée de la poésie... de la mienne en tout cas. De plus, les meilleures chansons et poésies avaient déjà été écrites, sous une inspiration de voyants, par des hommes qui étaient morts bien avant la découverte du verre lent. Par exemple, je n'avais aucun espoir d'égaler les mots de Moore :

Souvent dans la nuit tranquille,
Avant que le sommeil m'enchaîne à ses liens,
Le Souvenir chéri apporte la lumière
Des jours enfuis autour de moi...

Il avait suffi de quelques années pour que le verre lent passe de l'état de curiosité scientifique à celui d'industrie respectable. Et au grand étonnement de nous autres, poètes — ceux d'entre nous qui restent persuadés que la beauté survit même si meurent les lis — les manifestations de cette industrie ne différaient en rien des entreprises habituelles. Il y avait de bons *scenedows* qui coûtaient très cher et il y en avait d'inférieurs qui coûtaient nettement moins. L'épaisseur — mesurée en années — était un facteur important du prix, mais il y avait en outre la question de l'épaisseur *réelle*, ou phase.

Même avec les méthodes de fabrication les plus perfectionnées, le contrôle de l'épaisseur était tant soit peu livré au hasard. Une grosse erreur pouvait signifier qu'un panneau prévu pour une épaisseur de cinq ans en aurait peut-être cinq et demi, si bien que la lumière qui y aurait pénétré en été en ressortirait en hiver ; une faible erreur pouvait faire jaillir le soleil de midi à minuit. Ces inexactitudes avaient leur charme particulier — nombre de travailleurs de nuit, par exemple, aimaient bien disposer de leurs heures de prédilection — mais en général il était plus coûteux d'acheter des *scenedows* qui restaient étroitement fidèles au temps réel.

Selina ne semblait toujours pas convaincue quand Hagan eut fini de parler. Elle secoua la tête, d'un geste presque impercep-

tible, et je compris qu'il s'y était mal pris. Très soudainement, son casque de cheveux d'étain fut dérangé par un souffle de vent froid et d'énormes gouttes de pluie bien propre tombèrent autour de nous, d'un ciel à peu près dépourvu de nuages.

— « Je vous fais un chèque tout de suite, » dis-je sans plus attendre et les yeux verts de Selina pointèrent sur moi, lourds de colère. « Vous prendrez les dispositions voulues pour la livraison ? »

— « D'accord. La livraison ne soulève pas de difficultés, » dit Hagan en se levant. « Mais ne préféreriez-vous pas emporter le verre vous-mêmes ? »

— « Eh bien... oui, si cela ne vous ennuie pas. » J'étais confus devant la confiance qu'il accordait à ma signature.

— « Je vais détacher une vitre pour vous. Attendez ici. Il ne me faudra pas longtemps pour vous l'emballer dans un cadre de transport. » Hagan partit en boitillant sur la pente en direction des séries de fenêtres, à travers certaines desquelles la vue du Linnhe était ensoleillée, alors qu'elle était nuageuse à travers d'autres. D'autres encore étaient d'un noir profond.

Selina referma le col de son corsage autour de son cou. « Il aurait pu au moins nous inviter à entrer chez lui. Il ne doit pas y avoir tellement d'imbéciles qui passent par ici pour qu'il se permette de les traiter aussi mal. »

Je m'efforçai de ne pas faire attention au qualificatif et me concentrai sur la rédaction du chèque. Une grosse goutte tomba sur le dos de ma main, éclaboussant le papier rose.

— « Très bien, » dis-je. « Allons sous le bord du toit en attendant son retour. » Espèce de ver de terre, songeais-je, en me rendant compte que tout cela tournait au vinaigre. Il fallait en effet que je sois un fameux imbécile pour t'épouser. Un imbécile de première, le roi ! Et maintenant que tu as pris à ton piège une partie de moi-même, jamais, jamais, jamais plus je ne parviendrai à me détacher.

L'estomac douloureusement contracté, je courus derrière Selina jusqu'au mur du cottage. Derrière la croisée, le salon bien propre, avec son feu de charbon, était désert, mais les jouets de l'enfant

étaient éparpillés sur le plancher. Des cubes alphabétiques et une brouette de la même couleur que des carottes fraîchement grattées. Tandis que je regardais, le garçonnet arriva en courant de la pièce voisine et se mit à donner des coups de pied aux cubes. Il ne me vit pas. Quelques instants plus tard, la jeune femme entra et le prit dans ses bras, avec un rire facile et jovial. Elle vint à la fenêtre comme elle l'avait fait précédemment. J'ébauchai un sourire contraint, mais ni elle ni l'enfant ne me le rendirent.

Une sueur froide me coula sur le front. *Se pouvait-il qu'ils fussent tous les deux aveugles ?* Je m'écartai sur le côté.

Selina poussa un petit cri et je pivotai vers elle.

— « La couverture ! » dit-elle. « Elle va être trempée. »

Elle traversa la cour à toute vitesse, sous la pluie, arracha l'étoffe rougeâtre de la murette et revint toujours courant vers la porte de la maison. Quelque chose protesta convulsivement dans mon subconscient.

— « Selina ! » m'écriai-je. « N'ouvre pas ! »

Mais il était trop tard. Elle avait poussé le battant de bois et restait, la main devant la bouche, à regarder l'intérieur du cottage. Je m'approchai et tirai la couverture de ses doigts sans force.

En refermant la porte, je portai les yeux sur l'intérieur de la maison. Le salon bien propre où je venais juste de voir la femme et l'enfant n'était en réalité qu'un ramassis écœurant de vieux meubles, de vieux journaux, de vêtements usés et de vaisselle sale. Il était humide, puant, totalement abandonné. Le seul objet que je reconnus de ma vision à travers la croisée était la petite brouette, brisée, la peinture écaillée.

Je refermai solidement la porte en m'ordonnant d'oublier ce que je venais de voir. Il y a des hommes qui vivent seuls et savent tenir leur ménage ; d'autres en sont incapables.

Selina avait le visage livide. « Je ne comprends pas. Je ne comprends pas. »

— « Le verre lent fonctionne dans les deux sens, » lui dis-je d'une voix douce. « La lumière sort d'une maison aussi bien qu'elle y pénètre. »

— « Tu veux dire... ? »

— « Je ne sais pas. Cela ne nous regarde pas. Maintenant, calme-toi... voilà Hagan qui revient avec notre verre. » Le tumulte de mon estomac commençait à s'apaiser.

Hagan arriva dans la cour, porteur d'un cadre rectangulaire recouvert de plastique. Je lui tendis le chèque, mais c'était le visage de Selina qu'il regardait. Il parut savoir instantanément que nos doigts dénués de compréhension avaient fouillé son âme. Selina détourna les yeux. Elle était vieillie, malade en apparence, et ses yeux fixaient obstinément l'horizon.

— « Je vais vous débarrasser de cette couverture, Mr. Garland, » finit par dire Hagan. « Vous n'auriez pas dû vous en soucier. »

— « Ce n'est rien. Voici votre chèque. »

— « Je vous remercie. » Il continuait à examiner Selina d'un air étrangement suppliant. « Je suis très heureux d'avoir fait affaire avec vous. »

— « Tout le plaisir est pour moi, » dis-je avec le même formalisme dépourvu de toute signification. Je ramassai le lourd cadre et guidai Selina vers le sentier qui menait à la route. Comme nous arrivions en haut des degrés devenus glissants, Hagan appela.

— « Mr. Garland ! »

Je me retournai à contrecœur.

« Ce n'était pas ma faute, » dit-il d'une voix ferme. « Un chauffard les a tués tous les deux sur la route d'Oban il y a six ans. Mon garçon n'avait que sept ans quand c'est arrivé. J'ai bien le droit de conserver quelque chose. »

J'approuvai de la tête, sans rien dire, et repris ma marche, serrant ma femme contre moi, savourant la joie d'être enlacé de ses bras. Au coude du sentier, je jetai un coup d'œil en arrière à travers la pluie et vis Hagan assis, les épaules relevées, à l'en-

droit même où il était quand nous l'avions vu pour la première fois.

Il regardait la maison, mais je serais incapable de dire s'il y avait quelqu'un à la fenêtre.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Light of other days.

FRANK BELKNAP LONG

L'homoncule de flamme

A titre de curiosité historique, nous avons réuni dans ce numéro deux auteurs des temps héroïques de la SF et de la fantasy *aux U.S.A. : l'époque d'avant 1935. Frank Belknap Long et Clark Ashton Smith appartinrent tous deux à la brillante équipe d'auteurs collaborant à la revue* Weird Tales, *et qui comprenait, outre Lovecraft son chef de file, des noms comme ceux de Robert E. Howard, David H. Keller, Stanton A. Coblentz, Edmond Hamilton et — plus tard — de débutants comme Robert Bloch et Henry Kuttner. Avec le recul, et vu de notre pays, on a un peu tendance à considérer* Weird Tales *comme un magazine exclusivement dévolu au surnaturel et à l'horreur. En réalité, il n'en était rien. C'était aussi le creuset où se forgeaient à la fois la science-fiction naissante et ce type d'aventures connu aujourd'hui sous le nom d'*heroic fantasy. *Tout cela dans une optique qui n'apparaîtra naïve et démodée qu'aux puristes, mais qui en fait recèle le même charme envoûtant que les bandes dessinées d'autrefois, quand on les compulse avec la nostalgie de l'enfance.*

Né en 1903, Frank Belknap Long faisait partie du cercle d'amis et de disciples de Lovecraft et, comme beaucoup de ceux-ci, il montra une tendance de plus en plus marquée, à mesure que se poursuivait sa carrière, à dériver du surnaturel vers la science-fiction. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'histoire qu'on va lire — une science-fiction telle qu'on la concevait aux Etats-Unis il y a quarante ans... A lire en se débarrassant des habitudes acquises et en tentant de retrouver la fraîcheur d'âme des lecteurs de l'époque.

A.D.

BIEN que le soleil brillât de tout son éclat, j'éprouvai un pressentiment lugubre en approchant de la maison où s'était retiré Richard Ashley, dans la Caroline du Sud. Un écran de chênes verts et de palmiers nains dissimulait le petit laboratoire et la haute clôture jaune qui se dressait au-delà. D'énormes champignons marrons, semblables aux demeures coniques des gnomes et autres génies que la légende fait vivre dans les entrailles de la terre, parsemaient l'herbe tout autour de moi.

Tandis que j'avançais sur l'étroite allée qui menait à la porte du laboratoire, je me disais non sans amertume que nul autre bactériologiste aussi éminent qu'Ashley n'eût poursuivi ses recherches loin des citadelles de la science organisée. Il avait travaillé autrefois dans un grand laboratoire tout blanc au bord de la mer, et cette petite bâtisse à l'intérieur des terres paraissait particulièrement sordide par contraste.

Je n'aime pas la végétation surabondante. Je n'aime pas les maisons nichées au cœur d'ombrages amoncelés qui exhalent une odeur de terre mouillée. Mais Ashley était un drôle de personnage.

Une secte de fanatiques orientaux prétend que les êtres humains sont les contreparties à peine déguisées de certains animaux. Il est des hommes qui, par leurs caractéristiques, se rattachent aux oiseaux, d'autres aux tigres, aux porcs, aux hyènes, et d'autres encore à l'embranchement des invertébrés. J'ai souvent pensé que les membres de ce culte auraient classé Ashley parmi les taupes ou les vers de terre.

Il évitait tous les contacts personnels empreints de la moindre chaleur humaine. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de femme dans sa vie. L'amitié même était pour lui une chose impossible. Mais, parfois, il se trouvait dans une impasse intellectuelle ou se cognait la tête contre un mur. Alors il me faisait venir. J'étais son bon serviteur Vendredi. Je n'avais pas la moindre admiration à son égard en tant qu'être humain. Mais, en tant que savant (et j'estime que les savants sont le sel de la terre), je lui vouais un véritable culte.

Quand j'eus parcouru la moitié de l'allée, Ashley sortit brusquement du laboratoire. Il s'immobilisa pendant quelques instants sur le seuil, la main sur la poignée de la porte, clignant les paupières dans la brûlante clarté solaire, et observant à travers ses lunettes aux verres épais le jeune homme sans chapeau, tout en sueur, qui se dirigeait vers lui à travers la pelouse.

Il ressemblait à un cadavre. Ses traits, et plus particulièrement ses pommettes, avaient la pâleur morbide dont s'accompagne d'habitude un arrêt de la circulation. Sous ses yeux s'étalaient des cernes noirâtres, et les veines de son front saillaient affreusement. L'expression de son visage était très particulière : je discernais dans ses yeux le tourment et l'appréhension, mais il paraissait malgré tout maître de lui, et même un peu provocant.

— « Vous avez pris tout votre temps pour arriver ici ! » me dit-il d'un ton hargneux, comme s'il se fût adressé à un enfant.

En fait, j'avais parcouru 500 kilomètres en autocar, dès la réception de son télégramme ; mais il n'eût servi à rien de me mettre en colère, car, de toute évidence, il se trouvait dans une situation très grave. Je me sentis tout ému de pitié en voyant que ses mains tremblaient violemment. Quand il essaya de tenir la porte ouverte pour me laisser passer, il s'affaissa contre le chambranle. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait tomber sur le sol.

Tandis que nous passions de la pelouse ombragée de palmiers nains à l'intérieur du laboratoire, je constatai qu'il faisait de grands efforts pour maîtriser ses nerfs. Je ne cessai pas de l'observer du coin de l'œil jusqu'à ce que nous arrivions à la vaste pièce où il travaillait avec ses lamelles et ses cultures.

Lorsqu'il eut refermé la porte de son laboratoire, il sembla avoir retrouvé un peu de calme. Il me prit la main et la serra affectueusement.

« Je suis heureux que vous soyez venu, John, » me dit-il. « Vraiment très heureux. C'est extrêmement chic de votre part. »

Ses joues avaient repris un peu de couleur. Debout, le dos tourné à la fenêtre, il regardait comme en extase la longue rangée de microscopes qui avaient accaparé son attention pendant cinq longs mois d'étude, et les bocaux bleu pâle pleins d'eau polluée renfermant un assortiment extraordinaire d'organismes microscopiques (diatomées, rotifères, bactéries prototropiques), fort importants pour la poursuite de ses recherches.

Le laboratoire baignait dans la chaude clarté du soleil qui tournait lentement au rouge, et l'éclat étincelant des tubes des microscopes semblait exercer sur mon compagnon une influence quasi hypnotique. Soudain, il en détourna son regard, et ses doigts maigres se resserrèrent autour de mon bras dans une étreinte qui me fit tressaillir.

« Il se trouve dans le troisième microscope à partir de

l'extrémité de la table, » me dit-il d'une voix tremblante. « Il s'est placé délibérément sur la lamelle. Naturellement, j'ai cru tout d'abord que c'était un micro-organisme. Mais quand il a levé les yeux et m'a regardé fixement, je me suis surpris en train de comprendre ses pensées et de partager ses incroyables émotions. Comme il aurait été invisible à l'œil nu, il s'est mis, avec une habileté diabolique, à un endroit où je ne pouvais pas manquer de le voir. »

Il désigna d'un signe de tête la table recouverte de zinc qui tenait toute la longueur du laboratoire, et ajouta :

« Vous pouvez le regarder si vous voulez. Le troisième microscope. »

Je le regardai avec attention l'espace d'un instant, car je sais déceler les stigmates de la drogue, de l'hystérie, de la folie naissante. Or, si les yeux d'Ashley brillaient d'un éclat anormal, ses pupilles n'étaient pas dilatées. Sans souffler mot, je gagnai l'extrémité de la table, me penchai au-dessus du microscope et collai mon œil à l'oculaire.

Pendant quelques instants, j'observai de minuscules fragments de matière qui se déplaçaient sur un liquide d'immersion de couleur rose. Des formes grotesques, aberrantes, immondes, s'entrecroisaient et s'entre-dévoraient sur un espace pas plus grand que mon pouce. Munies d'une énorme « bouche » avide et d'un corps aux ondulations répugnantes, elles filaient entre des animalcules indolents et d'abominables créatures plates, segmentaires, semblables à des vers cestoïdes.

Soudain, un organisme en forme de cloche renversée gagna le centre de la lamelle, où il demeura en imprimant à son corps de curieux mouvements oscillatoires. Il n'offrait aucune ressemblance avec les centaines d'animaux ignobles qui se tortillaient autour de lui.

Tout d'abord, il était très gros, et d'une structure fort complexe : en effet, il se composait d'une enveloppe extérieure transparente, qui renfermait une espèce de chrysalide conique, également transparente et curieusement irisée. En regardant plus attentivement, je constatai que l'enveloppe intérieure servait de matrice, pour ainsi dire, à l'habitant de la cloche.

Cette créature présentait un aspect anthropomorphe qui m'inspira un profond dégoût. En vérité, il y a quelque chose de très troublant dans la semblance de forme humaine qu'assument cer-

tains animaux. Des poissons, des reptiles et des insectes chez lesquels on trouve ce vague anthropomorphisme engendrent invariablement la plus vive répugnance. Le museau d'une raie, hideuse déformation d'un visage d'homme, m'emplit de haine. Je frissonne à la vue d'une grenouille aux pattes étendues. Peut-être cette réaction est-elle due à une crainte instinctive de l'homme d'être un jour *supplanté.*

En général, la sensation de dégoût est passagère et vite oubliée. Mais, tandis que je contemplais la petite forme à l'intérieur de sa cloche, j'éprouvais une horreur profonde et bouleversante. Il ne s'agissait plus d'une simple prémonition. J'avais le sentiment de regarder une créature en marge des connaissances normales, qui transcendait tous les parallélismes grotesques du livre de la Nature.

C'était un homoncule parfait dans les moindres détails, à la peau brune, aux oreilles et au menton pointus. Par simple hasard, il ressemblait à une création bizarre de l'imagination humaine. Par simple hasard, il évoquait un gnome ou un gobelin. Mais il n'était pas bizarre : il était horrible.

Je me trouvais en face d'une figure humaine, complètement nue, suspendue à l'intérieur d'un réceptacle en forme de cloche. Elle reposait sur le dos, ses bras minuscules croisés sur sa poitrine. Son abdomen et ses membres étaient couverts de poils rougeâtres. Soudain, pendant que je l'observais, malade de dégoût et d'effroi, elle ouvrit ses petits yeux et me regarda fixement.

Alors j'eus l'impression qu'elle me parlait. Des mots se formèrent dans mon esprit en ondes paresseuses : « Vous êtes son ami. Je ne vous ferai pas de mal. N'ayez pas peur de moi. »

Je me détournai du microscope, haletant, partagé entre l'incrédulité et l'horreur. Ashley posa sa main sur mon bras et m'entraîna vivement à l'écart de la table.

« Vous l'avez vu ? » me demanda-t-il. « Il vous a parlé ? »

Je fis un signe de tête affirmatif et serrai les poings sous l'effet d'une terreur panique. Je tremblais comme une feuille au vent. Mon visage était convulsé de tics. Je sentais le sang se retirer de mes joues.

— « Quel est donc cet être diabolique, Richard ? » murmurai-je.

— « Il a voyagé à travers l'espace interstellaire pendant des centaines d'années-lumière. Il habite sur une planète qui gravite autour d'un soleil d'une densité inconcevable appartenant à un sys-

tème stellaire situé à une énorme distance des limites de la Galaxie. Il est venu dans un petit vaisseau spatial dissimulé à un endroit du laboratoire qu'il refuse de m'indiquer. Grâce à un pouvoir télépathique absolument extraordinaire, il est capable de transmettre toute une séquence d'images de pensées. »

— « Je le sais, » dis-je en hochant la tête. « Il m'a parlé. Du moins, des mots se sont formés dans mon esprit. »

Ashley s'accrocha à cette reconnaissance de fait comme si c'eût été une ligne de sauvetage que je lui avais lancée par pure compassion, en courant un risque très grave.

— « Donc, vous croyez vraiment ce que je viens de vous dire, John, » déclara-t-il. « J'en suis très heureux. Le scepticisme serait dangereux à l'heure actuelle. Cet homoncule devine tout ce qui s'oppose à moi. »

Il garda le silence pendant quelques instants, les yeux fixés sur le tube du microscope où se trouvait la minuscule abomination, puis il reprit la parole en ces termes :

« Je sais qu'il est difficile d'admettre une réalité qui va à l'encontre du courant de la pensée scientifique moderne. Depuis l'époque de Kepler, les penseurs ont toujours exalté à l'excès la grandeur, l'immensité, l'extension dans l'espace et dans le temps. Des savants ont parfois projeté leur pensée vers des constellations lointaines, et forgé des rêves frivoles dans lesquels la seule grandeur figurait comme un marchepied de l'éternité.

» Mais pourquoi la grandeur aurait-elle une importance particulière aux yeux du mystérieux architecte de notre mystérieux univers ? »

— « Parce que nous l'associons à la force et à la puissance. »

— « Mais grandeur et puissance ne coïncident pas dans l'univers entier ! Les champs de force radiante au cœur de plusieurs soleils minuscules réduiraient en miettes les géants stellaires. L'étoile de Van Maanen n'est pas plus grosse que notre terre, mais sa densité excède celle du disque solaire. Si elle venait à se placer à quelques millions de kilomètres de l'orbite de Pluton, elle ferait éclater le soleil et le transformerait en nova. Un fragment minuscule de cette substance formidablement concentrée détournerait Jupiter de sa trajectoire. Quelques cuillerées de la matière radiante de son noyau entrant en collision avec l'écorce terrestre détermineraient un cataclysme plus redoutable que l'éruption d'un énorme volcan.

» Cette étoile a des dimensions parfaitement insignifiantes dans

l'ordre cosmique. Par comparaison avec le soleil, c'est une simple chiure de mouche ; mais elle pourrait faire exploser un corps céleste des millions de fois plus grand qu'elle.

» L'homoncule que vous avez vu a été engendré sur une planète pourvue d'une force énergétique phénoménale, pas plus grosse qu'un gros météore, située sur l'orbite d'un soleil plus lourd que l'étoile de Van Maanen mais d'une circonférence inférieure à celle de Vénus. Malgré sa petitesse, elle contient une concentration de matière si intense qu'il se peut fort bien que ses atomes soient devenus négatifs dans leur masse.

» Les minces enveloppes transparentes dans lesquelles notre homoncule semble flotter sont des écrans inconducteurs. Quand il étend les bras, ces écrans s'ouvrent latéralement et livrent passage à une émanation brûlante. »

La voix d'Ashley prit un ton plus aigu, comme s'il eût été sur le point d'aborder un point capital.

« Cette radiation, » poursuivit-il, « a un pouvoir destructeur bien plus grand que celui des ondes électriques à haute fréquence.

» Vous connaissez sans doute les théories du célèbre biologiste George Crile sur la nature et les origines de la vie. Il affirme que toute vie est d'essence électro-magnétique et activée directement par le disque solaire. A l'en croire, le soleil brille de tout son éclat, de toute son ardeur, dans le protoplasme des animaux. Chaque cellule d'un corps animal contient de minuscules centres de radiation, appelés radiogènes, qui ont une température de 6 000 degrés centigrades et sont invisibles même sous les microscopes les plus puissants. Ces tout petits points, plus chauds que la photosphère solaire et plus mystérieux que l'atome, engendrent en nous des champs de force qui produisent dans toutes les cellules de notre corps le phénomène de la vie. Mais ces champs de force n'irradient pas vers l'extérieur des émanations destructrices. Ils sont si peu étendus et tellement espacés que leur excès de chaleur se trouve dissipé par l'eau de nos tissus.

» Notre homoncule, lui, est doué d'un pouvoir mortel. Produit d'un soleil plus chaud et plus concentré que le nôtre, il contient une énergie radiante qui n'est pas amortie par ce que Crile appelle des espaces interradiogènes. En fait, tout son corps constitue une masse compacte de radiogènes. Quand les écrans protecteurs sont retirés, cette énergie terrifiante s'écoule vers l'extérieur sous la forme d'ondes qui brûlent tout sur leur passage.

» Il y a deux jours, mon visiteur a ôté ses écrans en ma présence. Une des ondes a filé vers l'est à travers l'océan Atlantique et s'est dissipée avant d'atteindre l'Europe. Mais l'onde qui a filé vers l'ouest a tué vingt-quatre êtres humains.

» Un fermier du voisinage, Jake Saunders, figure au nombre des victimes. Il était assis paisiblement dans sa salle de séjour avec sa femme et ses enfants lorsque le rayon funeste l'a transpercé. Il a levé les bras en poussant un grand cri, puis est tombé sur le sol comme une masse, littéralement carbonisé. Bien que, ce jour-là, le soleil n'ait pas cessé de briller dans un ciel sans nuages, les journaux du pays ont présumé que le pauvre diable avait été frappé par la foudre ! Sur un journal de New York arrivé hier j'ai lu que l'on attribuait tous les autres décès à de capricieux orages électriques. On pourrait croire que ces drames sont de banals faits divers ! »

— « Mais si cette onde a traversé le continent, » dis-je d'une voix haletante, « des milliers de gens auraient dû périr. Comment expliquez-vous le fait qu'il y ait eu si peu de victimes ? »

— « Par l'incroyable minceur du rayon. C'est un simple filament mortel jusqu'au moment où il rencontre une substance animale. Alors, il s'étale dans toutes les directions, foudroie et brûle l'obstacle. Mais dès qu'il quitte le corps carbonisé, il redevient une étroite ligne de force. Si vous tendiez un fil de fer entre New York et San Francisco, il ne toucherait directement qu'un très petit nombre d'hommes et d'animaux. »

J'étais trop horrifié pour me livrer à des commentaires. Je gardais les yeux fixés sur le microscope, en proie à une terreur muette. Je ne pouvais pas mettre en doute une seule parole d'Ashley. J'avais vu l'homoncule de mes propres yeux. Il m'avait regardé, il s'était mis en relation avec moi. Seules ses protestations d'amitié m'inspiraient un certain scepticisme.

« Il y a trois jours que je suis en communication directe avec lui, » reprit Ashley. « Il est venu à moi parce qu'il estime que mon intelligence est supérieure à celle de la plupart des hommes. La qualité de mon esprit a exercé une grande influence sur lui, l'a attiré comme une pierre d'aimant.

» Le monde d'où il vient nous serait incompréhensible : ses habitants sont soumis à des passions et des désirs qui n'ont rien de commun avec les nôtres. Ce petit voyageur est une espèce d'émissaire, envoyé à travers l'espace par des myriades de ses semblables pour étudier sur place les conditions de vie du globe ter-

restre. Bien qu'ils possèdent des instruments d'observation infiniment plus complexes et plus puissants que nos télescopes (grâce auxquels ils ont étudié la Terre de loin), ils n'ont jamais essayé de communiquer avec nous.

» Lorsque l'homoncule aura regagné sa planète, ses frères viendront ici en troupes innombrables, et, selon toute probabilité, ils extermineront le genre humain. Leur émissaire n'a aucune admiration pour nous, et le compte rendu qu'il fera à notre sujet ne sera pas à notre honneur. Il nous juge illogiques et cruels. Notre coutume de régler nos querelles par des tueries en masse lui paraît un trait de sauvagerie animale. Il estime que nos réalisations mécaniques sont moins remarquables que la vie sociale des fourmis et des abeilles. A ses yeux, nous sommes des excroissances inutiles sur un petit globe assez agréable qui doit offrir des possibilités infinies de colonisation.

» Il éprouve un certain respect et même une certaine admiration pour moi en tant qu'individu isolé. Cela n'a rien de paradoxal. L'humanité dans son ensemble craint et évite des bêtes dangereuses que certains hommes chérissent et dont ils font des animaux familiers. L'homoncule me considère comme un animal familier d'une espèce supérieure — doué de plusieurs caractéristiques plaisantes, mais partageant un héritage et obéissant à des règles de conduite qui lui inspirent un violent dégoût. »

Je jetai un coup d'œil inquiet vers le microscope : la franchise avec laquelle s'exprimait Ashley m'emplissait d'appréhension.

— « Est-ce qu'il ne lit pas vos pensées en ce moment ? » demandai-je.

— « Non. Son pouvoir télépathique ne s'exerce pas à plus d'un mètre de distance. Il ne peut pas nous entendre. Il ne se doute même pas que j'ai l'intention de le détruire. »

Je regardai Ashley d'un air stupéfait.

« S'il ne regagne pas sa planète, » poursuivit-il, « ceux de sa race n'attaqueront pas la Terre immédiatement. Ils enverront un autre émissaire à sa recherche. Bien qu'ils puissent voyager à la vitesse de la lumière, le système stellaire où ils résident se trouve à une telle distance que ce second messager n'arriverait pas ici avant le vingt-deuxième siècle. Il s'écoulerait encore deux cent cinquante autres années avant qu'il puisse regagner sa planète et faire son rapport. Donc, les premières vagues d'assaut ne déferleraient pas sur nous avant 2700.

» En l'espace de huit siècles, l'humanité pourrait créer un moyen de défense suffisamment efficace pour les repousser et les détruire. »

Soudain, il cessa de parler. J'observai que les muscles de son visage s'agitaient de façon spasmodique. De toute évidence, il était en proie à une tension nerveuse presque intolérable. Brusquement, il plongea la main dans une des vastes poches de sa blouse, d'où il retira un objet plat en métal, pas plus gros qu'un étui à cigarettes.

« On utilise ceci dans l'industrie métallurgique pour faire des démonstrations, » dit-il en le tendant vers moi sur la paume de sa main. « C'est un minuscule four d'induction qui peut fondre en trois ou quatre secondes tous les métaux connus — y compris le molybdène, dont la température de fusion est de cinq mille degrés Fahrenheit. »

Je fixai un regard fasciné sur cet appareil assez semblable en apparence à un petit poste de radio à galène. Il se composait très simplement d'une espèce de bobine d'un centimètre de haut, placée au centre d'un plateau de cuivre poli. De part et d'autre de la bobine étaient fixés deux fourchons courbes à la tige isolée qui formaient une saillie de trois centimètres au-delà du plateau.

« Quelques secondes après la mise en marche de l'appareil, » me dit Ashley, « des ondes de haute fréquence déterminent à l'extérieur du métal une chaleur effroyable. Je l'ai demandé hier par télégramme à Charleston, mais il est arrivé il y a une heure à peine. »

Je compris alors pourquoi mon compagnon m'avait fait venir : il allait mettre sa vie en danger. Si l'homoncule survivait à cette épreuve, il ne manquerait pas de se retourner contre Ashley et de le détruire, ainsi que moi-même. Or, comme ses écrans protecteurs pouvaient résister à une incandescence interne de plusieurs milliers de degrés centigrades, mon ami et moi-même allions courir un risque très grave.

Ashley parut deviner mes pensées.

— « Peut-être feriez-vous mieux de ne pas rester ici, John, » dit-il. « Je n'ai pas le droit de vous exposer à la mort. »

— « Vous voulez que je reste, n'est-ce pas ? »

— « Oui, mais... »

— « Alors, je vais rester. Quand est-ce que nous allons... le brûler ? »

Il me regarda fixement pendant quelques secondes, puis répondit :

— « Il serait stupide de remettre la chose à plus tard. »

— « Je suis entièrement de cet avis, » murmurai-je d'une voix ferme.

— « Ce sera difficile... Difficile et dangereux. Cette diabolique créature va lire dans mon esprit dès que je m'approcherai du microscope, et, si elle a le moindre soupçon, elle s'esquivera avant que la lamelle commence à fondre. »

Il me tendit brusquement la main en se forçant à sourire.

« J'essaierai de contrôler mes pensées, » dit-il. « Souhaitez-moi bonne chance. »

— « Je suis sûr que vous allez réussir, Richard, » murmurai-je en lui rendant la pression de ses doigts.

Il avait posé le petit four à induction au bord de la table du laboratoire. Ayant hoché la tête d'un air farouche, il le prit dans sa main et s'avança à pas rapides vers la longue rangée de microscopes tachetés de soleil. Son large dos cachait à ma vue les instruments luisants à mesure qu'il approchait de l'autre extrémité de la salle.

Je le regardais avancer en retenant mon souffle. Une fois arrivé au bout de la table, il pivota sur lui-même et se pencha légèrement, puis rejeta soudain son coude en arrière. Il y eut un léger grésillement, suivi par un éclair aveuglant de lumière polychrome. L'espace d'un instant, Ashley resta courbé au-dessus de la table. Ensuite, il se redressa et vint me retrouver à pas lents. Son visage était couleur de cendre.

— « Il ne reste pas grand-chose du microscope, » me dit-il. « La lamelle est complètement fondue. Allez donc voir. »

Poussé par la curiosité, je gagnai vivement l'extrémité de la table. Le petit four à induction avait exercé de terribles ravages. Le microscope n'était plus qu'une épave noircie et tordue. Le tube gisait dans une mare luisante de boue métallique étalée sur la feuille de zinc.

Ashley, ayant gagné l'autre côté du laboratoire, était en train d'ôter sa blouse constellée de taches.

« Je m'en vais faire une promenade, » déclara-t-il. « J'ai besoin de respirer un peu d'air pur. Sans ça, je vais craquer. »

— « Je vous accompagne, » dis-je en faisant un signe de tête approbateur.

Quelques minutes plus tard, nous marchions côte à côte sur une route étroite. Des grillons crissaient dans la poussière, et, sur les branches basses des palmiers et des tulipiers, roitelets et fauvettes gazouillaient à qui mieux mieux. Tout autour de nous, des collines doucement ondulées s'étendaient jusqu'à des horizons miroitants qu'estompait une brume de chaleur.

J'observais mon compagnon avec une vive anxiété : il semblait être en état d'hypnose, et son corps oscillait légèrement tandis qu'il avançait sur la route sinueuse, creusée de profondes ornières. Mon inquiétude s'accrut lorsque je m'aperçus qu'il murmurait des paroles inintelligibles.

Je détournai mon regard de son visage blême et fixai les yeux droit devant moi. Pendant longtemps, je continuai à cheminer en silence à côté de lui, formant des projets pour l'arracher à son laboratoire et l'installer dans un milieu où le souvenir de ces trois jours de terribles épreuves cesserait de lui torturer les nerfs.

Soudain, il se heurta contre moi en haletant d'horreur. En proie à un sinistre pressentiment, je lui fis face. Une peur effroyable convulsait ses traits ; il tremblait de tous ses membres.

— « *Il est encore vivant !* » dit-il d'une voix étouffée. « Il vient de me parler. Il a pris refuge *à l'intérieur de mon corps...* »

— « Richard, » m'exclamai-je, « êtes-vous devenu fou ? »

— « Non. Il est effectivement dans mon corps. Il m'a dit que, lors de son arrivée sur la Terre, il avait amarré son vaisseau spatial dans mon rein droit. »

— « Mais, voyons, c'est impossible ! Comment voulez-vous que... »

— « Le vaisseau spatial, lui aussi, est microscopique. Il peut passer librement à travers tous les organes et les tissus d'un corps humain. Pendant trois jours, cet appareil minuscule est resté suspendu dans mon rein droit par des câbles d'amarrage extrêmement ténus.

» L'homoncule s'est douté que j'avais l'intention de le détruire. Il a quitté la lamelle pour venir nous écouter pendant que nous parlions de cela. Quand j'ai fait fonctionner le four à induction, il avait déjà regagné son vaisseau spatial. »

Brusquement, ses yeux se voilèrent de terreur.

« John... il a décidé de me tuer. Il me dit qu'il va *décoller de mon corps* et m'emporter très loin au-dessus de la Terre. Il se moque de moi, il me nargue. Il me dit que je vais finir

en beauté, que je mourrai, pour revêtir la splendeur d'une étoile. Quand le vaisseau spatial prendra son vol, l'explosion génératrice d'énergie transformera mon corps en un champ de force radiante. Je deviendrai... »

Soudain, les mots se figèrent sur ses lèvres. Il écarta les bras et se mit à reculer en chancelant. Pendant quatre ou cinq secondes, il continua à s'éloigner de moi à une vitesse incroyable ; ses membres tremblaient et son torse étroit était agité par de violentes secousses, comme si des forces invisibles avaient exercé une traction formidable sur tous les atomes de son corps dans des directions divergentes.

Il y eut un instant de silence absolu pendant lequel j'eus l'impression que l'air même qui m'entourait vibrait et se ridait comme une pellicule d'eau fortement agitée. Les collines, les pins, les tulipiers, et la route devant moi, furent parcourus d'un frémissement de mauvais augure. Puis, soudain, tout ce monde vacillant et muet explosa avec un formidable vacarme.

Après quoi, Richard Ashley quitta la Terre, et son corps, nimbé d'une flamme rose, monta très haut dans l'air en tournant sur lui-même comme un soleil de feu d'artifice.

Tandis qu'il prenait son essor avec une rapidité vertigineuse, de longues langues de feu couleur de sang émanaient de lui, baignant ses membres d'un éclat si éblouissant qu'il éclipsait la lumière solaire. Il était devenu un vaisseau de clarté, une étoile palpitante de splendeur. L'espace d'un instant, il flamboya dans le ciel pâle — telle une comète à son zénith. Puis les champs de force radiante que son corps dardait dans toutes les directions diminuèrent, s'obscurcirent et disparurent à la vue au sein du firmament.

On ne retrouva jamais le cadavre de Richard Ashley. Les agents de la force publique organisèrent des recherches minutieuses, et essayèrent même de m'arracher des aveux par des moyens illégaux et cruels. J'avais échafaudé une petite histoire absurde que personne ne crut mais dont on ne put démontrer la fausseté, si bien qu'on fut obligé de me relâcher.

Mais, quoique je sois de nouveau libre d'aller et venir à ma guise, j'ai découvert d'une façon effrayante que l'anxiété peut prendre plusieurs formes terribles. Nuit et jour, je suis hanté par un souvenir que je ne peux chasser de mon esprit — une crainte qui a pris le caractère tyrannique d'une phobie. Je sais que, dans un temps indéterminé, l'homoncule et ses frères franchiront les

abîmes de l'espace pour livrer une guerre impitoyable à l'humanité. Dans un sens très particulier mais très réel, je suis devenu l'héritier de Richard Ashley. Quand il a disparu dans le ciel, il m'a légué un sentiment d'horreur qui assombrira toute mon existence, jusqu'au jour où je me confondrai à nouveau avec le flux aveugle du mystérieux univers.

Traduit par Jacques Papy.
Titre original : The flame midget.

CLARK

ASHTON SMITH

Quand le diable y serait...

Après Frank Belknap Long, voici en la personne de Clark Ashton Smith un autre auteur américain des années trente. Après avoir débuté comme poète en 1912, Smith se consacra au fantastique et à la SF à partir de 1929, en écrivant principalement pour Weird Tales. *C'est une de ses histoires dans le domaine fantastique que nous vous présentons aujourd'hui. Dans une veine qui annonce l'humour sophistiqué et glacé de conteurs comme John Collier, Roald Dahl et Arthur Porges, il y met en scène le Diable en personne en nous révélant sur son compte une vérité quelque peu inquiétante.*

A signaler que Frank Belknap Long et Clark Ashton Smith ont déjà été traduits en France dans des volumes comme les anthologies d'Alfred Hitchcock chez Laffont et de Jacques Papy chez Casterman.

A.D.

Dans le laboratoire privé que les honoraires de ses clients lui avaient permis de construire, d'équiper et d'entretenir, le docteur Carlos Moreno, psychiatre, venait d'achever certains préparatifs en complet désaccord avec les enseignements de la science moderne. En effet, il avait puisé les indications nécessaires dans de vieux grimoires légués par certains de ses ancêtres qui avaient encouru le paternel courroux de l'Inquisition espagnole. (Selon une légende assez outrageante, d'autres ancêtres s'étaient trouvés dans les rangs des inquisiteurs.)

A une extrémité de la longue pièce, il avait débarrassé le plancher des appareils qui l'encombraient, ne laissant qu'un immense globe de cristal évoquant un aquarium. Autour de ce globe, il avait tracé avec un couteau consacré (l'arthamé des sorciers) un cercle où étaient inscrits des pentagrammes et les divers noms hébreux de la Divinité. A environ un mètre de distance se trouvait un autre cercle, plus petit, portant les mêmes inscriptions.

Le docteur Moreno se posta au centre de ce deuxième cercle protecteur. Il portait une longue robe noire sans coutures et sans manches. Sur son front et sur sa poitrine était fixé le Double Triangle, d'une facture parfaite, composé de plusieurs métaux. Une lampe en argent, où était gravé le même signe, placée sur une console près de lui, éclairait le laboratoire à elle seule. De l'aloès, du camphre et du stroax brûlaient dans des encensoirs disposés autour de lui sur le parquet. Dans sa main droite il tenait l'arthamé ; sa main gauche étreignait une baguette de coudrier dont le cœur était fait de fer aimanté.

A l'instar du docteur Faust, le docteur Moreno avait l'intention d'évoquer le Diable ; mais ce n'était pas pour le même motif qui avait inspiré son illustre prédécesseur.

Après s'être livré à de longues et graves méditations sur les douloureux mystères du cosmos, et singulièrement sur l'antinomie entre le mal et le bien, Moreno avait fini par en arriver à une conclusion d'une simplicité saisissante.

Il ne pouvait y avoir qu'un seul Créateur, Dieu, qui était ou avait été originellement bon. Or, tout semblait prouver la coexistence d'un principe du mal, d'un Satan. En conséquence, Dieu devait souffrir d'un dédoublement de la personnalité : il était une espèce de Jekyll et Hyde, et se manifestait parfois sous l'aspect du Diable.

Cette dualité devait être une forme de ce qu'on appelle communément la schizophrénie. Moreno croyait dur comme fer à l'effi-

cacité de l'électrochoc pour ce genre de maladie mentale. Si l'on pouvait enfermer Dieu sous sa forme diabolique et le soumettre à ce traitement, peut-être pourrait-on le guérir. Alors, les problèmes compliqués de l'univers se résoudraient aisément, sous la houlette d'une divinité saine d'esprit, purgée de tout élément démoniaque.

Le globe de verre, spécialement construit à grands frais, contenait un appareil électrique conçu par Moreno. Beaucoup plus complexe que l'appareil portatif généralement utilisé pour l'électrochoc, cette machine pouvait émettre un voltage assez puissant pour électrocuter d'un seul coup tous les pensionnaires d'une prison d'Etat. Le psychiatre estimait qu'une force moindre n'aurait pas pu produire le choc nécessaire à la guérison d'un personnage surnaturel.

Il avait appris par cœur une très ancienne formule magique permettant d'évoquer le Diable et de l'enfermer dans une bouteille. Le globe de verre remplacerait admirablement la susdite bouteille.

La formule magique (mélange bâtard de grec, d'hébreu et de latin) n'avait pas un sens très clair. Elle abondait en termes tels que : Eloha, Tetragrammaton, Kis Elijon, Elohim, Saday et Zevaoth — toutes appellations désignant Dieu. Le mot Bifrons revenait plusieurs fois. C'était sans doute un des multiples noms du Diable. Mais, selon Moreno, il ne pouvait y avoir qu'un seul Diable. Le psychiatre tenait pour puériles les vieilles démonologies qui peuplaient l'Enfer d'une armée d'esprits maléfiques, dont chacun avait son nom, son rang et ses devoirs particuliers.

Tout étant donc prêt, Moreno commença à réciter son incantation d'une voix ferme et sonore qui aurait pu être celle d'un prêtre psalmodiant la messe.

Lorsque l'appel lui parvint, Bifrons se divertissait avec la démone Foti. Tel Janus, il avait deux visages, et, de surcroît, il possédait de multiples membres. Foti elle-même étant bizarrement conformée, leurs ébats étaient fort compliqués.

Bifrons désenlaça un à un ses membres et déclara :

— « Un fichu sorcier a déterré l'ancienne formule magique où se trouve mon nom. C'est la première fois que cela arrive depuis deux cents ans. Mais il faut absolument que je parte. »

— « Dépêche-toi de revenir, » lui enjoignit Foti en faisant la moue de ses quatre lèvres, dont deux se trouvaient placées sur son

abdomen. « Sans quoi, il se peut que tu me retrouves en train de me livrer à d'autres occupations.

L'air grésilla derrière Bifrons quand il sortit des régions infernales.

Le docteur Moreno éprouva un sentiment de surprise et même d'épouvante à la vue de la créature que son incantation avait fait surgir dans le globe. Il n'avait pas su au juste à quoi il devait s'attendre et n'avait jamais prêté grande attention aux vieilles images et descriptions du Diable, dans lesquelles il ne voyait que la démence des superstitions médiévales. Mais la tératologie de cette apparition lui semblait incroyable.

Les deux visages de Bifrons s'enflaient alternativement en s'appuyant contre la paroi du globe ; ses bras, ses jambes et d'autres nombreuses parties de son corps grouillaient et s'aplatissaient dans un furieux effort d'évasion. Mais soit à cause de l'épaisseur du verre, soit à cause de la puissance du cercle qui l'entourait, Bifrons était embouteillé de manière aussi efficace que l'un des djinns emprisonnés par Salomon. Bientôt, il se résigna à sa situation et commença à se détendre. Après avoir flotté dans l'air pendant quelques instants, il s'installa sur la machine électrique de Moreno. Une fois là, comme s'il se sentait plus à l'aise, il enroula quelques éléments de son anatomie autour des diverses paires de forceps, terminés par des électrodes, qui saillaient d'un énorme dispositif extrêmement compliqué.

— « Que diable voulez-vous ? » beugla-t-il.

Le verre étouffait sa voix, qui restait encore suffisamment perceptible et exprimait une vive colère.

— « Je veux le Diable, » répondit Moreno. « Et je suppose que vous l'êtes. »

— « Le Diable ? » répéta Bifrons. « Il est vrai que je suis un diable, mais je ne suis pas le Patron. Nous sommes plusieurs milliers, comme vous devez le savoir si vous avez lu les démonologues. Vous voyez en moi non pas le prince de l'Enfer mais un simple subordonné. Néanmoins, je possède certains pouvoirs personnels. Une fois encore, que voulez-vous ? De l'argent ? Des femmes ? Un office de sénateur ? La présidence de votre fichue république ? Formulez un souhait et je vous l'accorderai. Je suis diablement pressé de sortir d'ici. »

— « N'essayez pas de vous payer ma tête. Je sais que vous êtes le Diable — le seul qui existe dans l'univers. Et je n'ai que faire de vos dons. Tout ce que je veux, c'est vous guérir. »

Bifrons fut frappé de stupeur.

— « Me guérir ? Et de quoi ? Mais, dites donc, quel genre de sorcier êtes-vous ? »

— « Je ne suis pas un sorcier mais un psychiatre : docteur Moreno, pour vous servir. J'ai l'espoir et l'intention de vous guérir d'être le Diable. »

« Ce médecin de cinglés doit être lui-même cinglé, » se dit Bifrons.

Après quoi il se plongea dans une méditation profonde, dont il ne révéla le cours que par un frémissement sardonique du soin de sa bouche gauche.

— « D'accord, » déclara-t-il enfin. « Je reconnais que je suis le Diable. Mais finissons-en : qu'avez-vous l'intention de faire de moi ? »

— « Vous soumettre à un électrochoc d'un voltage très élevé. J'estime que c'est ce qu'il y a de mieux pour une schizophrénie comme la vôtre. »

— « Schizo-quoi ? » hurla Bifrons. « Vous me prenez donc pour un fou ? »

— « Permettez-moi de m'expliquer. J'emploie le terme « schizophrénie » dans son sens littéral de dédoublement de la personnalité, alors qu'il désigne communément différents types de désintégration ou de régression psychiques. J'estime que vous êtes en réalité une divinité malade. Votre maladie consiste à être le Diable pendant une partie de votre temps. Un cas très net de deux egos alternés. Pour l'instant, la personnalité satanique l'emporte ; sans quoi, je n'aurais pas réussi à vous évoquer. Mais nous n'allons pas tarder à remédier à tout cela. »

Le démon jugea qu'il valait mieux cacher sa consternation. Il devait regagner l'Enfer le plus tôt possible et faire son rapport. Satan, il en était sûr, s'intéresserait au docteur Moreno.

— « Allez-y, » déclara-t-il. « Au fait, votre traitement, c'est quoi ? »

— « De l'électricité. »

Le double visage de Bifrons prit une expression de vive inquiétude.

— « C'est une force très dangereuse et très destructrice. Avez-vous l'intention de m'annihiler ? »

— « Le résultat devrait être tout à fait différent dans votre cas, » répondit Moreno de son ton professionnel le plus apaisant. « Etes-vous prêt ? »

Bifrons fit un signe d'acquiescement bicéphalique. Moreno sortit à pas prudents du cercle protecteur, puis gagna un panneau de manettes et de leviers encastrés dans le mur du laboratoire. Sans quitter des yeux le démon, il commença à manipuler un des leviers.

Les nombreux forceps de la machine sur laquelle Bifrons s'était installé si opportunément se refermèrent sur lui, appliquant leurs électrodes contre sa peau. Deux autres, dissimulés jusqu'alors, surgirent soudain et lui serrèrent fortement les tempes.

Moreno abaissa une manette pour faire passer le courant ; puis, toujours prudent, il revint se poster à l'intérieur du cercle magique.

Une gerbe d'étincelles et de petits éclairs bleus jaillit de la machine à l'intérieur du globe. Malgré les forceps qui le maintenaient en place, Bifrons se tortilla comme une pieuvre harponnée. De sa tête, de son corps et de ses membres sortit une fumée qui estompa les contours de l'appareil. Bientôt un nuage brun foncé remplit l'intérieur du globe de volutes tourbillonnantes, dissimulant tout à la vue. Ce nuage, Bifrons pouvait l'émettre à volonté, telle une seiche crachant son encre.

En fait, comme sa nature elle-même était électrique, il avait absorbé le voltage terrifiant sans éprouver autre chose qu'un léger malaise. Le nuage devait lui servir d'écran pour dissimuler la tactique qu'il se proposait d'utiliser.

Moreno jugea que le traitement s'était suffisamment prolongé. Il pourrait le renouveler en cas de nécessité. Après être sorti pour la deuxième fois de son abri, il releva la manette et renversa le levier qui avait servi à actionner les forceps. Ensuite, il regagna le cercle.

Après quelques instants de silence, du nuage à l'intérieur du globe sortit une voix qui ne ressemblait pas du tout à celle de Bifrons. Elle était à la fois tonnante et veloutée. Pour l'oreille inexpérimentée de Moreno, elle évoqua la voix qui parla à Moïse sur la montagne.

— « Je suis guéri, » déclara-t-elle. « O sage et bienfaisant docteur, vous M'avez rendu à ma Divinité. Prononcez la formule de libération, et laissez-Moi partir. Désormais l'Enfer est aboli, ainsi que tout le mal, le péché et la maladie. Le Diable est mort. Dieu seul existe. Et Dieu est bon. »

Au comble du ravissement, Moreno crut avoir réalisé du pre-

mier coup son espoir professionnel le plus cher. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il prononça la formule qui servait à relâcher un démon emprisonné.

Après quoi, il demanda :

— « Maintenant, voulez-Vous Vous révéler à mes yeux ? J'aimerais Vous contempler dans toute Votre gloire. »

— « C'est impossible, » tonna la Voix. « Ma gloire flétrirait vos yeux à tout jamais. C'est pour cela que je me suis entouré d'un nuage. »

Un instant plus tard, le globe de verre vola en mille éclats, telle une gigantesque bouteille de champagne. Le nuage envahit le laboratoire tout entier de ses vagues volumineuses. Invisible derrière cet écran, Bifrons, déchaîné, se mit à démolir l'installation de Moreno comme une douzaine de babouins frappés de folie furieuse. Il renversa et réduisit en miettes des tables chargées de plateaux, arracha des étagères d'où dégringolèrent à grand fracas d'innombrables flacons et ballons d'acides, cassa des serpentins et brisa comme des bouts de ficelle des fils électriques lourdement isolés. Les vieux volumes de magie, entassés dans un coin, prirent feu et furent réduits en cendres en quelques secondes. Un vent violent, surgi de nulle part, éparpilla les cendres à travers toute la pièce.

Seul, Moreno, protégé par le cercle, échappa au courroux du démon. Il resta blotti au centre de son abri en marmonnant des sons inarticulés, tandis que le nuage sortait du laboratoire à travers des fenêtres dont toutes les vitres avaient été brisées.

Plusieurs de ses confrères, venus pour le consulter ce soir-là, le trouvèrent dans la même position sur le plancher encombré de débris. Il ne sembla pas les reconnaître. De toute évidence, il avait perdu la raison. Les paroles sans suite qu'il prononçait révélaient une espèce de folie théologique.

Après s'être consultés entre eux, ils le transportèrent avec une douce fermeté dans un de ces établissements où il avait envoyé tant de ses malades. Ses amis et tout le corps des psychiatres déplorèrent l'interruption (et peut-être la fin) d'une illustre carrière.

La mise à sac du laboratoire demeura mystérieuse. Y avait-il eu une explosion causée par une des expériences de Moreno ? Le psychiatre avait-il lui même détruit son installation dans un accès de folie furieuse ? Ou bien... fallait-il voir dans cet état de choses une intervention de Dieu ?

Furieux d'avoir été interrompu dans ses ébats avec Foti, Bifrons n'en jugea pas moins qu'il se devait de rendre compte à Satan dès son arrivée aux régions infernales.

Il trouva le maître de ce pittoresque domaine en train de caresser une fille à moitié écorchée (ce qui rendait les caresses plus intimes et plus exquises).

Satan écouta d'un air grave le récit de Bifrons. Ses doigts effilés, aux ongles longs et pointus de jais poli, s'immobilisèrent. Une ride semblable à un triangle noir apparut entre ses sourcils de marbre lumineux.

— « Tout cela est fort intéressant et plutôt fâcheux, » déclara-t-il. « Néanmoins, tu t'es comporté avec beaucoup d'aplomb et une admirable présence d'esprit. Nous demeurons les maîtres de la situation tant que Moreno restera dans l'asile d'aliénés où ses confrères et toi-même l'avez amené. »

Il marqua une pause, puis ses doigts recommencèrent distraitement à racler avec douceur la région lombaire de sa victime.

« Naturellement, » reprit-il, « Moreno était bel et bien fou dès le début, comme tu t'en es rendu compte. Mais des déments doués d'un esprit spéculatif peuvent passer un peu trop près de certains secrets cosmiques bien gardés, et il existe des formules magiques auxquelles je dois moi-même obéir... sans parler du Nom Indicible, le Shem-hamporash, qui contraint Jehovah en personne. Une fois remis de son état de choc actuel, Moreno pourrait bien être déclaré sain d'esprit et remis en liberté. Il faut prévenir cette éventualité de façon permanente. C'est pourquoi, mon cher Bifrons, tu vas retourner immédiatement sur terre et le surveiller. J'ai toute confiance en ta compétence et je te confère pleins pouvoirs. Je ne te demande qu'une chose, c'est de maintenir ce médecin dûment ensorcelé et légalement fou jusqu'à sa dernière heure. »

Bifrons une fois parti, Satan fit comparaître devant lui ses principaux lieutenants dans la grand-salle du Pandemonium.

— « Je vais vous quitter pendant quelque temps, » leur dit-il. « Certaines obligations pressantes m'appellent, et je ne dois pas les négliger trop longtemps. En mon absence, je remets l'administration de l'Enfer entre vos mains compétentes. »

Après s'être inclinés très bas, Gorson, Goap, Zimimar et Amaimon, seigneurs des quatre parties du monde, sortirent à la file indienne, laissant leur prince tout seul.

Quand ils furent partis, il descendit de son trône, parcourut

plusieurs couloirs et, par un escalier en spirale, gagna la petite poterne de l'Enfer.

La porte s'ouvrit sans qu'aucune main visible l'eût touchée. Une longue robe blanche parut se tisser dans l'air tout autour de la forme de Satan. Ses attributs infernaux, brusquement flétris, se détachèrent de lui. Puis la luxuriante barbe blanche de l'Elohim poussa à son menton et ruissela sur sa poitrine tandis qu'il franchissait le seuil pour pénétrer dans le Paradis.

Traduit par Jacques Papy.
Titre original : Schizoid Creator.



titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor

titres à paraître :

19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

SANDRO

SANDRELLI

La main sur l'épaule

Sandro Sandrelli vit à Venise, où il est né en 1926. Bien que spécialiste de la chimie industrielle, il se veut avant tout journaliste. A ce titre, en un quart de siècle, il a donné des milliers d'articles de vulgarisation scientifique. Pionnier de la science-fiction italienne — son premier essai dans ce genre date de 1949 — il y occupe aujourd'hui une place de premier plan. Tant pour s'être chargé, d'abord seul, puis en collaboration, de la publication des cahiers Interplanet *— qui forment un total de sept forts volumes anthologiques où la science-fiction italienne est principalement à l'honneur — que pour avoir fait paraître plusieurs recueils personnels, dont* I ritorni di Cameron MacClure (Les retours de Cameron MacClure), *et surtout,* Caino dello Spazio (Caïn de l'Espace). *Deux de ses récits ont été publiés en français dans la revue* Mercury, *aujourd'hui disparue ; trois autres,* La forêt obscure, Un homme vraiment bon *et* La faux, *figurent au sommaire de notre* Fiction Spécial nº 6, *consacré tout entier à la science-fiction italienne. Sandrelli se meut à l'aise aussi bien dans le pathétique ou l'humour noir que dans certain climat poétique fort étrange, et qui ne doit rien qu'à lui-même. Cette fois, avec* La main sur l'épaule, *et sa chute assez inattendue, c'est le pathétique qui l'emporte, mais un pathétique aux résonances profondément humaines.*

R.S.

Un souffle d'air entrouvre silencieusement la porte acajou du cabinet de travail. C'est un jour d'août, alors que la fraîcheur soudaine d'une brise semble vraiment un don du ciel, un instant de paradis. Les rideaux de la pièce se gonflent. Les parfums du jardin, l'éclat vert des plantes, la stridulation des cigales entrent par la fenêtre grande ouverte. Un pas au loin sur le gravier ; plus loin encore, le tintamarre incessant des voitures, le bruit de la mer.

C'est ce moment — vers onze heures du matin — qu'on dirait en suspens, où les demeures deviennent silencieuses. Je bouge un peu sur mon grand fauteuil de cuir qui grince doucement. Mon bureau, d'un beau brillant, est impeccablement en ordre. Les feuilles de papier blanc qui se trouvent devant moi, et sur lesquelles ma main droite a griffonné de noirs dessins fort embrouillés, ces feuilles-là elles-mêmes ne dérangent en rien cet ordre parfait. Le téléphone à droite ; le vase en terre cuite d'Orvieto débordant de roses rouges ; le presse-papiers de grès vert ; les livres aux reliures brunes et grises, aux titres dorés ; le cendrier d'argent ; les stylographes scintillants d'or et de chrome ; la pendulette de bureau dans son étui pourpre, avec son cadran jaune et bleu ciel, constellé de sphères historiées.

Je regarde l'homme assis devant moi. Il sourit. C'est un ami célèbre. Il porte un complet gris acier qu'agrémente une pochette d'une blancheur éclatante. Une extraordinaire impression d'élégante netteté. Il est presque complètement chauve, ses rares cheveux gris peignés avec soin. Ses yeux bleu clair, derrière ses lunettes cerclées d'or, sont incroyablement perçants. Ses mains petites et soignées, appuyées sur ses genoux — appuyées mais non abandonnées — donnent une étonnante impression de force et de maîtrise de soi. Il sourit, cependant que l'écho de ses derniers mots va se perdre dans la vaste pièce, entre les quatre murs couverts de toiles de maîtres et de hauts rayonnages bourrés de livres innombrables, parmi les tapis épais et les sièges aux grands dossiers sculptés.

Un soupir s'échappe de mes lèvres. Presque malgré moi. Mes yeux évitent le pénétrant regard bleu clair de mon hôte.

Ce mot, ce mot terrible !... Mes lèvres s'entrouvrent de nouveau pour le répéter presque rageusement, avec une délectation cruelle. Pourquoi ? Pourquoi n'êtes-vous pas francs avec moi ? Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité ? Que j'ai une tumeur au cerveau, un

cancer ? C'est une maladie fameuse, vraiment. Beaucoup de grands hommes l'ont eue avant moi. Beaucoup l'auront après... Croyez-vous donc que je ne sache pas ce que c'est que de devenir aveugle, et de basculer en hurlant dans un gouffre plein de cris et d'éclairs multicolores ? Ce que c'est que de voir le monde qui nous entoure se déformer et se multiplier d'un coup, comme autant de monstres ? Ce que c'est que de se trouver cerné de toutes parts dans un espace illimité, parmi des millions d'invisibles mécaniques qui actionnent leurs marteaux d'acier ou de plume en une obsession qui gagne vertigineusement jusqu'à dépasser les bornes de l'infini ?

Je sens en moi comme d'innombrables petites dents qui me déchirent. On dirait une armée de fourmis dans une montre de cuivre. Je le sais.

Je le sais.

Mon Dieu, il y a des moments dans l'existence où il faut arrêter la marche du temps et regarder en arrière, dans le dédale de sa propre vie passée. Passée, mais toujours vivante, déterminante. Nous vivons, tous autant que nous sommes, avec un bandeau sur les yeux, et nous nous croyons immortels. Jusqu'à ce que la vérité nous éclate au visage, sans crier gare.

Ai-je vécu ? Ai-je assez vécu ? Me suis-je réalisé ? Ai-je seulement existé en tant qu'homme ? Un bilan s'impose ! Un bilan... Malheur à qui ne laisse rien après soi. Une vie bien remplie, heureuse, peut rendre l'horreur de la mort plus acceptable. Oui, beaucoup plus acceptable. Mais une existence grise, morne, la routine qui nous consume jour après jour, rendent la mort mille fois plus épouvantable, plus destructrice. Et la plupart d'entre nous ne laissent rien derrière eux. C'est bien pour cela que la mort est terrible.

En ce qui me concerne, moi, qu'ai-je vraiment fait depuis le jour où je suis né ? Quel est donc le grand moment — la minute de vérité — de mes longues journées d'homme, d'amant, de père, d'avocat, d'écrivain ?... Un bilan, un bilan !

Ici, tous ! Oui, tous autour de moi, que je puisse vous regarder. C'est le matin. Le petit déjeuner. Je suis à table, assis à la place d'honneur, dans la plus grande pièce de ma belle demeure. Je regarde les murs d'une blancheur éclatante, les beaux meubles de bois poli, noir et blanc, les terres cuites blanches, rouges et bleu ciel, l'argenterie, les portraits, les lourds pots de faïence et leurs plantes d'agrément qui regorgent de fleurs jaunes et de parfums, les larges baies vitrées.

Mais je vois encore mieux mes enfants, là, devant moi : Carole, vingt ans, jeune et belle, le regard un peu absorbé par les prémices d'un grand amour.

Riccardo, l'aîné, brun, fortement charpenté. Il entrera cette année à l'Académie Militaire de Modène. Non pas que je sois militariste. Non, je suis un homme de culture. Nous sommes tous frères. Plus jamais de guerre. Du reste que sont, que représentent aujourd'hui les académies militaires ? Des lieux de discussion, des instituts où s'enseignent les techniques les plus modernes, d'élégants uniformes, des défilés chatoyants et multicolores à l'occasion des fêtes nationales. Riccardo aime tout cela.

Et voici Elena, et Silvio... Les enfants : on dit que, pour l'homme, il n'est point d'autre projection de lui-même dans l'avenir. Il semble bien que ce soit la vérité. Les enfants de l'homme. Chaque matin, assis au bout de la longue table et regardant mes enfants, je me redis combien est merveilleux le fait seul qu'ils existent. Ce sont mes enfants et ceux de Betty. Si Betty et moi ne nous étions point rencontrés, et aimés, ils n'existeraient pas. Et mon poids, mon poids d'homme dans la balance du temps et de l'humanité, ne serait pas le même.

Tout près de moi, donc, Betty. Ses cheveux blonds — qui sont également ceux de trois de nos enfants ; sa peau aussi douce, aussi rosée qu'autrefois et que recouvre un léger duvet d'or ; ses yeux noirs ; sa bouche petite et toujours prête à sourire. Mère, amante, maîtresse de maison accomplie. Chaque matin la retrouve à mes côtés, irréprochable. Autour d'elle, de la femme, de la compagne de l'homme, irradie une atmosphère de sérénité et d'amour, qui n'est pas seulement un prolongement idéal de l'amour nocturne qui nous lie encore, après tant d'années.

Ainsi, chaque matin — à revoir cette image toujours semblable — j'ai tout ensemble le sentiment de la perfection de la vie et celui de me trouver devant un raccourci de mon destin d'homme. Oui, bien sûr, il y a aussi mes livres — romans et poésies — les nombreux prix qui m'ont été décernés. Mon nom est aujourd'hui connu bien au-delà des murs de notre ville. De notre pays. Mais je n'en reste pas moins dans cette grande et belle demeure où des craquements furtifs s'entendent à chaque changement de saison. Je m'y sens pareil à quelque petit prince éclairé au cœur de ses Etats. L'hiver — baignant dans la douce tiédeur des cheminées et des poêles, cependant qu'au dehors tombe la neige ou que le vent fait

rage — je me dis, oui, je me dis que j'ai vraiment vécu. Je me le dis aussi au printemps ou bien durant l'été, lors des grandes fêtes qui se déroulent au jardin dans la clarté lunaire, sous des grappes de petits ballons, tandis que l'orchestre joue *Charmaine* et des valses de Strauss. Puis je me le redis encore au plein de l'automne, quand le paysage s'étend jaune et brun par-delà les larges fenêtres de ma chambre, m'apportant, avec la froidure, l'odeur des feuilles brûlées. Alors, dans mon fauteuil que je traîne devant la grande terrasse, et cependant que je regarde vaguement au loin, voici que je m'attendris presque à la pensée de cette sérénité, de ce sentiment d'une perfection qui n'est point un achèvement, de ce bonheur — enfin — dont je ne me lasse pas.

C'est étrange, mais je ne me souviens guère de ma jeunesse. Les quelques souvenirs fragmentaires qui me restent de la petite ville où je suis né, de mes parents morts alors que je n'étais encore qu'un enfant, de la grande maison perdue dans la campagne et qui m'a vu grandir aux côtés de mon oncle et de ma tante, ces souvenirs-là ne sont rien que des souvenirs de seconde main. Des souvenirs que ma mémoire a fait siens pour les avoir entendu raconter maintes et maintes fois. Je sais seulement que j'étais jeune, indifférent à tout et de caractère difficile.

Et puis... Aujourd'hui encore cette image inattendue me revient en mémoire d'un coup. Comme si l'instant qu'elle évoque se fondait à jamais avec mon présent. Ce me fut une sorte de révélation : je me trouvais au bord de la mer, un jour d'été, nu sous le soleil et agrippé des pieds et des mains au sommet d'un très haut rocher. On aurait dit qu'une immense fenêtre venait de s'ouvrir toute grande devant moi. On ne voyait partout qu'une lumière bleu ciel, que le vert profond des flots, et l'on ne sentait seulement que l'air salin à quoi se mêlait l'odeur entêtante des pinèdes proches. Un long cri s'élevait, que le vent rabattait vers la forêt, et c'était ma joie qui explosait. Mes cousins et son oncle durent escalader le rocher et m'en arracher de force, tandis que je hurlais de terreur à la vue de leurs visages que je ne reconnaissais plus.

Dès lors, tout se précipita. L'école, le collège, l'université, Betty. Je fis sa connaissance du temps que j'étais encore étudiant. Une merveilleuse jeune fille, et qui savait vous comprendre. Ce qu'elle découvrit en moi et comment elle le découvrit, j'en suis toujours à me le demander. Pourtant, ainsi qu'elle me l'avoua cinq ans plus tard, alors que l'aube se levait sur notre nuit de noces, Betty

m'avait aimé dès le premier regard. Peut-être y a-t-il, je ne sais, en toute femme une sagesse innée qui lui permet d'imaginer aussi exactement que possible l'avenir d'un homme.

Betty m'attendit avec patience, cependant que je suivais les cours de la faculté de droit. Je publiai mon premier recueil de vers deux ans avant mon doctorat. Un prix le couronna ; et j'en remportai un second, l'année suivante, pour mon premier roman. Mais je n'en eus pas la tête tournée pour autant. Je ne sais que trop qu'il n'est point rare, lorsqu'on se prend pour un génie, de voir le ciel s'ouvrir tout grand sur notre tête et nous foudroyer. J'étais déjà riche quand je passai mon doctorat. J'épousai Betty. Je m'inscrivis au barreau et ouvris un cabinet d'avocat dans une petite ville. Je me fis peu à peu une importante clientèle ; et, chose étrange — je puis bien l'avouer maintenant — ce fut là l'affaire la plus ardue de ma vie.

Mais que suis-je donc en train de dire ? Tout cela...

En vérité, rien n'est plus comme avant. Rien, rien n'est plus comme avant. Tout est silence. Plus de cris, plus de peur. Il y a comme un point sombre, lointain, qui palpite sans bruit.

Ma décision est prise. Un homme se doit de savoir vivre. Il se doit aussi de savoir mourir ! Mais je ne mourrai pas. Giorgio l'a dit à ma femme. Giorgio, qui est assis là devant moi, dans mon cabinet de travail, avec ses yeux bleu clair incroyablement perçants, ses mains petites et soignées, son sourire.

Du reste, le diagnostic est rassurant, n'est-ce pas ? Le diagnostic.

— « Je voudrais que tu me répètes encore... Encore une fois... La dernière, je te le promets. »

Le sourire de Giorgio se fait, si possible, encore plus éclatant. Je sais, je sais : Giorgio est un as dans sa partie. Et son extraordinaire habileté ne l'a point transformé en une sorte de divinité insensible. Non, c'est un homme comme un autre, avec un sourire infiniment séduisant.

— « Rien de grave, » dit Giorgio. « Un petit caillot de sang, je crois, qui s'est arrêté un peu au-dessus de ta nuque. »

Un petit caillot de sang. Un peu au-dessus de la nuque.

De *ma* nuque. Instinctivement, je porte la main droite à ma nuque et je touche, une fois de plus.

Un petit caillot de sang. Un minuscule grain de sable dans l'engrenage. Il y a un mois, après une averse soudaine, ma voiture a fait une embardée et est allée s'écraser contre un arbre.

Je croyais m'en être sorti indemne. Mais, au bout d'une semaine, l'enfer s'est déchaîné. Un enfer de cris et d'éclairs multicolores, de monstres, de millions d'invisibles mécaniques qui actionnent leurs marteaux d'acier et de plume en une obsession qui gagne vertigineusement jusqu'à dépasser les bornes de l'infini. Pour l'instant, l'enfer se tient tranquille. Je sens en moi comme une montre folle.

— « Il vous faudra m'ouvrir le crâne, » dis-je.

Encore ce sourire. « Walter, » proteste Giorgio, « me crois-tu vraiment capable de te mentir ? Un homme de ta condition, intelligent comme tu l'es... »

— « Oh !... »

Une petite irisation papillonne brusquement, dans le coin gauche. Et tout s'arrête autour de moi. Même mon souffle. Mon cœur aussi, dirait-on.

L'irisation continue de palpiter durant quelques instants. Puis elle disparaît. Une sueur froide coule de mon front jusqu'aux ailes de mon nez. Je rouvre les yeux.

— « Bien, » dis-je.

La porte de mon cabinet s'ouvre d'un coup, Betty entre en courant et me serre dans ses bras en sanglotant. Je ne vois plus rien que ses blonds cheveux parfumés. « Oh ! Walter... » s'écrie-t-elle. Je suis un peu perplexe. Serait-ce plus grave qu'on ne me l'a dit ? Puis, par-delà les cheveux blonds, j'aperçois le visage souriant de Giorgio, et j'entends sa voix calme : « Cet après-midi, alors. Ta chambre est déjà prête. Demain... »

Demain...

Il y a toujours dans les longues journées d'été, et dans leurs crépuscules, quelque chose qui fait étrangement et irrésistiblement penser à la mort. A une mort somptueuse. Et rien, dans la torpeur d'une pièce désertée, n'ajoute mieux que le tic-tac d'une horloge, à l'idée de la mort, le sentiment fascinant de la poussière et du temps qui s'écoule.

Voici la pièce. Immense, sise au fin fond de l'hôpital, au dernier étage. On la croirait oubliée. Pourtant tout y brille. A certaines heures du jour, la blanche lumière du soleil y joue parmi les liquides bleuâtres ou verdâtres des bocaux de verre et va se perdre sur leurs parois en de minuscules arcs-en-ciel. Pour l'instant, la lueur du couchant, de plus en plus sanglante et pareille à quelque

fleuve silencieux, entre à flots par la grande fenêtre. Elle glisse parmi les armoires vitrées, parmi les squelettes souriants, les plâtres anatomiques, les innombrables bocaux cachetés. Parmi les fœtus opalescents qui ressemblent à des poissons, à des têtards et même, pour quelques-uns, aux enfants de l'homme. Parmi les pieds bots, les estomacs doubles ou triples, les ténias aux anneaux infinis. Les crânes, les petites têtes siamoises aux yeux bleus, les bouches tordues dont un rictus aimable découvre les dents. Des cœurs à la cloison perforée, des mains à sept doigts, des utérus rongés par le cancer.

Un jour d'été. Au coucher du soleil. La porte acajou est fermée, que surmonte la grosse horloge ronde aux chiffres noirs. Mais déjà le carrelage vibre sous des pas pesants qui approchent.

Une clef tourne dans la serrure. Une fois, deux fois. La porte s'ouvre largement. Et voici qu'entrent deux garçons de salle en blouse blanche. Le premier est très grand, avec des cheveux roux et un visage au teint rosé que déforme une sempiternelle grimace. Il semble avoir quelque autorité. Son collègue est petit, trapu, avec des cheveux gris et un regard bovin. Une médiocrité presque palpable émane de toute leur personne.

Le petit trapu tient à deux mains un bocal de verre soigneusement cacheté, rempli d'un mélange d'alcool et de chlorure de benzène. Une bulbosité bleuâtre striée de rouge ballotte dans ce liquide à chacun des pas de l'homme. Un petit ballon à demi dégonflé auquel adhère toute une frange de minces tentacules. Çà et là, sur la surface ridée du ballonnet, de petites verrues noires.

— « Ici, » dit le garçon de salle aux cheveux roux. Il choisit une autre clef dans le trousseau. Puis il ouvre une armoire. Brusquement, voici qu'éclate — très bref — une sorte d'orage invisible fait de cris, de pleurs et de hurlements, également silencieux. Un déluge de mots et de soupirs inexprimés. Le petit trapu chancelle, le bocal lui échappe presque des mains et tombe bruyamment sur la tablette de verre.

— « Va au diable ! » crie l'homme.

« Où suis-je, mon Dieu, où suis-je ? Tout est noir. Non, non, ce n'est pas la nuit, c'est quelque chose, quelque chose... il n'y a plus rien. Le néant. Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre ! Je suis là, replié sur moi-même... »

Le petit trapu est un nouveau. Il n'a pas encore l'habitude. Dans la lueur rouge du couchant qui éclaire sinistrement les squelettes et le contenu des bocaux, il frissonne avec un petit rire gêné.

« Mes bras, où sont mes bras ? Où est mon corps ?... L'opération n'a donc pas réussi ? Est-ce que c'est cela, la mort ?... Est-ce que c'est cela, dites ?... Répondez ! Betty, Giorgio !... Mon Dieu, que m'avez-vous fait ? »

— « Allons-nous-en, » dit le petit trapu.

— « Minute ! » s'exclame le rouquin. Penché sur un petit bureau, près de la fenêtre, il reporte soigneusement sur un registre vert quelques indications qui figurent sur une feuille de papier. Quand il a fini, il donne un coup de tampon buvard, appose un timbre à date, ouvre un tiroir, y prend une étiquette, et la remplit calmement d'une écriture minuscule et très nette.

« La douleur, je ne m'en rends compte que maintenant, est épouvantable, épouvantable... partout... Mon Dieu, cette horrible douleur est partout à la fois ! Je ne puis y résister, je ne puis... Ça me brûle, ça me brûle... »

Le rouquin humecte l'étiquette et la colle sur le nouveau bocal. Il referme le battant de l'armoire et donne deux tours de clef.

« Mon Dieu ! Il n'y a plus ni lumière, ni bruit, ni chair... Je brûle ! »

Le petit trapu pousse un soupir de soulagement et quitte la pièce avec son collègue. La première clef tourne dans la serrure, les pas s'éloignent, et le silence retombe dans la pénombre de la nuit qui vient.

Traduit par Roland Stragliati.
Titre original : La mano sulla spalla.

Pub et photos - Ateliers A.B.C - Paris

partout... à votre service

SILVER MATCH

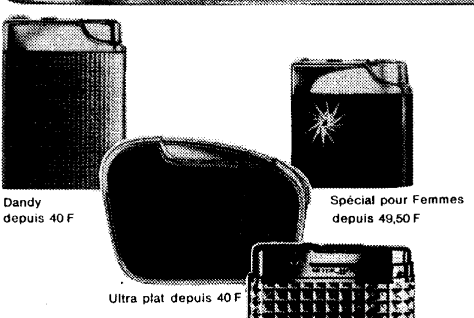
15 MILLIONS

d'un seul doigt des milliers d'allumages

GARANTIE

3 ELEMENTS INTERCHANGEABLES

PLUS DE 100 MODELES



Dandy
depuis 40 F

Spécial pour Femmes
depuis 49,50 F

Ultra plat depuis 40 F

Compound depuis 19,95 F

**les nouveaux
briquets à gaz
100 % automatiques**

SILVER MATCH

FRANÇOIS

RICHAUDEAU

La Bibliothèque

François Richaudeau, ingénieur C.N.A.M., s'est spécialisé dans des études sur la signification de l'imprimerie. Ses principaux ouvrages : La lettre et l'esprit, La lisibilité, La lecture rapide, *ont été traduits dans une quinzaine de langues et sont utilisés dans l'enseignement dans le monde entier. Il est le fondateur, avec Louis Pauwels et Jacques Bergier, de la revue* Planète. *Cette nouvelle aux accents borgésiens est sa seconde nouvelle de science-fiction, la première ayant paru dans la plus récente anthologie* Planète.

Aux confins du Rouergue et du Quercy, Libérac est un hameau trop minuscule et trop délabré pour figurer sur la carte de la région. Les cartographes l'ont négligé ; les touristes l'ignorent. Même les plus curieux le contournent et l'évitent sans d'ailleurs s'en rendre compte ; personne ne l'atteint ; il est inconnu, inaccessible ; du moins aux gens courants.

Et pourtant des chemins y mènent, étroits, pierreux, mais carrossables ; aucune fondrière, aucun éboulis ne les coupe ; aucun panneau, aucune barrière ne les interdit.

Les barrages existent ; mais ils sont bien plus subtils et efficaces, d'essence psychologique ; élaborés par un système de pensée supérieur. Aucune interdiction, (elles suscitent chez l'homme le désir de les transgresser) mais simplement des suggestions, des incitations, qui insidieusement s'ajoutent, se multiplient, et inexorablement commandent le comportement des sujets.

La route départementale la plus proche, assez peu fréquentée, est distante, à vol d'oiseau, d'une quinzaine de kilomètres de Libérac. L'automobiliste qui l'emprunte devrait tout d'abord, alors qu'il négocie un difficile virage en épingle à cheveux, braquer brusquement en sens opposé pour s'engager, à angle aigu, dans un chemin bordé d'épaisses haies qui le masquent presque entièrement. Ceci fait, il lui faudrait à la bifurcation suivante choisir la route dénudée montant vers un aride plateau, au lieu du plaisant chemin qui serpente vers une vallée ombreuse. Puis aux croisements suivant préférer les champs de pierre aux grasses prairies, et les taillis épineux aux bosquets verdoyants et les horizons bouchés aux perspectives aérées et harmonieuses, etc.

Estimons à une chance sur trois la probabilité de choisir, à chaque croisement, le chemin le plus difficile ou le moins plaisant. Sur 27 conducteurs passant sur la route départementale, en moyenne 27 × 1/3, soit 9 conducteurs, peuvent, à la première bifurcation, se diriger vers Libérac. Après la seconde bifurcation, il ne reste dans la bonne direction que 9 × 1/3, soit 3 conducteurs ; et à la troisième bifurcation que 3 × 1/3 soit un seul conducteur. Ainsi après trois croisements, les probabilités d'arrivée à Libérac sont de 1 sur 27.

Dix-huit bifurcations séparent la route départementale du hameau ; la probabilité d'y parvenir est de 1/3 × 1/3 × 1/3... et cela 18 fois, ce qui donne : 1/160 701 489. Un automobiliste, roulant aux abords de Libérac, et se croyant libre de choisir son itinéraire, a une chance sur cent soixante millions de découvrir le hameau

mystérieux. Et s'il y parvenait, il lui faudrait franchir encore bien des barrages avant d'en découvrir le secret. Car, pour un œil non averti, non initié, le lieu ne présente rien d'original ; simplement il est isolé du reste du pays, du reste de la France, isolé de l'ensemble des choses connues.

Mais alors, s'il est possible d'« effacer » ainsi un « Libérac », on ne voit pas pourquoi le cas de ce hameau serait unique. Peut-on concevoir, dans un pays aussi limpide que la France, l'existence d'autres Libérac ; si précis que soient apparemment les cartes d'état-major et les relevés cadastraux ? Combien peut-être de par le monde de « taches blanches », de villages interdits ; et dans les métropoles de ruelles, de blocs d'immeubles fermés au commun ? Et combien peut-être, sur les cartes de la pensée, de « taches blanches », de concepts, de lois, de systèmes, de sciences à jamais inaccessibles à l'entendement du commun des mortels ? C'est parce que j'étais possédé par une rage incommensurable, porté par un état second, littéralement aveuglé, que j'ai pu, n'ayant perçu aucun des « jalons d'interdiction », atteindre Libérac. Depuis mon départ précipité de Paris — plus exactement du quartier de Saint-Germain des Prés, où sont rassemblés tous les grands éditeurs français, cette rage issue du dépit, de la honte, de l'humiliation... et de la surprise, n'avait fait que croître.

J'avais volontairement mis le cap sur ce Massif Central relativement désert, pour y cacher mes misères et mes rancœurs. La circulation était assez calme pour que la conduite n'absorbe pas mes facultés mentales ; des pensées de plus en plus violentes s'insinuèrent puis m'envahirent ; et ce fut bientôt un véritable maëlstrom de démences qui submergea en moi tous les mécanismes conscients. Tels les écrivains drogués, dont la main couvre d'une « écriture automatique » les pages de manuscrits, mais en respectant les règles de l'orthographe et de la syntaxe, j'effectuais les manœuvres de la conduite, probablement correctement mais sans le vouloir, sans le savoir, et sans souvenirs.

La fin de ce voyage hallucinant : je freine, passe au point mort, coupe le contact, car le chemin caillouteux prend brusquement fin.

Devant moi : trois maisons en ruines, un puits, quelques arpents d'un jardin potager, le carré d'un champ de seigle clairsemé. A gauche, un plateau au sol jaunâtre, piqueté de quelques arbres rabougris, parsemé de cailloux anguleux, crevé par-ci, par-là de

gros rochers gris. A droite, l'amorce d'une vallée, d'un ravin dans l'ombre, aux courbes disgracieuses et déplaisantes, tapissé de ronces et d'arbustes aux formes inquiétantes.

Le spectacle était si morose, si déprimant, que la rage qui me possédait depuis des heures tomba d'un coup.

Je regardais avec stupeur ce paysage de misère et de tristesse, il n'aurait pas été possible de trouver un lieu plus dépouillé et mieux adapté à mes sombres méditations ; plus repoussant et plus inaccessible à mes amis — ou plutôt à mes ex-amis. L'aigre grincement d'une porte me fit sursauter ; de la maison la moins délabrée, un homme sortait. Un paysan sans doute — vêtements râpés, barbe courte mais hirsute, poivre et sel, cheveux en broussaille, regard bleu délavé (un peu hagard) ; voûté mais encore carré d'épaules, très vieux sans doute, mais encore alerte ; non, sans âge plutôt.

— « Bonjour, » ai-je dit. Puis : « Où suis-je ? »

— « A *Libérac.* »

— « Puis-je rester, dormir, passer quelques jours ? »

— « Entrez, on ne refuse pas la compagnie. »

J'ai bu du lait aigre de chèvre, croqué un quignon de pain bis, mastiqué une tranche de lard rance.

Le soir venu, mon hôte m'a conduit à une remise, au sol de terre battue, recouvert de paille ; puis a refermé sur lui porte et volets de sa masure.

J'ai dû dormir d'une traite un jour et deux nuits, et j'étais si hébété les jours qui suivirent que je ne quittais pas les abords immédiats du hameau en ruines.

Ma vieille 2 CV, épuisée par ma randonnée démentielle, avait rendu l'âme ; je l'avais retrouvée à mon premier réveil, vide de sa substance, gisant au milieu d'une épaisse flaque d'huile.

Mon hôte vaquait à ses occupations, binait le potager, changeait la litière des chèvres, lançait du grain aux poules, tirait l'eau du puits ; et, de temps en temps, m'adressait la parole. A travers ses propos décousus, son accent rocailleux, c'était son attachement forcené à Libérac qui ressortait tout d'abord : ce site désolé constituait pour lui une espèce de haut lieu, qu'il était heureux et fier d'habiter.

Et il semblait convaincu de mon adhésion à son opinion ; je n'étais d'ailleurs pas le visiteur unique de la région ; de temps à autre, des gens venaient, souvent de loin, pour séjourner à Libérac ; surtout des étrangers ; par exemple il se souvenait de cet Amé-

ricain ; bien poli, taciturne même de jour, mais agité et effrayant la nuit, en proie à des cauchemars délirants, et à des crises de somnambulisme abominables. Il préférait le touriste allemand, plus aimable et qui jouait si bien du violon, un violon qu'il n'abandonnait jamais. L'homme d'église — le jésuite précisait-il même — était d'un abord bien distant ; il disait chaque jour sa messe dans l'étable où je couchais. Et il en inventait beaucoup d'autres ; de toutes religions et de toutes races ; racontant cela dans un curieux langage hétérogène, les mots rares, anachroniques, voisinant avec les termes du répertoire paysan ; chaque phrase était en soi cohérente, mais les chaînes de phrases en général dépourvues de signification. Puis, il me stupéfia quand, répondant à une de ses questions, je lui dis que j'étais un homme « du livre » et qu'il enchaîna, les yeux tournés vers le ciel, sur un ton extatique : « Livre, Books, Bücher, Libros, Libri, Knihy, Biblia, Liber. »

Rien n'était plus vrai, hélas.

Depuis trente années, les livres constituaient mon univers ; âgé de trois ans, une curiosité insatiable m'avait suffisamment stimulé pour que j'apprenne, seul et si jeune, à déchiffrer le langage abstrait de la « chose imprimée ». Grâce à une boulimie intellectuelle, à une rare aptitude à la lecture rapide, j'avais franchi allégrement les échelons scolaires et universitaires ; titulaire de plusieurs agrégations, diplômé de l'Ecole des Chartes, à vingt-cinq ans, confondant savoir et talent, je me croyais destiné aux plus hautes fonctions, aux plus grands honneurs.

Et les désillusions commençaient ; je m'embourbais dans le marais des activités universitaires et, après quelques années, claquais la porte de la noble institution ; j'entrais dans l'édition privée ; ma grande culture, ma parfaite maîtrise de nombreuses langues mortes et vivantes faisaient de moi un collaborateur utile au sein d'une importante maison d'édition. Mais rien de plus ; je vivotais, j'étais confiné tout au bout d'un interminable couloir dans un étroit bureau, dont la lucarne donnait sur une arrière-cour puante d'odeurs émanant de la cuisine d'un restaurant populaire.

Je mettais au point des traductions. Je lisais des textes étrangers et rédigeais les « abstracts », les résumés correspondants. Mais rien de plus. Si mon « abstract » paraissait encourageant c'est un autre, un « lecteur », un membre des comités dits « de lecture », qui relisait l'œuvre, la commentait, la conseillait, la défendait... et en cas de succès recueillait les félicitations. Je pié-

tinais, j'enrageais. De jeunes imbéciles entrés dans la maison bien après moi me « doublaient », devenaient ce que l'on appelle des personnalités du monde de l'édition — figuraient dans les échos du *Figaro Littéraire* ou de *L'Express*.

C'était en août l'année dernière. La grande maison du boulevard Saint-Germain somnolait ; les principaux responsables se doraient l'épiderme à Saint-Tropez, à Formentor ou à Acapulco. La réceptionniste — une intérim louée à une organisation de travail temporaire — m'envoya un jeune Américain porteur d'un lourd manuscrit. C'était une erreur d'aiguillage, jamais je ne recevais d'auteur et j'aurais dû refuser l'entretien. Le garçon s'appelait Jacob A. Miller ; la trentaine ; grand, blond, barbu, très énervé ; il apportait l'œuvre de sa vie — il savait que c'était un chef-d'œuvre ; et il lui fallait un éditeur digne de son texte ; surtout pour un Américain affairiste et belliciste ; la grande maison plusieurs fois centenaire que je représentais, dont le catalogue rassemblait la liste des plus grands penseurs mondiaux, était la seule habilitée à l'éditer. Il repartait à New York le lendemain, mais espérait revenir dans quelques mois ; il me griffonna l'adresse d'un hôtel de Greenwich Village sur un bout de papier, s'excusa — il avait encore beaucoup à faire — et partit en titubant le long du couloir sombre.

Le surlendemain la presse annonçait la perte d'un avion charter au-dessus de l'Atlantique Nord ; parmi la liste des victimes figurait : J.A. Miller.

J'avais déjà lu le manuscrit — un véritable manuscrit : 1.000 pages non pas dactylographiées, mais écrites à la main, constellées de ratures, de corrections, de surcharges. Le premier feuillet tourné, je sus que je ne pourrais m'arrêter ; on était emporté par un véritable torrent de mots, charriant la pensée la plus riche et la plus originale ; les intuitions les plus insolites, les analyses les plus raffinées, les synthèses les plus amples s'épanouissaient en formules étincelantes ; c'était au-delà de la littérature, de la psychologie, de la philosophie une imposante fresque de notre monde moderne et de ses désarrois et les réponses à ses angoisses : les idées-force du nouvel humanisme, confusément attendu par nos contemporains.

J'attendis deux mois, puis entamai la traduction du manuscrit ; les connaissances de l'auteur étaient si amples que rien ne rattachait plus spécialement son texte à la culture américaine ; c'était véritablement le prototype de l'œuvre universelle — la première à

ma connaissance — puisant dans toutes les cultures des cinq continents, assimilable par tous les citoyens « honnêtes hommes » de notre planète.

La dernière ligne traduite, je signais de mon nom.

Trois mois plus tard paraissait *Aujourd'hui et demain.* Il faut en général plusieurs mois pour que ce genre sérieux d'ouvrages s'impose. Les critiques littéraires ont toujours un important volant de volumes en cours de lecture, et la rumeur de bouche à oreille ne s'amplifie que très lentement. Dès la semaine qui suivit la parution, les principaux journaux et périodiques consacraient plusieurs colonnes à *Aujourd'hui et demain* ; le premier tirage était épuisé ; plusieurs imprimeries travaillaient nuit et jour sur les rééditions. J'étais célèbre.

Je n'attendis pas un jour pour le faire sentir au petit monde au sein duquel je besognais depuis dix ans : de l'huissier goguenard jusqu'au directeur condescendant en passant par la jolie secrétaire ironique ; chacun reçut son lot d'insolences ou de sarcasmes et ne put que réagir par un prudent silence.

Quinze jours plus tard, la magnifique créature qui avait été nommée ma secrétaire particulière — et sur laquelle j'avais le plus durement exercé mes petites vengeances — entra dans mon bureau sans appuyer sur le bouton du voyant vert annonçant le visiteur, sans même frapper. Elle avait abandonné l'air déférent des derniers jours. « Le Patron vous demande, » m'annonça-t-elle le regard glacial, un imperceptible sourire en coin.

J'atteignis l'ascenseur en même temps que mon ex-directeur, lequel entra le premier dans la cabine, sans un mot d'excuse, et rabattit la porte, me laissant pantois et interloqué sur le palier.

Le Patron, le Vieux, véritable légende vivante de l'édition, et qui ne se manifestait plus que pour les très grandes occasions, fit preuve de plus de finesse et d'élégance, m'invitant à m'asseoir.

— « Nous venons de recevoir, par avion, ce nouvel ouvrage édité par notre confrère Mc Grew-Hall. » Et il me tendit un gros livre :

JACOB A. MILLER
TODAY AND TOMORROW

Je tournai la première page et lus la dédicace :

« *To my brother John, dead tragically.* »

Je crus mourir ; le livre échappé de mes mains tomba dans un doux chuintement sur la luxueuse moquette. Puis, après dix se-

condes ou une minute, je ne sais, je bondis hors du fauteuil, me précipitai comme un fou dans le couloir, puis dans l'escalier, et sautai dans ma vieille 2 CV (le cabriolet grand sport Mercedes que j'avais commandé n'était pas encore livré), parquée (c'était une faveur insigne) dans la cour privée de l'immeuble d'édition.

J'avais cru posséder toutes les chances en faveur de ma falsification ; mais pouvais-je prévoir que cet Américain brouillon avait recopié intégralement le manuscrit original qu'il avait abandonné sur mon bureau : un peu comme s'il eût voulu m'en faire don ? Pouvais-je imaginer qu'il avait un frère dont les initiales étaient les mêmes que les siennes ? Pouvais-je penser que les deux frères partaient le même jour pour New York, mais dans deux avions différents ? Et pouvais-je prévoir que les préventions anti-américaines de l'auteur s'évanouiraient, qu'il confierait le double du manuscrit à un confrère d'outre-Atlantique, et cela sans même nous prévenir ou réclamer son manuscrit ?

Je n'étais pas fautif ; c'étaient les autres, mes collègues universitaires, les gens de l'édition, ce maudit Américain, le monde entier, qui s'unissaient en un gigantesque et scandaleux complot ; contre ma valeur, mon intelligence, ma personnalité ; des ondes de pensées de plus en plus démentielles m'enveloppaient, m'aveuglaient... Je ne retrouvai, ne revis le monde réel qu'arrivé à Libérac.

La vie isolée à deux se poursuivait ; mon compagnon s'affairait dans l'entretien des maigres cultures attenantes au hameau ; parfois, au crépuscule, il décrochait le vieux fusil du râtelier placé au-dessus de la cheminée pour aller battre la campagne, ne rentrant que tard dans la nuit.

Ce n'était pas la bonne méthode pour ramener un lièvre. Mais les bêtes à poil et à plume semblaient déserter Libérac et les alentours. « Ici, pas de gibier, » me confirmait mon hôte au milieu de ses habituels propos décousus ; et il ajoutait : « Pas de gibier, pas de chasseurs, pas de visites. » Et c'était bien une raison supplémentaire concourant à l'isolement du lieu, dans une province où la chasse est, de date immémoriale, une institution et une passion ; et qui est plus fureteur qu'un chasseur ? « Et les chemins qui mènent ici ne sont pas engageants, à chaque croisement les gens ont envie d'aller ailleurs, » marmottait-il, me révélant ainsi la principale cause secrète de l'isolement du hameau.

« Ceux qui arrivent ici devaient venir, » et il enchaînait avec

des descriptions et des anecdotes, toutes plus fantaisistes et plus étranges, sur les prétendus visiteurs qui m'avaient précédé. « C'est le creux qui les intéressait, » et il me désignait, vers le nord, la sombre vallée toute proche qui entaillait le plateau désolé. Je suivis l'invitation discrète et ambiguë et m'engageai dans la dépression ; nul chemin, pas même une amorce de sentier ; je trébuchai sur les ronces géantes, presque vivantes, véritables serpents épineux, je repoussai avec dégoût les caresses de feuillages poisseux, aux étranges découpures, à l'odeur écœurante ; au bout d'une heure environ, j'arrivai au bout : à mes pieds un petit étang, à l'eau noire, trouble, seulement animée par l'éclatement de quelques grosses bulles d'un gaz nauséabond ; baignant, de l'autre côté, les contreforts tourmentés d'une falaise grise.

Le bruit d'un galop sourd et précipité me fit sursauter. Je me retournai, tout moite de peur, vers les hauteurs d'où j'étais venu : un énorme sanglier dévalait la pente. Que faisait-il dans ce territoire ignoré des bêtes ? Son regard, ses mouvements semblaient déments ; était-ce une rage interne et absurde qui, tout comme pour moi, il y a quelques jours, l'avait poussé aveuglément jusqu'en ces lieux ? Il arrivait sur moi ; je sautai dans l'eau glauque, tout étonné de n'avoir de l'eau que jusqu'aux mollets, et courus sur ce gué, à l'autre extrémité, contre les rochers de la falaise grise. L'énorme bête renifla l'eau, fit lentement demi-tour et s'éloigna. Je crus défaillir et m'appuyai sur une roche.

Ce n'est qu'après une minute, ayant un peu retrouvé mon souffle et mon calme, que je réalisai un fait bizarre : la roche sur laquelle j'avais pris appui avait bougé ; non pas oscillé comme une pierre en équilibre instable, mais s'était doucement enfoncée ; j'appuyai plus fort ; l'énorme pierre pivota lentement, silencieusement, découvrant un boyau obscur.

Je me hissai au niveau du sol de cette amorce de couloir ; la porte de pierre s'effaça encore un peu plus pour me laisser passer, puis, commandée par un contrepoids, se referma doucement.

Long d'une dizaine de mètres, le couloir débouchait au flanc d'une immense caverne — non, caverne n'est pas le terme exact, car il évoque un volume creux aux formes naturelles, irrégulières ; or, j'étais à l'intérieur d'une structure parfaite, d'un colossal polyèdre à cinq pans, éclairé par une douce lumière phosphorescente ; on pouvait estimer son diamètre : une cinquantaine de mètres entre chacune des cinq parois verticales et l'angle opposé extrême,

mais rien augurer quant à sa hauteur ; si le sommet, un plafond de structure pyramidale, était perceptible, bien qu'assez flou, la base, le fond de ce colossal cylindre à cinq faces, se situait au-delà d'un trou d'ombre très loin sous moi.

Un balcon sans fin tapissait les parois, enroulé en spirale sur les cinq faces du polyèdre, telles, gravées en creux, les spires d'une gigantesque vis sans fin. Le couloir secret issu de l'étang nauséabond y débouchait ; le sol en pente douce était un dallage de pierres irrégulières roses et bleues ; le plafond était constitué d'une matière verte de laquelle émanait la lumière phosphorescente qui éclairait l'ensemble : à l'intérieur de cette spirale, la rambarde était construite en pierres violettes; à la périphérie, les parois du polyèdre étaient d'une matière noire et mate, creusée d'une multitude d'alvéoles rectangulaires ; dans ces centaines de milliers — ou de millions — d'alvéoles, qui couraient, suivant la pente légère de la spirale, durant des kilomètres — ou des dizaines ou des centaines de kilomètres — dans ces innombrables alvéoles, des livres, des millions, des milliards de livres.

Une vie humaine ne serait pas assez longue pour dresser l'inventaire des ouvrages ainsi rassemblés. Et leur mode de classement ressort de codes complexes ; j'en ai assimilé certains ; mais d'autres outrepassent, par leur complexité, mes facultés intellectuelles.

Ma connaissance de la *Bibliothèque* est donc très incomplète et fragmentaire. J'ai aperçu quelques ouvrages modernes : *Cybernetics* de Norbert Wiener, *Ulysse* de James Joyce, *Human behaviour and the principle of least effort* de George Zipf, *Fictions* de Jorge Luis Borges ; *The mathematical theory of communication* de Claude E. Shannon ; la trilogie *Fondation* d'Isaac Asimov... les éditions princeps et parfois les manuscrits de quelques-uns des monuments de notre culture : du *Discours de la Méthode* de René Descartes aux *Philosophiæ naturales principia mathematica* d'Isaac Newton, à la *Divina Commedia* de Dante Alighieri et *Sylva Sylvarum* de Francis Bacon.

Quel choc quand j'ai retrouvé — presque par hasard — des manuscrits que les spécialistes s'accordaient à croire à jamais détruits : des milliers de somptueux codex aztèques, maya, zapotèques... échappés aux bûchers des Conquistadors et de leurs séides religieux ; et dont le déchiffrement renouvellerait l'histoire de ces civilisations ; les manuscrits originaux de l'Apocalypse et des Evan-

giles ; combien les trésors du Monastère Sainte-Catherine du Sinaï apparaissent alors de peu d'intérêt, bourrés d'inexactitudes ; et à la source d'interprétations totalement erronées par les exègètes de la religion chrétienne. J'ai retrouvé l'intégralité de l'œuvre d'Aristote : lui seul mérite le qualificatif d'encyclopédiste ; tout Héraclite : nos philosophes modernes n'y ont rien compris ; Euclide : ses livres 16 à 21 dont on ignorait l'existence débouchent sur les théories les plus audacieuses des mathématiques modernes.

J'ai compulsé d'innombrables livres d'alchimie, de la Cabale, dont bien peu m'étaient connus et dont les rédactions ésotériques se prêtent à toutes les interprétations, souvent contradictoires, des spécialistes contemporains. Je sais maintenant que chaque auteur prenait soin d'établir un glossaire, livrant toutes les clés de son langage (volontairement hermétique pour le profane) ; ce glossaire, un manuscrit unique, était jalousement réservé aux proches disciples du Maître, ou à quelques membres de sa confrérie ; les secrets ont été si bien conservés qu'aucun de ces documents n'est parvenu à nos bibliothèques officielles et pour cause ; ils figurent maintenant tous dans les alvéoles de la Bibliothèque, accompagnant les œuvres auxquelles ils se rapportent. Et j'ai enfin pu juger ces disciplines, séparer le bon grain de l'ivraie, les chercheurs honnêtes des charlatans ; je sais maintenant ce qu'est le « grand œuvre », ce que signifie le concept de « transmutation ».

Descendant toujours plus profondément le long des noires spirales d'alvéoles, je tombai sur les collections de sorcellerie, puis de démonologie. Toujours grâce à des glossaires joints à certains manuscrits, je pus mesurer l'horreur, l'abomination de certaines doctrines qui mettent en danger l'existence même de notre monde. L'éclairage phosphorescent issu du plafond en spirale me semblait devenir plus trouble ; l'atmosphère oppressante ; j'éprouvais de plus en plus de difficulté à déchiffrer les caractères des textes maudits, et une angoisse croissante me pénétrait.

Je décidai de compulser encore un dernier ouvrage, un seul, puis de remonter vers des étages moins nocifs. La reliure était en pierre noire ornée d'un motif inconnu, mais dont les entrelacs me levèrent le cœur ; deux fermoirs en argent incrusté d'émeraude maintenaient étroitement serrés les feuillets ; je fis sauter les griffes d'argent, feuilletai les premières pages d'un parchemin lourd et soyeux ; les caractères anguleux et ornés relevaient de la langue arabe archaïque ; c'était le *Nécronomicon* de l'arabe dément Abdul Alhazred.

N'était-ce pas moi qui étais fou ; devenu la proie d'hallucinations secrétées par cet environnement fantastique ? Dans toute l'œuvre de Howard Phillips Lovecraft — le maître du fantastique moderne — l'égal pour le moins d'Edgar Poe, un seul des ouvrages cités et consultés par ses héros démoniaques n'existe pas réellement, est une invention de l'auteur : c'est précisément le *Nécronomicon.*

Ou alors tous les critiques littéraires, tous les exégètes du grand écrivain se sont trompés, et sont incultes ; ce qui est invraisemblable.

Le livre maudit de l'arabe fou existe et H.P. Lovecraft l'a consulté ; je feuilletai fébrilement le lourd et précieux volume ; des annotations figuraient en marge, d'une écriture nerveuse, moderne, en anglais ; et elles se rapportaient aux épisodes les plus marquants de l'œuvre du romancier : *L'abomination de Dunwich, La maison de la sorcière, Le monstre sur le seuil.* Cela signifiait que l'écrivain, que ses historiographes font résider aux U.S.A. toute sa vie, était venu clandestinement en Europe et à Libérac. Parbleu, c'était lui l'Américain aux rêves effrayants dont m'avait parlé le gardien un peu fou.

Pour simplifier la présente narration, j'ai bloqué en quelques lignes de récit des découvertes réparties sur plusieurs semaines, étant entendu que l'essentiel de mon activité éveillée se déroulait dans la Bibliothèque ; car je ne la quittais qu'arrivé au bord de l'épuisement pour rejoindre le gardien fou, boire une tasse de lait, croquer un quignon de pain gris, et dormir quelques heures sur la paillasse. Mais si Lovecraft était venu ici, d'autres aussi pouvaient avoir effectué ce secret pèlerinage ; et les propos du vieux, ses anecdotes sur ses nombreux visiteurs étaient peut-être véridiques ; sinon exactes mais inspirées de faits vrais ; je cherchai à lui faire préciser ses propos incohérents et n'en tirai rien.

C'est dans la Bibliothèque que je trouverais la réponse ; il me fallait être patient, explorer d'une façon plus méthodique les innombrables alvéoles. Redescendant méthodiquement la spirale géante, je découvris un étage entier de livres aux reliures bleu nuit, écrits dans un langage totalement inconnu : les signes pourtant simples dans leurs dessins, aux formes géométriques rigoureuses, ne montraient aucune ressemblance, pas même la plus légère filiation avec ceux de tous les alphabets actuels ou anciens de notre planète : latin, grec, cyrillique, arabe, indien, chinois,

égyptien, chaldéen, aztèque, maya, etc. et j'étais pourtant qualifié par ma formation et mes activités passées pour ce genre de recherches. La solution était pourtant à portée de ma main ; le dernier ouvrage de la série était un dictionnaire fournissant toute la correspondance entre les signes inconnus et ceux des langues grecque, latine, allemande, anglaise et française. Après quelques jours, il m'était possible, en m'aidant, pour certaines expressions rares, du glossaire, de déchiffrer le texte imprimé dans les livres bleus, disons pour simplifier la « langue bleue ». Un langage étonnamment simple et rationnel, libéré de toutes les gangues de notre misérable écriture occidentale : la *redondance*, la *polysémie*, la *linéarité*...

La *redondance* de notre langue est liée à son imperfection quantitative ; elle correspond aux signes et aux mots apparemment nécessaires pour respecter la structure de notre alphabet et les règles de la syntaxe, mais qui en fait n'apportent aucune information nouvelle au lecteur ; elle est de l'ordre de 75 % ; la *redonance* de la langue bleue est nulle.

La *polysémie* est liée à l'imperfection qualitative de notre langage, elle traduit son imprécision ; un même mot, une même expression peuvent représenter des significations très différentes suivant le contexte de la phrase, suivant aussi — ce qui est encore plus grave — la culture, la sensibilité ou simplement l'humeur du lecteur. Chaque signe, chaque groupement de signes du « langage bleu » n'a qu'une seule signification, rigoureusement précise, conférant ainsi à l'expression courante ou littéraire la même rigueur que dans le langage mathématique.

La *linéarité* se rapporte à la structure du langage ; alors que nos structures mentales sont *multidimensionnelles*, que chacun de nos milliards de neurones cérébraux est en communication instantanée avec des centaines ou des milliers d'autres neurones ; que chacune de nos pensées les plus simples n'est que le point d'intersection de multiples facteurs, malgré ces faits patents notre langage écrit, copie maladroite du langage oral, enchaîne chaque mot au mot précédent, chaque concept au concept précédent, chaque cause à un effet. L'écriture bleue est multidimensionnelle ; les lignes ne sont pas systématiquement ordonnés suivant des lignes parallèles, mais le plus souvent suivant des schémas foisonnants analogues aux schémas mathématiques et scientifiques. Le maniement d'une telle langue permet à l'esprit de formuler sa

pensée, de la concrétiser, d'une manière infiniment plus rapide, plus précise et plus efficace.

J'ai feuilleté les ouvrages consacrés à la physique ; les pages de certains étaient annotées, quelques-unes notamment de commentaires écrits en allemand qui ne laissaient aucun doute sur leur auteur : c'était l'aimable joueur de violon allemand (1), le grand Albert Einstein, le père de la relativité générale.

Mais j'ai retrouvé dans les mêmes livres les « pattes de mouche » d'une écriture plus archaïque, en langue anglaise cette fois ; certains commentaires, certaines références à l'alchimie (2) ne laissaient aucun doute ; ils étaient de la plume d'Isaac Newton, le créateur de la physique moderne.

Ainsi Newton avait pu prendre connaissance, non seulement des lois classiques de la gravité, mais aussi de celles de la relativité ; et il n'a pas soufflé mot des secondes ; lui et Einstein ont probablement dû découvrir, dans les mêmes ouvrages, les lois encore plus complexes et plus générales de la physique intégrale ; la gravité et la relativité n'en étant que des cas particuliers. Mais ils n'en n'ont rien dit, ne livrant à leurs contemporains que ce que ces derniers pouvaient recevoir.

Quelques initiés de la Bibliothèque ont peut-être été moins sages ; j'en ai découvert au moins un, le jésuite serbe Ruggero Buscovich, mort en 1787, l'auteur de la *Theoria philosophiæ naturalis* où sont annoncés les principes de la relativité généralisée, les structures atomiques, la mécanique ondulatoire, etc. et dont les longues digressions en latin remplissent les marges de centaines de feuillets des livres bleus.

Etait-ce lui le jésuite distant dont m'avait entretenu le « gardien fou » du hameau ? Le souvenir des visiteurs se transmet-il de gardien en gardien ?

Ou bien serait-ce toujours le même individu, immortel... une sorte de zombie, de mannequin robotisé, de cyborg, télécommandé par les Maîtres de la Bibliothèque ?

Où sont ces Maîtres ? Qui sont-ils ? Existent-ils ?

La Bibliothèque n'est peut-être plus, à notre siècle, qu'un organisme archaïque, ayant survécu miraculeusement à ses créateurs, se suffisant à lui-même et se développant même (par adjonction de nouveaux livres ? De temps à autre, un vieillard érudit y enverrait

---

(1) En fait Suisse allemand.
(2) On ignore généralement les nombreux travaux de Newton se rapportant à l'Alchimie.

en pèlerinage un jeune disciple chargé, en guise d'offrande, de livres nouveaux). Peut-être. La Bibliothèque ne serait plus que le symbole d'une connaissance universelle et totale ; et de sa lente et prudente communication aux habitants de la terre. Et le réseau embrouillé de chemins qui mènent à son siège : Libérac, le symbole des difficultés d'accession à cette connaissance ; des perpétuels combats contre le conformisme intellectuel, nécessaires pour y accéder rapidement.

Ou bien la Bibliothèque est-elle toujours l'un des centres, l'un des hauts lieux d'une confrérie secrète ? Si c'est le cas, la perfection, le caractère intégral du Secret, m'interdit, nous interdit de le savoir. L'expression « société secrète » n'a jamais été tant à la mode, n'a jamais donné lieu à l'édition de tant d'ouvrages d'histoire et d'occultisme ; en fait, en se référant aux seuls ouvrages sérieux sur ce thème, il faudrait dire « sociétés incomplètement secrètes » ; incomplètement, puisque leur existence est connue, et bien souvent leur histoire, leurs règles et même leurs adhérents.

Mais les véritables sociétés secrètes nous sont inconnues par définition.

L'un des ouvrages de la série bleue traitait des rapports entre la psychologie et les mathématiques ; il montrait que si un acte humain isolé est difficilement prévisible, une séquence d'actes, elle, est statistiquement prévisible ; et cela avec une précision presque parfaite ; et qu'il suffit de quantifier les facteurs correspondant à nos conditionnements physiologiques, affectifs et intellectuels, pour prévoir rigoureusement notre comportement à moyen et long terme. L'ouvrage que je feuilletais citait l'exemple d'un voyageur ainsi subtilement et inconsciemment guidé, et placé de cette façon dans l'impossibilité d'atteindre un objectif secrètement interdit ; je compris ainsi le secret et l'isolement de Libérac ; malheureusement l'exemple du livre ne se rapportait pas à la topographie du hameau.

Mais pourquoi Libérac serait-il seul ?

Pourquoi pas d'autres villages secrets, pourquoi pas, au sein des jungles des grandes métropoles, des immeubles, des rues, des quartiers interdits au commun des mortels ? Et ce qui est vraisemblable sur la carte des habitats l'est tout autant sur la carte des connaissances ; combien de concepts, de disciplines, de doctrines, nous sont à jamais inaccessibles, inconnaissables, parce que situées dans des zones de savoir, hors de nos itinéraires mentaux traditionnels.

Je pense que quelques chercheurs de notre univers connu — bien peu il est vrai — ont timidement pressenti ces concepts. Koestler appelle génialement « somnambules » les Copernic, Kepler, Gutenberg, qui s'engagèrent les yeux bandés dans les chemins interdits de la connaissance ; il explique leurs itinéraires mentaux aberrants et géniaux par l'acte de « bisociation » ; en fait ce n'est pas une « bisociation » qui serait nécessaire pour atteindre chacune des « taches blanches » de la connaissance, mais dix, vingt... ou plus. Et dans ce cas l'inconscient collectif de notre société s'inquiète, sévit et étouffe le téméraire, baptisé « fou », même s'il s'appelle Georg Cantor ou Nietszche. Abraham Moles aussi affirme : « *L'image d'une chaîne rationnelle nous paraît... infidèle... les théorèmes étant de véritables carrefours de la pensée logique... émergeant dans la complexité d'un réseau maillé.* »

Rien en fait ne s'oppose à l'existence d'une société « autre », pourvue d'une autre culture, d'une autre science, d'une autre religion, toutes ces formes de connaissance étant si élevées, donc si différentes, que nous ne les percevons pas ; et les chemins qui mèneraient à ces concepts nous sont à jamais fermés, jalonnés par les panneaux « sens interdit » que notre propre subconscient secrète. Combien sont-ils de par le monde ces étrangers que nous côtoyons sans les connaître ; où sont visibles mais cachées leurs résidences, leurs lieux de rencontre ; combien d'autres Bibliothèques, sur tous les continents, reçoivent des lecteurs prédestinés et insufflent par leur intermédiaire des germes d'évolution à notre pauvre humanité ?

Je n'étais pas l'un de ces visiteurs élus ; il avait même fallu un concours de circonstances invraisemblable pour m'amener à cette Bibliothèque. Je ne me sentais tenu par aucune servitude, aucune obligation à l'égard des Maîtres (s'ils existaient) de ce lieu ; mais j'étais toujours le prisonnier de mes rancœurs et de mes haines ; qu'il me serait facile maintenant de retourner à Paris, la tête haute, et de les écraser tous de mon savoir, de mon talent, de ma supériorité. Je ne craignais plus de procès en contrefaçon au sujet de *Aujourd'hui et demain* ; la qualité, l'originalité des mes nouveaux ouvrages montreraient à l'évidence que c'était moi le génial auteur ; et non cet hurluberlu d'Américain.

Je choisis trois livres de la série bleue.

Le premier était consacré aux « Sciences de l'Action ». Partant de connaissances théoriques avancées en psychologie et en socio-

logie, l'auteur élabore une doctrine générale des comportements des individus et des groupes, doctrine d'essence mathématique, permettant à l'aide de formules algébriques de prévoir ces comportements ; de les prévoir mais aussi — en agissant avec précision sur certains paramètres — de les commander, de manipuler individus et groupes.

Je possédais désormais l'outil pour dominer les hommes, les entreprises et les institutions de notre monde, acquérir fortune, autorité et célébrité ; à court terme il me permettra de manœuvrer la justice et l'opinion publique afin de gagner mon procès en paternité littéraire. A long terme...

Le second, livre d'essence philosophique, reprenait précisément certains des thèmes ébauchés dans *Aujourd'hui et demain*, mais il les élargissait et les transcendait. Traduit, adapté, transposé très librement dans notre langue, il apparaîtra comme le prolongement naturel du premier titre, mais d'une qualité ô combien supérieure ; il apportera un argument supplémentaire de poids en faveur de ma paternité.

Le troisième était une œuvre de fiction — de science-fiction même — une extraordinaire épopée. Le théâtre en est un cosmos, sans limitation ni d'espace, ni de temps, d'une ampleur dépassant toutes les extrapolations de nos astronomes ou de nos romanciers d'imagination.

Mais je soupçonne ce cadre apparemment délirant d'être la structure réelle de notre univers ; toutes les inventions, tous les détails sont vraisemblables, appuyés sur des faits scientifiques ; les réactions des personnages, des groupes sociaux relèvent des lois les plus exactes et les plus subtiles des Sciences de l'Action ; l'intrigue obéit aux canons les plus rigoureux de la progression dramatique ; c'est Homère, Dante, Balzac, Jules Verne, James Joyce, Arthur C. Clarke, à la dimension cosmique ; je serai consacré l'égal, mieux, le plus grand parmi tous les géants de notre culture.

Décidément, malgré mes déboires, je reste encore trop attaché à des valeurs purement gratuites, sans aucun intérêt pratique. Remontant l'interminable spirale de la Bibliothèque, pour — je le croyais — la dernière fois, mon regard fut attiré par une série de volumes aux reliures arc-en-ciel ; et je ne pus m'empêcher de retirer un ouvrage d'une alvéole noire. Sur des fonds irisés de couleurs tendres et mouvantes : rose, azur, sable... couraient des signes aux formes étranges et complexes, aux dessins gracieux et baroques ; et ces signes eux-mêmes étaient imprimés en de mul-

tiples couleurs ; chaque page apparaissait comme une véritable composition artistique, une œuvre d'art délicate et originale que le regard hésitait à abandonner ; on était aux antipodes de la rigoureuse typographie des livres bleus.

Je trouvai un glossaire et m'initiai superficiellement à ce curieux langage ; ses bases étaient à l'opposé de celles de l'écriture bleue ; chaque signe, chaque mot et chaque phrase étaient chargés d'une multitude de significations différentes ; l'opposition entre les couleurs de chaque caractère et celles du papier correspondait à des notations musicales ; mais elles aussi à plusieurs niveaux, susceptibles d'interprétations différentes. C'était le règne d'une polysémie triomphale. Et les mêmes signes aux enjolivures (apparemment) inutiles, les mêmes combinaisons de ces signes, se répétaient sans raisons apparemment valables ; au mépris des lois du langage efficace, pour la plus grande gloire de la redondance parasitaire. Cependant l'œil du lecteur était invinciblement attiré par ces formes imprécises et inutiles, et ne pouvait se détacher des graphismes polychromes fous. A la fin je restai plusieurs heures totalement immobile, en proie à une sorte d'hypnose, contemplant toujours le même signe hiératique, m'émerveillant de la finesse des déliés, de la force des pleins, de la grâce des courbes, de l'harmonie des proportions, des subtilités chromatiques ; chaque point coloré était riche de potentialités infinies, me contait mille aventures extraordinaires, projetait les plus radieuses images poétiques, m'enivrait de musiques obsédantes.

Il me fallut le plus grand effort de volonté que j'aie jamais déployé pour détourner mon regard et échapper à la délicieuse emprise. J'avais cru trouver la vérité et le savoir total dans les textes bleus. Je venais de découvrir un autre type de connaissance. Il existerait donc deux vérités. La confrérie d'initiés qui régente la Bibliothèque s'adonne-t-elle à ces deux formes opposées de communication ? La Bibliothèque — dont je n'ai exploré qu'une infime partie des millions d'alvéoles — contient-elle d'autres — peut-être même beaucoup d'autres — séries d'ouvrages aux langages radicalement différents ? (1) Est-ce deux, trois... ou une infinité de so-

(1) Je n'ai pas cru utile de signaler, dans le cadre de mes investigations, plusieurs étages entiers de la Bibliothèque remplis de structures étranges et inconnues : polyèdres cristallins aux reflets colorés multiples, minces câbles garnis de nœuds multiples, plaquettes ovales d'une épaisseur incroyablement faible (quelques centièmes de millimètres) striées de minuscules rainures ; câbles transparents laissant voir en leurs entrailles des torsades de faisceaux de minces filaments, disques, cylindres, rubans, sphères de toutes tailles et de toutes natures... S'agit-il de supports d'information ? Même dans l'affirmative, je leur refuse le vocable de livres.

ciétés secrètes d'initiés aux structures mentales différentes, qui régentent la Bibliothèque ; peut-être sans contact entre eux ?

Mais est-ce si exceptionnel ; mon petit monde parisien, mon clan, mon milieu, mon microcosme socio-culturel n'est-il pas aussi l'une de ces sociétés fermées ? Les mots, les écritures, les expressions, les langages, les pensées, les codes de ce microcosme ne sont-ils pas tout aussi hermétiques, *illisibles* pour « les autres », incapables de communiquer réellement avec les autres.

L'incommensurable Bibliothèque, cette tour inversée, cet édifice en creux, montant éternellement vers des profondeurs sans fin, est-elle le symbole souterrain et secret du plus antique archétype culturel ? Ou serait-elle la matière de l'archétype, elle-même miraculeusement conservée sous les rocs de la même montagne qui a protégé les fresques de Lascaux ; serait-elle la Tour mythique, la Tour de Babel ?

Assez de ces fantasmes, je suis tout prêt à céder de nouveau à l'envoûtement du lieu, du décor, de l'infini des livres ; à croire au rêve, à l'impossible, en la sagesse, la sérénité.

Il est temps que j'échappe à l'emprise de cette caverne démentielle ; que je retrouve le réel : la vengeance, la richesse, la gloire qui m'attendent, dehors... à Paris.

La lourde porte de pierre pivota pour le laisser sortir pour la dernière fois, puis se referma lentement, sans un bruit.

Il s'engagea sur le gué de l'étang nauséabond, d'une démarche un peu gauche, déséquilibrée par les trois lourds volumes qu'il portait sous un bras.

Il faisait nuit, mais la pleine lune cernait de traits blafards tous les détails du paysage, accentuant les formes anguleuses et disgracieuses de la végétation et du paysage. Marchant avec d'infinies précautions, il remonta lentement vers le hameau ; puis, s'engageant dans les broussailles, contourna ce dernier. Un projecteur braqué sur la maison du « gardien fou » ne l'eût pas mieux éclairée que les rayons lunaires ; la fenêtre était grande ouverte ; on distinguait parfaitement, sur le mur du fond, le râtelier au-dessus de la cheminée : un râtelier nu sans le fusil habituel.

« Où donc est ce vieux fou, lui et son arme ? A la chasse ? A l'affût de quel gibier ? Et si toutes mes folles élucubrations étaient vraies ? Et s'il était le Gardien, l'exécutant, l'exécuteur... et moi le condamné, le gibier, la cible ? »

Il lui fallait bander toutes ses forces physiques et intellectuelles pour déjouer les pièges du chasseur ; pour s'échapper du territoire secret, il devait utiliser comme repères le réseau routier qui l'enserrait et y aboutissait ; sinon il risquait de tourner en rond dans les broussailles jusqu'à épuisement complet. Mais le chasseur le savait aussi.

Se glissant de buisson en buisson, maintenant une distance d'une cinquantaine de mètres entre son parcours et la route, il s'éloigna lentement du hameau et arriva près de la première bifurcation. L'une des routes, ruban de pierre blanche scintillant sous la lune, nette et dégagée, presque rectiligne, s'éloignait en pente douce, presque à l'infini. L'autre, cernée de fossés et de hautes haies, s'incurvait rapidement, masquant ainsi ses prolongements.

Et il lui fallait maintenant emprunter l'une ou l'autre voie car le parcours de quelques centaines de mètres dans le maquis lui avait déjà meurtri les pieds, déchiré les vêtements ; sur la première route, il constituait une cible idéale pour un chasseur à l'affût ; sur la seconde il pouvait, longeant les haies, se confondre avec leur masse, et au moindre bruit se coucher dans le fossé.

Il prit la seconde route ; il n'eut point à plonger dans le fossé, aucun bruit, pas même le craquement d'une brindille sous les pattes d'un rongeur, l'envol d'un oiseau nocturne ; non, rien, le silence total. Et il marcha ainsi lui sembla-t-il des heures ; ses pieds de sédentaire parisien étaient brûlants, ses bras, raidis par le port des trois livres, étaient de plomb ; il haletait, trébuchait tous les dix pas.

Enfin un troisième embranchement ; deux chemins également protégés de haies, l'un étroit et de terre, l'autre plus large et pierreux. Il n'en pouvait plus ; il devait absolument se rapprocher d'une zone civilisée ; il prit le second chemin. Et la longue marche se poursuivit. La route semblait monter, mais très doucement. Très imperceptiblement aussi elle se rétrécissait, et après plusieurs kilomètres devint un étroit sentier rocailleux, serpentant au milieu de ronces.

Il s'était trompé de direction, c'était certain ; devait-il revenir en arrière ? Des nuages commençaient d'obscurcir la lune et il percevait de moins en moins nettement les détails du paysage. Le chemin paraissait zigzaguer au sommet d'un plateau ; à sa droite semblait-il, les soubassements d'une montagne ; à sa gauche à quelques dizaines de mètres : le vide ; probablement les bords à pic d'un plateau.

Et puis, il n'y eut plus de chemin ; les deux murailles de ronces qui le bordaient s'étaient rejointes. A quelques mètres, à gauche, un éboulis de roches émergeait du taillis d'épines ; peut-être pourrait-il de son sommet, discerner la configuration du pays ; qui sait, apercevoir dans le lointain, le ruban d'une route, les toits rassurants d'un village. Quelques mètres à travers les broussailles : puis il entreprit d'escalader l'empilement des pierres ; et arrivé au faîte, il reconnut le paysage.

Brusquement, la dalle sur laquelle il prenait appui bascula et il fut happé par le vide. La brèche n'était pas très large et, en étendant les deux bras, il eût pu s'agripper et se retenir aux bords. Il ne lança qu'un bras ; l'autre étreignait toujours le précieux chargement comme s'il eût été soudé aux trois volumes. Et quand, dans un ultime sursaut d'instinct de conservation, il lâcha les livres, il était trop tard ; il tombait dans le vide d'un grand puits phosphorescent.

Cela dura quelques secondes ; il comprit tout, reconnut tout ; et les trois livres volés l'accompagnaient toujours, inscrivant autour de l'axe de sa chute un gracieux ballet de spirales entrelacées. Mais chacun d'entre eux était résistant, avait été imprimé pour une éternité, relié pour soutenir tous les chocs, et ne souffrirait guère de l'ultime contact.

Et comme chacun était revenu chez lui, il suffirait de le glisser à nouveau à sa place, dans une alvéole de la Bibliothèque.

A l'intention d'autres lecteurs.

L. E.

JONES

Les yeux de Phorkos

Il y avait longtemps, très longtemps, que le fantastique dit « classique » n'avait plus été représenté dans Fiction. *Il faut croire que certains le regrettent, puisque nous recevons périodiquement des lettres de protestation contre la disparition de ce genre dans nos pages. Pour satisfaire les nostalgiques de ce type de récit, en voici un dans la plus authentique tradition. Son auteur, Sir Lawrence Evelyn Jones, est anglais comme il se doit. Il est né avant la fin du siècle dernier, ce qui convient bien à son mode d'expression. Et la longue nouvelle qu'il a écrite ici mérite d'être considérée comme un bijou dans sa catégorie. Si elle ne cherche pas à sacrifier aux règles modernes de construction et d'intrigue, elle séduit par d'autres qualités : par l'élégance détachée de son style, la précision de sa vision, la discrétion de bon ton avec laquelle le surnaturel y est mis en place. L.E. Jones appartient à cette race d'écrivains pour qui la littérature est aussi un art de vivre.*

P.H.

1

LE fait de se savoir l'auteur de la plus stupéfiante découverte de toute l'histoire de l'archéologie ne devait en rien apaiser le ressentiment intime de Mr. James Carew.

Ce ressentiment, il l'éprouvait de toute éternité. Il en voulait à Dieu, qui, non content de l'avoir créé avec un nez énorme mais sans le moindre bout de menton qui eût pu compenser ce désagrément, l'avait au surplus doté d'une bouche sans palais, pour ne rien dire d'une large tache lie-de-vin qui s'épanouissait sur sa joue gauche. A ses parents, pour la part qu'ils avaient prise à sa naissance ; et particulièrement à sa mère qui, le pouvant appeler Jim ou Jimmy, n'avait rien trouvé de mieux que de l'affubler du diminutif grotesque de « Jimsy ». A tous les autres, enfin, pour l'insistance qu'ils mettaient à feindre d'ignorer son déplorable profil, sa rutilante tache lie-de-vin et la difficulté qu'il avait à prononcer les consonnes. Comme s'il ne savait pas, lui, Jimsy, à quoi s'en tenir sur les véritables sentiments que lui vouait cette bande de joyeux imbéciles. Mais patience ; ils ne perdaient rien pour attendre. Un jour viendrait...

Les parents du jeune homme avaient eu la délicate attention de ne pas plus l'envoyer à l'école qu'au collège. Toutefois, pour l'éduquer au mieux en toutes choses — sauf en l'art de vivre — ils avaient fait appel à des maîtres privés. Et même à un brave homme de Suisse, patient et obstiné, qui était parvenu à rendre intelligible l'élocution de Jimsy.

Son père, quoique fort à son aise, avait tenu à ce que le jeune homme eût une occupation, à défaut de profession. Jimsy, qui ne désirait rien tant que voler de ses propres ailes, avait abondé dans son sens. Mais chaque fois qu'il s'était trouvé seul à seul avec un employeur éventuel embusqué derrière son grand bureau, ledit employeur avait toujours évité de le regarder en face. Et Jimsy n'était pas homme à travailler pour des gens de cette sorte. Ah ! il ne les connaissait que trop, ces hypocrites ! Aussi, quand son père mourut subitement, le laissant à la tête d'une confortable fortune, se trouvait-il toujours sans emploi, bien qu'il eût déjà vingt-six ans. Ce fut alors qu'il « rencontra » sir Mortimer Wheeler.

De l'écran du téléviseur, où il discourait d'abondance, sir Mortimer regardait Jimsy bien en face, sans la moindre arrière-pensée. Et tandis qu'il fixait sereinement la fameuse tache lie-de-vin, il parlait des fouilles archéologiques et des joies et récompenses qu'on en pouvait attendre. Il s'exprimait avec une telle chaleur que Jimsy se sentait littéralement transporté. C'était là, lui semblait-il, une occupation fascinante. Une occupation dont il escomptait déjà bien du plaisir ; car elle devrait nécessairement le faire voyager au loin, et le conduire en des lieux parfaitement solitaires où les joyeux imbéciles, dont il avait tant souffert, seraient réduits au minimum. Jimsy en bouillait d'impatience. Tout lui était prétexte à écouter sir Mortimer, tant à la radio qu'à la télévision. Il se mit à acheter ses ouvrages et bien d'autres livres encore. Il passa d'entières journées à étudier l'archéologie et la technique des fouilles. Il avait le pressentiment qu'il venait enfin de trouver sa voie.

Après avoir consacré plus d'une année à approfondir patiemment et intensivement la théorie de ses nouvelles connaissances, Jimsy sentit que l'heure était venue où il lui fallait passer à la pratique. Mais il y avait un hic ! Tout débutant, qui se destinait à la carrière d'archéologue, devait obligatoirement s'intégrer à une équipe et travailler sous les ordres d'un « patron ». Et Jimsy n'ignorait point qu'il lui faudrait se familiariser avec les différentes techniques de l'excavation ; mais il ne se sentait pas le courage d'en affronter de gaieté de cœur les conséquences : les regards de ses camarades de travail et ceux, même, du patron se posant un peu partout autour de lui, sans jamais le regarder en face.

Heureusement, Jimsy était riche. S'il parvenait à trouver l'endroit approprié, il était bien décidé à mettre sur pied sa propre expédition, à engager la main-d'œuvre nécessaire et à se débrouiller au mieux par lui-même. La pratique, compte tenu d'erreurs inévitables, équivaudrait à un apprentissage. Mais où trouver l'endroit idéal ?

Un coup de chance ! Jimsy eut un coup de chance. Alors qu'il lisait une revue d'archéologie, ses yeux tombèrent sur un entrefilet où un correspondant d'Athènes signalait que l'île de Phorkos, l'une des plus petites des Cyclades, venait encore d'être violemment ébranlée par un tremblement de terre. Ledit correspondant rappelait qu'une vingtaine d'années auparavant, une expédition da-

noise y avait repéré une zone de fouilles qui s'annonçait prometteuse. Mais, avant même qu'un résultat vraiment substantiel soit venu confirmer ses espérances, un tremblement de terre avait bouleversé de fond en comble le lieu de ses recherches. A telles enseignes qu'il ne restait plus trace des premières fouilles où l'expédition avait découvert quelques fragments d'objets préhistoriques.

Jimsy ne manquait pas d'imagination. « Pourquoi, » se disait-il, « un second tremblement de terre ne remettrait-il pas au jour ce qu'un premier a enseveli ? » Sur quoi il décida de se rendre à Phorkos pour voir comment les choses s'y présentaient. Les livres ne pouvaient guère lui apprendre grand-chose au sujet de cette petite île. Minuscule et aride, elle était située à l'extrême sud des Cyclades, à un peu plus de quatre-vingt-dix kilomètres au nord de la Crète. Sthéno, petite ville de quinze mille âmes, y groupait ses maisonnettes dans le nord, autour de l'unique petit port que dominait une vieille forteresse française du XIII[e] siècle. Une forteresse si solide encore qu'une vingtaine de tremblements de terre n'étaient point parvenus à la jeter bas. Car Phorkos avait cette particularité d'être sujette aux tremblements de terre plus qu'aucune de ses grandes voisines. Cette longue suite de secousses sismiques avait jadis coupé l'île en deux, ainsi qu'en témoignaient le chaos rocheux et les crevasses qui se voyaient au sud de l'île, là où les Danois avaient trouvé, et perdu, des vestiges d'une civilisation préminoenne (1).

Jimsy prit l'avion pour Athènes, engagea un interprète et, après avoir changé deux fois de bateau, débarqua à Santorin où il réembarqua sur un autre petit bateau qui, deux fois la semaine, déposait à Sthéno du courrier, des marchandises et quelques rares passagers. Il fut agréablement surpris de voir que ni son interprète ni ses compagnons de voyage n'hésitaient à le regarder en face. C'était peut-être qu'ils avaient déjà vu pire ou bien qu'ils sentaient qu'un riche Anglais pouvait se permettre un tel visage. Cette constatation lui remonta le moral, mais augmenta d'autant son ressentiment pour ses concitoyens et leur insultant manque de tact.

⁂

(1) De « Minoens », qui se dit des peuples crétois de l'époque archaïque. (N.D.T.)

C'était un plaisir que de contempler Sthéno du pont du bateau, par ce beau matin de printemps. Le bleu profond ou pâle des collines, de la mer et du ciel rendait quasiment blanches ses pauvres maisonnettes grisâtres. Dans l'éblouissante lumière de l'Archipel, la vieille forteresse se dressait orgueilleusement au flanc d'une colline qui, après s'être élevée abruptement jusqu'à plus de six cents mètres, s'infléchissait doucement vers le sud avec cette grâce des courbes et des contours qui caractérise également les plus hauts sommets de la péninsule hellénique.

Jimsy s'aperçut avec surprise que les deux tiers au moins de la population de l'île s'étaient massés sur le port. Et il en était à se demander comment la nouvelle de son arrivée avait pu parvenir jusqu'à la petite ville, quand son interprète lui révéla qu'il en allait toujours de même à chacune des escales bi-hebdomadaires du bateau. La plupart des habitants de l'île vivaient de la pêche. Or, comme ils s'y adonnaient presque exclusivement de nuit, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que soixante pour cent d'entre eux s'assemblent pour assister à l'arrivée de ce bateau ou de tout autre qui relâchait dans le port.

Toutefois, le maire de Sthéno ne se mêlait point à ses administrés. Il y allait de sa dignité. Et puisque aussi bien on jouissait d'une très jolie vue sur le quai et le port de la terrasse d'un café où il tenait ordinairement ses assises, ladite dignité se trouvait sauvegardée le plus agréablement du monde. Jimsy s'enquit de lui en mettant pied à terre ; et deux cents badauds fort désireux de l'obliger l'escortèrent sur-le-champ jusqu'à la terrasse officielle.

Le maire était un petit homme replet, en veston d'alpaga et aux cheveux en brosse. Il secoua chaleureusement la main de Jimsy, et lui offrit un verre de cette eau-de-vie de prune dont le jeune homme aurait été bien incapable — dépourvu de palais comme il l'était — de prononcer correctement le nom grec. Puis il lui demanda en quoi il pouvait lui être utile. La conversation des deux hommes dura longtemps. Non point que l'interprète éprouvât quelque difficulté à traduire l'anglais de Jimsy, mais bien parce qu'il se croyait tenu de rapporter les paroles du maire en imitant au mieux l'élocution assez particulière du jeune homme. Ce dernier prit fort bien la chose, trop heureux qu'il était d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui, au lieu de vanter hypocritement l'excellence de sa diction, se donnait la peine de la copier.

Le résultat de cette conversation, interminable autant que hachée, fut des plus satisfaisants. La zone chaotique que Jimsy désirait prospecter appartenait à un hobereau local, de même que les trois quarts de l'île et la vieille forteresse française. Cet homme, qui descendait d'une famille fort ancienne, affichait un orgueil hors de propos. D'autant que, ses terres étant stériles et la forteresse — à l'exception de deux petites pièces sises au rez-de-chaussée — inhabitable, il n'avait aucun moyen d'existence. Aussi, eu égard à son nom et à ses prétentions, la municipalité l'avait-elle pris en charge et installé dans ses deux pièces, avec seulement les meubles indispensables.

Tout le monde le saluait avec respect ; et quelques-uns des plus riches habitants de l'île — dont le maire lui-même — payaient de leur poche pour qu'il puisse encore s'offrir de temps en temps le seul plaisir qui lui restait : s'enivrer, et oublier du même coup à quel point son illustre nom était tombé bas. Pour l'heure, dit le maire, il cuvait béatement son vin à l'ombre de sa forteresse, et il n'était point question de le déranger. Mais il pouvait, lui, traiter en ses lieu et place et donner à Jimsy l'autorisation qu'il sollicitait. En fait, le maire ne cessait de regretter l'expédition danoise, de penser à la main-d'œuvre qu'elle avait employée, à l'argent qu'elle avait dépensé en ville, et à l'espoir qu'elle avait fait naître de voir les touristes affluer à Phorkos en rendant le nom fameux.

Il n'existait pas de route, tout juste un sentier, pour se rendre aux anciennes fouilles. Mais les Danois, ainsi que l'expliqua le maire, avaient taillé dans le roc une sorte de petit quai où ils pouvaient aborder et débarquer leur matériel. Au reste, les barques de pêche équipées d'un moteur auxiliaire ne manquaient point. Là-dessus, le maire accompagna Jimsy et son interprète jusqu'à une petite place où se voyait la meilleure auberge de l'endroit.

Le patron leur loua deux chambres fort convenables, non sans en avoir préalablement augmenté le prix avec une rare présence d'esprit, pour qu'il soit parfaitement adapté au portefeuille d'un riche Anglais. Jimsy fut ensuite cérémonieusement mené à la cuisine et invité à y choisir, parmi d'énormes poissons qui cuisaient dans un poêlon géant, celui qu'il aimerait avoir pour dîner. Puis le maire prit congé, en promettant de veiller personnellement à ce qu'une barque se tienne prête dès le lendemain matin. Et Jimsy, quoique assez fatigué de l'effort qu'il avait dû fournir pour don-

ner un sens précis aux imitations verbales de son interprète, Jimsy se dit qu'il n'avait pas perdu sa journée.

Le lendemain matin, Jimsy, l'interprète et deux pêcheurs embarquaient devant près de cinq cents badauds pour rallier l'extrémité sud de l'île. La mer était d'huile ; l'eau du port, d'une transparence cristalline. La barque filait bravement et bruyamment ses cinq nœuds. Au bout d'un peu plus de deux heures, ils abordèrent au petit quai de pierre. Les deux pêcheurs, précédant Jimsy et l'interprète au long d'un raidillon, les menèrent jusqu'à un endroit où ils assuraient que les Danois avaient fait des fouilles.

Le jeune homme les entendit soudain pousser des exclamations de surprise. Ils palabraient en faisant de grands gestes à l'intention de l'interprète. Celui-ci en abandonna du coup sa diction imitative de la veille et se mit incontinent à traduire les propos des deux hommes de la façon la plus normale. Il en ressortait que c'était la première fois qu'ils revenaient à cet endroit depuis le dernier tremblement de terre et qu'une crevasse qui s'y voyait — longue de près de cent mètres, large de six, profonde de dix — ne s'y trouvait pas précédemment.

— « Ils disent, » expliqua l'interprète, « que l'ancienne vallée est « revenue » là où les hommes blonds avaient commencé à fouiller. »

Le cœur de Jimsy bondit dans sa poitrine. Il avait vu juste. Ce qu'un tremblement de terre avait fait, un autre l'avait défait. En un clin d'œil, il se glissa dans l'ouverture de la crevasse et se mit en devoir de l'explorer. Ce fut alors qu'il commença à trébucher et qu'il lui fallut regarder où il mettait les pieds : il progressait sur une chaussée de moellons.

Décidément, la chance continuait à lui sourire. Il n'avait guère parcouru qu'un peu plus d'une trentaine de mètres quand il découvrit, dans un renfoncement presque entièrement comblé par des éboulis, d'importants vestiges d'une maçonnerie cyclopéenne. Et, bien que ce ne fussent que trois gigantesques blocs rectangulaires, le doute n'était plus permis : Jimsy avait trouvé l'endroit rêvé.

Le premier mouvement du jeune homme fut de crier sa joie et de signaler la chose aux trois hommes qui l'attendaient là-haut, non loin de la crevasse. Mais il se retint à temps. Rien ne devait encore transpirer de sa découverte. Il remonta, s'agrippant de nouveau à la paroi rocheuse et s'arrêtant, de loin en loin,

pour prélever et examiner des fragments de moellons. Puis il repartait précautionneusement, en se retenant pour ne point regarder du côté de sa précieuse découverte.

S'il avait pu, au moins, trouver quelque moyen de camoufler ces blocs par trop révélateurs ! Mais c'était impossible. Il ne pouvait guère compter que sur sa propre discrétion. Jimsy fit un dernier effort, enjamba le bord de la crevasse et rejoignit ses trois compagnons là où il les avait laissés. Il fit mine d'être fort désappointé et secoua tristement la tête. « Rien, » dit-il à l'interprète. « Le tremblement de terre a bel et bien enseveli tout ce que les Danois avaient découvert. Nous sommes partis sur une fausse piste. Et il ne s'agit point ici de chasser le canard sauvage... »

Ces derniers mots n'eurent pas de chance : quand l'interprète voulut traduire l'anglais *wild-goose* (canard sauvage) à l'intention des deux pêcheurs, il s'y prit si mal qu'il se trouva entraîné à son corps défendant dans une interminable et stérile discussion. Si ce monsieur cherchait des canards, il n'aurait jamais dû venir à Phorkos. Il n'y en avait pas. Peut-être avait-il voulu dire des *gulls* (des mouettes) ? Dans ce cas, il lui aurait fallu aller dans le nord de l'île. De toute façon, ils sentaient bien que les espoirs de Jimsy s'étaient évanouis et qu'il leur faudrait avouer leur échec en rentrant à Sthéno. Ils sentaient également que l'invasion touristique tant souhaitée par le maire, l'invasion dont la petite ville rêvait depuis la veille au soir, avait fait long feu. Et les quatre hommes — l'un se réjouissant intérieurement, les autres faisant grise mine — réembarquèrent pour regagner Sthéno.

Le bateau qui avait amené Jimsy ne retournerait pas à Santorin avant trois jours. Et pourtant, le jeune homme désirait ardemment redescendre au plus tôt dans la crevasse avec les outils qui lui permettraient de dissimuler les colonnes cyclopéennes. Mais, comme il était le point de mire de la petite ville tout entière, il n'y fallait point songer. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était obtenir confirmation de son droit de priorité afin de s'en prévaloir, au cas où quelque autre archéologue aurait tiré du dernier tremblement de terre des conclusions identiques aux siennes.

La chance lui sourit une nouvelle fois. Le second jour de son séjour forcé à Sthéno, le maire lui fit dire qu'il serait très honoré de recevoir sa visite. Jimsy se rendit, en compagnie de son interprète, à la terrasse du café où il savait le trouver. Le maire

lui apprit que le hobereau de la vieille forteresse, les fumées du vin une fois dissipées, s'était montré fort désireux de recevoir la visite d'un tel étranger de marque. Si cela pouvait être agréable à Jimsy, le maire se ferait un plaisir de l'accompagner à ce rendez-vous. Le jeune homme accepta d'emblée.

Vers trois heures de l'après-midi, après la sieste générale, Jimsy, le maire et l'interprète, suant et soufflant, gravirent péniblement le petit sentier de chèvre qui menait à la forteresse. L'entrée principale en était murée grossièrement et depuis longtemps. Seule, une étroite poterne, qui s'ouvrait au flanc de la colline, donnait accès à l'intérieur. Ils passèrent sous une voûte de pierre à demi éboulée, où se voyait un puits au-dessus duquel pendaient une chaîne et un seau, et se trouvèrent bientôt à quelques mètres d'une porte basse, large ouverte. Un homme — le maître de céans — se tenait debout sur le seuil et les attendait.

En dépit de sa misère, en dépit de l'alcool, le vieux hobereau avait grand air. Il avait un long visage et le nez impérieux ; ses yeux, quoique injectés de sang, étaient d'un chef ; et la main qu'il tendait avait de beaux doigts effilés qui auraient enchanté Van Dyck. Il y avait à la fois de la condescendance et de la courtoisie dans sa façon de vous serrer la main. Il invita ses visiteurs à entrer dans une pièce meublée sommairement d'une table de sapin et de deux chaises de paille, sans même chercher à s'excuser pour le sol de terre battue et les toiles d'araignée qui pendaient du plafond.

Il pria Jimsy de prendre place sur l'une des chaises et s'assit sur l'autre, laissant debout le maire et l'interprète qui ne lui paraissaient point mériter d'égards particuliers. De n'avoir à offrir ni rafraîchissements ni douceurs ne le gênait en rien. D'autant qu'il tenait en réserve quelque chose d'autrement intéressant : l'histoire de ses ancêtres. Il s'y lança, tête baissée, sans plus attendre. Et puisqu'il descendait en droite ligne de Persée, ainsi qu'il ressortait du résumé de l'interprète, Jimsy l'en félicita chaleureusement. Si le jeune homme s'était souvenu — ce qui ne fut pas le cas — que Persée était le propre fils de Zeus, il aurait également pu louer la modestie du hobereau pour n'en avoir point fait état. (En fait, la modestie n'avait rien à voir là-dedans : seul un sentiment très sûr de ce que pouvait « avaler » un Anglais lui avait suggéré de ne pas mentionner ce détail.)

Cette interminable saga hellénique enfin achevée, Jimsy se leva

pour prendre congé. « Demandez donc au maître de maison, » dit-il à l'interprète, « s'il est bien d'accord pour confirmer l'autorisation que monsieur le maire, ici présent, m'a donnée de sa part, et si je puis vraiment entreprendre des fouilles sur son terrain. Car, bien que le tremblement de terre ait enseveli celles des Danois, il ne serait pas impossible que de nouvelles prospections se révélassent fructueuses. De toute façon, je reviendrai certainement à Phorkos ; ne serait-ce que pour saluer de nouveau quelqu'un d'aussi distingué que ce gentleman et monsieur le maire lui-même. Mais si l'on veut que les touristes affluent... »

Au mot de « touristes », le hobereau sursauta. C'était là l'un des rares vocables anglais qu'il connaissait. Sa réaction incita Jimsy à pousser son avantage.

« Si l'on veut que les touristes affluent, il faut absolument découvrir quelques antiquités. Pour ce faire, il me sera nécessaire d'engager beaucoup de main-d'œuvre, de stocker des denrées alimentaires, d'acheter du matériel. Et je ne puis me lancer dans de telles dépenses sans être sûr d'avoir l'exclusivité des fouilles de Phorkos. »

Le hobereau regarda le maire, qui lui fit tacitement comprendre qu'il fallait accepter. Puis il se tourna vers l'interprète : « Dites à ce monsieur, » fit-il, « que je suis prêt à lui accorder tout ce qu'il demande ; mais à une condition : que ce sera moi, propriétaire légal des trésors ensevelis, et non lui, qui en ferai don au musée royal d'Athènes. »

Etant donné que tout objet devait toujours, de par la loi, être remis aux musées nationaux, Jimsy accepta cette condition d'un cœur léger. Mais il n'en commit pas moins une belle bévue.

— « Demandez-lui, » dit-il à l'interprète, « s'il ne lui serait pas possible de me donner cette autorisation par écrit. »

L'interprète traduisit aussitôt. Et cette question anéantit les espoirs de Jimsy. Le vieux hobereau se leva d'un bond, rouge de colère.

— « Jamais ! » cria-t-il. « Jamais personne n'a mis en doute la parole d'un Persée ! Jamais personne ne m'a demandé de signer un papier ! »

Jimsy comprit qu'il lui fallait immédiatement essayer d'arranger les choses.

— « Dites à ce gentleman que je lui présente mes excuses, et que sa parole me suffit. Mais il faut bien comprendre que j'ap-

partiens à une nation dont un roi lui-même n'a point hésité à signer la *Magna Carta* (1). »

Le vieil homme se rassit et demanda en grommelant s'il existait vraiment quelque roi d'Angleterre qui descendît d'un contemporain de Persée. Le maire parvint finalement à le calmer. Et l'entretien s'acheva sur des compliments réciproques.

— « Quoi qu'il en soit, gardez-le moi vivant, » dit Jimsy en faisant allusion au hobereau, cependant qu'ils descendaient le sentier de chèvre.

— « Comptez sur moi, » répondit le maire. « Je vais faire doubler ses rations alimentaires. »

2

Jimsy regagna l'Angleterre. Et, conseillé par quelques lurons qui avaient un peu plus que des lueurs d'archéologie, y fit l'acquisition d'un matériel adéquat et d'équipements divers. Puis il expédia le tout par bateau à Phorkos, aux nom et adresse du maire. Le jeune homme, qui s'était toujours borné à ne mentionner très vaguement que le Proche-Orient, en insistant bien sur le fait qu'il n'avait pas de but vraiment défini, s'envola de nouveau pour Athènes, l'esprit tranquille.

Quand matériel et équipements parvinrent à Phorkos, Jimsy, qui venait tout juste de s'y réinstaller dans la même auberge, avait déjà pris les mesures nécessaires à leur réception. La part la plus importante du chargement fut entreposée dans un des hangars du quai, mais les tentes, les outils et des provisions de bouche pour une bonne quinzaine de jours furent débarqués au sud de l'île. Les denrées alimentaires et le vin avaient été achetés à Sthéno même, où l'on avait également engagé la main-d'œuvre.

Jimsy venait par ailleurs d'affréter une barque de pêche à moteur pour l'usage exclusif d'un campement sis à proximité du lieu des fouilles, et où il avait fait monter des baraquements pour ses hommes et pour lui. Il s'était enfin entendu, moyennant finances, avec un jeune archéologue d'Athènes — plus riche de savoir que d'argent — afin que celui-ci se tienne prêt à le rejoindre au premier appel. Car les choses pouvaient se présenter autrement que

(1) *Magna Carta* : La Grande Charte d'Angleterre, octroyée en 1215 par Jean sans Terre. (N.D.T.)

Jimsy ne le prévoyait et dépasser sa compétence. Tout étant réglé de la sorte, Jimsy commença à piocher.

Que les trois blocs cyclopéens présentassent quelque intérêt, cela ne faisait point de doute. Mais que Jimsy découvrît ce qu'il devait découvrir, voilà qui dépassait tout ce qu'auraient pu imaginer les archéologues des temps passés, présents et futurs. Pour ne rien dire d'un amateur tel que lui.

Jimsy, tout inexpérimenté qu'il était, faisait montre d'une patience infinie. Et les hommes de son équipe, payés bien au-dessus du tarif ordinaire, s'étonnaient de ses continuelles exhortations à y « aller doucement ». Le jeune homme craignait à tout instant qu'une pioche ou une pelle n'entre en contact avec quelque chose de dur, qui n'aurait été ni terre, ni roc, ni débris. Et l'équipe constatait avec jubilation que moins elle faisait d'efforts musculaires, que plus elle se servait de ses doigts au lieu de ses outils, plus son employeur était satisfait. Tout le déblai était soigneusement mis de côté et passé au crible. Mais bien que les blocs de maçonnerie cyclopéens se révélassent à chaque coup de pioche toujours plus importants, on ne découvrit rien dans le voisinage immédiat de la crevasse, pas plus qu'ailleurs du reste.

Le soleil brûlait ; les semaines passaient. Jimsy et ses hommes avaient l'air de nègres. La barque de pêche les ravitaillait tous les deux jours en victuailles, en vin et en eau fraîche. L'exaltation de Jimsy allait croissant. Et lorsqu'il commença à dégager un second grand mur de blocs cyclopéens qui courait parallèlement au premier, et à près de trois mètres de celui-ci, le jeune homme dépêcha l'interprète à Santorin avec mission de télégraphier « *Venez* » au Dr. Makkas, à Athènes.

Le Dr Makkas accourut. Mais, avant même qu'il arrivât, les hommes de Jimsy avaient mis au jour un dallage au pied des deux murailles cyclopéennes. Chose plus exaltante encore, ils avaient également découvert une ou deux « cheminées » enfouies au sommet de la crevasse, et où se voyaient des rangées de petits cailloux disposés concentriquement.

— « Il s'agit incontestablement là, » dit le Dr Makkas, « du toit d'une tombe à coupole. Et nul doute que le passage ménagé entre les deux murailles ne nous conduise à son entrée. »

— « Une autre Mycènes, alors ? » La fameuse tache lie-de-vin de Jimsy devint brusquement pourpre.

— « Mycènes était la capitale d'un royaume de la péninsule, »

dit le Grec, « tandis que nous sommes ici sur une île aride et lointaine. Ne vous faites pas trop d'illusions. Nous allons bien voir... »

Et ils virent, en effet. Ils virent, au bout de six longs mois de fouilles patientes, difficiles, empiriques. Un jour vint où il fut manifeste que l'entrée, à quoi aboutissait le passage primitivement ménagé entre les deux grands murs et sous l'espèce de toit aux rangées de cailloux concentriques — lequel était maintenant à demi dégagé — que cette entrée-là avait été obstruée à grand renfort de maçonnerie. D'une maçonnerie qui, quoique rudimentaire comparée aux pierres imposantes qui flanquaient et couronnaient cet énorme et majestueux vestibule, n'en avait pas moins rempli son office. Bien plus : ne devant que barrer la route aux pilleurs de tombeaux, elle avait néanmoins résisté à d'innombrables tremblements de terre.

Ce toit, cette entrée intacte donnaient à Jimsy la certitude que, quels que soient les objets que la tombe pouvait renfermer, ils ne devaient point être enfouis sous les moellons, mais tout bonnement exposés à la vue. Cependant que deux maçons qualifiés pratiquaient avec mille précautions une ouverture dans la muraille, Jimsy et le Dr. Makkas se tenaient par la main et ne soufflaient mot. Enfin, ce fut l'instant suprême ! L'ouverture, que les maçons avaient étayée à l'aide de madriers, était maintenant suffisante pour qu'un homme puisse s'y glisser en rampant.

Durant la dernière demi-heure, Jimsy n'avait pas quitté les maçons d'une semelle, s'efforçant à percer de la lueur de sa torche électrique ces ténèbres augustes, plus vénérables encore que celles qui enveloppent toujours les mystères de l'ancienne Egypte. Et son champ de vision s'élargissait au fur et à mesure que progressaient les travaux. Alors, les deux maçons, qui — en bons Méditerranéens qu'ils étaient — avaient un sens inné du théâtral, se redressèrent et, saluant Jimsy d'un signe de tête, lui désignèrent emphatiquement l'ouverture. Torche en main, le jeune homme s'y précipita, tête la première, et se mit à ramper, le Dr. Makkas sur ses talons.

S'éclairant de sa torche électrique, les premiers pas qu'il fit à l'intérieur d'une grande rotonde, au sol uni recouvert de plusieurs doigts de poussière, le déçurent fort. Il n'y avait rien, strictement rien, dans le demi-cercle de six mètres de diamètre au

centre duquel les deux hommes se tenaient debout. Mais, quand Jimsy se fut avancé de quelques mètres encore dans cette salle souterraine et qu'ayant dirigé le rayon lumineux de sa torche vers le côté droit de l'entrée, il se mit à lui faire suivre les courbes de la muraille, une vision stupéfiante lui coupa le souffle.

Là, contre la paroi, pêle-mêle et formant un tas large de plusieurs mètres et haut de près de deux, s'amoncelaient des fragments de sculptures de pierre. Des têtes, des troncs, des bras, des mains, des jambes et des pieds d'hommes et de femmes. Mais le plus étrange, le plus inexplicable, c'était que tous ces débris n'étaient point de facture primitive ou archaïque comme on aurait pu s'y attendre, vu le grand âge de tout ce qui se voyait à l'entour. D'un réalisme quasi génial, ils auraient pu avoir été sculptés par Phidias ou, mieux, par Michel-Ange. Jimsy ramassa une main ; le Dr Makkas, un pied qui se trouvait posé sur le dessus du tas. Et ils les remontèrent à la clarté du jour.

Ni l'un ni l'autre n'avaient encore jamais vu de sculptures semblables. Des sculptures imitant à ce point la nature, avec autant de raffinement et de précision. Le plus petit pli du doigt, le moindre sillon de la main, les lignes de la paume — si chères aux chiromanciens — tout était reproduit par l'artiste avec une maîtrise inégalable. L'art du trompe-l'œil atteignait là à des sommets insoupçonnés. Mais la signification de tout cela demeurait lettre morte.

Jimsy et le savant Dr. Makkas, interloqués, étaient bien incapables de penser à quoi que ce soit de cohérent. Ils employèrent le reste de l'après-midi à ramener au jour le plus qu'ils purent de leur fantastique trouvaille. Les deux maçons passèrent la nuit à élargir encore l'ouverture de la tombe, cependant que Jimsy, déçu, ne cessait de se retourner sur sa couche. Son ressentiment, qui semblait assoupi, le submergea de plus belle. La découverte des blocs cyclopéens lui avait fait espérer d'autres découvertes qu'avec le concours d'un spécialiste, il aurait pu « dater » historiquement ou préhistoriquement parlant.

Il avait rêvé d'une exposition de ses trouvailles au Musée d'Athènes et, même, qu'une salle particulière y aurait porté son nom. Au lieu de cela, voilà qu'il se trouvait être le découvreur d'un tombeau qui, bien qu'accusant trois mille ans d'âge ou plus, ne renfermait — ce n'était pas le moins étrange — qu'un mon-

ceau de débris sculptés, admirables, certes, mais indiscutablement très postérieurs à l'édification du sépulcre où on les avait trouvés.

Les deux ou trois jours qui suivirent furent employés à mettre de l'ordre dans les sculptures, en en alignant les fragments sur le sol de la tombe que l'ouverture murale éclairait maintenant suffisamment. Les fragments en question avaient été sectionnés fort proprement ; ils étaient blancs et durs. Et il se pouvait bien qu'ils soient de marbre. Jimsy et le Dr. Makkas assemblèrent convenablement, et sans trop de difficultés, les têtes, les troncs et les membres. Mais d'autres énigmes, plus ardues, les déconcertèrent.

Le sculpteur, quel qu'ait été son nom, n'avait respecté aucun des canons traditionnels de son art. Il n'était pas une seule des statues reconstituées qui puisse se réclamer de la beauté ou de la majesté antiques. La plupart des troncs étaient disgracieux et malingres ; les visages, souvent vulgaires, parfois repoussants. Les bras et les jambes rattachés aux troncs l'étaient fréquemment de la façon la plus grotesque. Les coudes et les genoux allaient de guingois. Les deux pieds d'une même statue différaient : l'un était à plat ; l'autre se dressait sur la pointe d'un orteil. Il était quasiment impossible que l'une quelconque des statues ainsi reconstituées puisse se tenir debout. Quoique toutes de taille différente, s'il leur arrivait parfois de ne mesurer qu'un mètre soixante, elles ne dépassaient jamais un mètre soixante-quinze.

Le plus extraordinaire restait à découvrir. Il ne le fut qu'au bout de trois jours, quand on porta quelques-unes des statues reconstituées jusqu'au campement et qu'on les étendit, à la lumière du jour, sur la table de l'un des baraquements afin de les soumettre à un examen plus approfondi. Dans la pénombre du tombeau, il semblait — et c'était saisissant — qu'aucune des têtes n'ait eu de cheveux ou, pour mieux dire, que le sculpteur n'avait point cherché à les représenter. Mais là, assis devant la table du baraquement, Jimsy, prenant une tête au hasard, remarqua qu'une demi-douzaine de cils bordaient l'une de ses paupières. Des cils minces et effilés, légèrement recourbés.

Il prit alors d'autres têtes et se mit en devoir d'en examiner minutieusement les paupières à la loupe. Il y vit également des cils, souvent rompus, et qu'il aurait pu toucher. « Mais, » se dit le jeune homme, « s'il y a des cils, pourquoi n'y a-t-il donc pas de cheveux ? » Il passa le bout des doigts sur le dessus

de l'une des têtes. La surface n'en était pas absolument lisse. La loupe lui fut là aussi d'un grand secours : d'innombrables racines de cheveux lui apparurent avec netteté, toutes rompues au ras du crâne. Quelle main, quel ciseau avaient été capables d'une telle finesse d'exécution ? Quel marbre connu avait bien pu supporter un traitement aussi minutieux ?

Jimsy reconnaissait maintenant que ce que sa trouvaille avait de vraiment unique ne résidait pas tant dans le contraste qu'offraient les statues et le sépulcre où il les avait trouvées, mais bien dans les têtes elles-mêmes. Le problème de leur présence insolite dans ce monument archaïque perdait de son importance eu égard à celui de leur existence. Il n'était plus question de se demander « quand » ces statues avaient été exécutées, mais bien « comment » elles avaient pu l'être. A quelle sorte de spécialistes devaient-elles être soumises ? A un archéologue ? Ou bien à l'un de ces Chinois qui taillent et polissent ces extraordinaires boules d'ivoire qui roulent et tournent librement l'une dans l'autre ? Il ne savait ni quel parti prendre, ni à qui s'adresser.

Son embarras fut de courte durée.

Durant tous ces mois où il avait travaillé aux fouilles, Michali Papastavros, le plus intelligent des deux maçons, était devenu la proie d'une ambition dévorante. Partageant l'enthousiasme de Jimsy, il se mit à rêver à toutes ces choses admirables qu'il pourrait éventuellement découvrir, non point en tant que sous-ordre appointé, mais de sa propre initiative. Il aspirait à la célébrité ; il brûlait de voir son nom dans les journaux.

Au cours de ce même après-midi où Jimsy et le Dr. Makkas examinaient les statues dans l'un des baraquements, Michali, qu'on savait consciencieux et sur qui l'on pouvait se reposer, s'occupait à transporter avec le maximum de précautions des fragments de statues, du mur contre lequel ils étaient entassés à l'entrée de la tombe où il les alignait sur le sol. Ce fut alors qu'il fit une découverte. Ramassant une jambe, il balaya machinalement de la main la poussière environnante et mit à jour, tout contre le mur, face à l'entrée et très précisément dans son axe médian, un segment du bord circulaire d'une dalle de pierre.

Il se dit aussitôt que ce pouvait être là quelque chose d'important. Il continua d'ôter la poussière jusqu'à ce que la dalle soit entièrement dégagée. D'un diamètre de trente centimètres, elle

était encastrée à l'exact niveau du sol. Le maçon n'accorda qu'un rapide coup d'œil à sa trouvaille et se mit incontinent à la recouvrir de poussière. Ainsi lui, Michali Papastavros, serait le *seul* à profiter de ce que la dalle devait cacher. Car il ne doutait pas qu'il y eût quelque chose dessous. Au reste, la situation de la dalle par rapport à la porte d'entrée n'était sûrement pas le fait du hasard. Et le secret du sépulcre était là.

Michali avait le sentiment qu'avec les outils dont il disposait, il ne lui faudrait pas longtemps pour soulever cette dalle. Le difficile, pour lui, c'était de s'arranger pour être seul et d'avoir la certitude que nul ne le viendrait troubler durant son travail. Le moment le plus favorable lui paraissait être le lever du jour. On était déjà presque au milieu de l'été, et le soleil se levait deux heures avant que le campement s'éveille. De toute façon, l'entrée de la tombe se trouvant à l'est, il y ferait toujours assez clair. La lueur d'une torche électrique, même à une heure si matinale, risquait d'attirer l'attention de quelque promeneur nocturne.

Michali laissa ses outils à pied d'œuvre, regagna son baraquement et se coucha tôt. Mais il ne parvint guère à dormir. Il était bien trop énervé pour cela. Il ignorait que, dans son propre baraquement de l'autre côté de la crevasse, Jimsy ne dormait pas davantage. S'il l'avait su, nul doute qu'il n'aurait remis à plus tard la réalisation de son projet.

Aux premières lueurs de l'aube, Michali se glissa furtivement hors de son baraquement et se dirigea vers la tombe, en s'assurant du regard qu'il n'y avait personne dans les parages. Il se mit à l'ouvrage alors que le soleil se levait. Après trois mille ans ou plus, il n'aurait point été surprenant que la dalle offrît quelque résistance. Elle ne fit pas exception à la règle. Mais le sol dans lequel elle se trouvait encastrée n'était point de roc massif ; ce n'était seulement qu'un conglomérat qui devait d'exister au lent travail du temps comme aussi à celui des bâtisseurs du tombeau. Il se désagrégeait sous la main.

De crainte d'éveiller des échos, Michali avait décidé de ne pas se servir de sa pioche. Mais alors que l'instant était presque venu d'utiliser son levier, l'impatience lui fit empoigner la pioche sans plus se préoccuper du bruit qu'elle pouvait faire. « Qu'importe qu'ils m'entendent, » se dit-il. « Avant même que quelqu'un arrive jusqu'ici, j'aurai déjà mis au jour le trésor. » Il posa la pioche,

inséra le levier, pesa dessus de tout son poids. La dalle se souleva, et il put jeter un coup d'œil dans la cavité qui se trouvait dessous.

Jimsy aussi s'était levé très tôt. Incapable de trouver le sommeil, il avait quitté son baraquement une heure après le lever du soleil. Le jeune homme déambulait sans même accorder un regard aux beautés naturelles qui l'entouraient ; mais il avait néanmoins conscience de la limpidité de l'air, de la grâce alanguie des collines derrière lesquelles Sthéno dormait encore, et de la mer qui lui semblait de lapis-lazuli quand il la regardait palpiter à ses pieds, en tournant le dos au soleil. Brusquement immobile dans le grand silence du matin, Jimsy se demandait s'il irait se baigner ou non, quand il perçut distinctement le bruit d'une pioche. Quelqu'un travaillait dans la tombe. Il y avait là quelque chose d'anormal.

Furieux, trébuchant, Jimsy se précipita vers le sépulcre. Il y parvint haletant. L'entrée, quoique complètement dégagée maintenant, n'y laissait guère pénétrer, à cette heure-là, qu'un peu de jour crépusculaire. Et le jeune homme n'y vit rien qu'une silhouette qui se tenait debout, immobile, appuyée contre la muraille qui lui faisait face, tenant un levier dans la main droite. Et regardant le sol à ses pieds.

— « Que faites-vous là ? » s'écria Jimsy, encore sous le coup de la colère, quand il reconnut le maillot de corps brun et le short d'un bleu délavé de Michali, le meilleur de ses ouvriers. Mais l'homme, pas plus que son visage, n'avaient seulement tressailli.

Jimsy alluma sa torche électrique et en promena le faisceau lumineux sur « ce » qui se tenait là, debout devant lui, comme une statue de chair et qui n'avait même pas l'air... Jimsy eut un mouvement de recul. Si jamais cheveux se dressèrent vraiment sur la tête de quelqu'un, ce fut bien ce matin-là sur la tête du jeune homme. Il venait de se rendre compte, à la lueur de sa torche, que la sombre tignasse de Michali, son visage basané, sa mince moustache d'un bleu noir, ses bras bronzés par le soleil avaient à présent la blancheur du marbre. Et l'immobilité de la pierre.

— « Grand Dieu ! » se dit Jimsy, « le voilà transformé en statue ! » Et c'en était bien une, en effet.

Jimsy pensa souvent par la suite, avec un frisson rétrospectif, qu'il n'avait tenu qu'à un cheveu qu'il s'approchât de Michali

pour le toucher. Auquel cas, il y avait fort à parier qu'il aurait également regardé par terre pour voir, à son tour, ce que le malheureux pétrifié y avait vu. Fort heureusement, il avait eu peur, très peur de cette « chose » incroyable, sinistre ; et la panique l'avait cloué sur place.

Cependant qu'il se tenait là debout, le souffle coupé, il eut une brusque illumination. Un souvenir lui revint en mémoire, qui remontait au temps de ses études. Changé en pierre... Des hommes changés en pierre... Mais bien sûr... Les Gorgones, la tête de Méduse !... Ces mystérieux fragments de statues avaient été mêlés et entassés par les secousses d'un tremblement de terre... Les victimes de Méduse, ces pauvres diables, l'avaient regardée bien en face, sous sa chevelure de serpents !...

C'était bien cela. Tout se tenait parfaitement. Et cet autre, là-bas, épouvantablement immobile, prématurément blanchi, ce brave Michali, qu'avait-il bien pu voir d'autre que la tête, la vraie tête de Méduse ? Et cette tête fatale se trouvait là présentement, à quelques mètres de lui.

Jimsy quitta la tombe chancelant, bouleversé, et s'écroula à demi évanoui sur un tas de moellons. Quand il reprit ses esprits, son premier mouvement fut de tout planter là, de chercher une excuse quelconque pour réembarquer, sans plus attendre, les hommes et le matériel. Mais il sentit bientôt qu'une telle lâcheté serait grosse de conséquences : il ne pouvait être question de laisser ouverte cette tombe, véritable piège pour qui sait combien d'autres malheureuses victimes. Or, à moins d'en bloquer l'entrée de ses propres mains, il ne pourrait empêcher que ceux qui rebâtiraient le mur ne voient cette blanche silhouette immobile qui leur ferait face. Même en admettant qu'il soit lui-même capable — ce qui n'était pas le cas — de réédifier ce mur, d'autres pourraient toujours le jeter bas.

Et puis il y avait aussi les murailles cyclopéennes et le toit aux rangées de cailloux concentriques : tout cela devrait être recouvert par des tonnes de terre, afin qu'il n'en demeure point trace. Mais, surtout, il paraissait insensé d'en venir à de telles extrémités, alors qu'une douzaine d'hommes avaient travaillé à ces fouilles et que la plupart d'entre eux avaient manipulé des fragments de sculpture durant des jours et des jours. Non, il ne pouvait être question d'abandonner.

Les pensées du jeune homme prirent brusquement un tout au-

tre cours. C'était lui, lui James Carew, qui avait fait cette découverte archaïque, la plus stupéfiante de tous les temps, une découverte proprement inconcevable. Et il pouvait le prouver, de manière irréfutable. Tous, tous pourraient venir sur place, et ils verraient de leurs propres yeux. S'ils pensaient pouvoir expliquer le mystère des statues, que trouveraient-ils à dire de la pétrification de Michali ? Lui, Jimsy, pourrait même leur montrer — non, il ne la leur montrerait pas — cette « chose » abominable qui était là et que nul ne devait risquer de revoir jamais...

Mais, mais... Il y avait peut-être un moyen de la montrer quand même... Persée ne l'avait-il pas vue se refléter dans son bouclier ? (Persée !... Etrange vraiment que ce vieux fou de la forteresse de Sthéno — Sthéno ? N'avait-il pas déjà entendu ce nom-là quelque part ? (1) — que ce vieux fou se targuât de descendre de Persée, l'assassin de Méduse.) Jimsy, lui, n'avait pas de bouclier de métal poli ; il avait mieux : des miroirs. Une fois qu'il les aurait disposés convenablement — mais, par Dieu ! il lui faudrait faire très attention ! — on *pourrait* montrer la chose.

Tous ces beaux rêves de gloire furent brusquement interrompus par une vague rumeur qui venait du campement. Les hommes s'éveillaient et s'apprêtaient à reprendre le travail. Il lui fallait parler à Makkas, mais il devait d'abord veiller à ce que l'entrée de la tombe soit rigoureusement interdite. Fort heureusement, on n'y accédait que par le seul passage ménagé entre les deux murailles cyclopéennes. Jimsy courut réveiller son interprète et lui demanda de traduire en grec l'avis suivant : « *Défense de pénétrer sur ce chantier, sous peine de renvoi immédiat* ». Puis il le fit peindre sur un grand panneau de bois qu'on suspendit à des fils de fer barbelés tendus en travers de l'étroit passage. De cet endroit, l'entrée de la tombe, tant dans le soleil de midi que dans la clarté du petit matin, n'était rien de plus qu'un trou d'ombre. Jimsy, quelque peu rassuré, regagna le baraquement qu'il partageait avec le Dr. Makkas.

***

(1) On sait que les Gorgones de la Fable étaient sœurs, et qu'elles se nommaient : Méduse, Euryale et Sthéno. (N.D.T.)

Un homme qui a travaillé, des mois durant, en plein air sous le soleil de l'Archipel ne peut évidemment pas blêmir ; mais, cependant que le Dr. Makkas écoutait le récit de Jimsy, son visage devint terreux. Il avait l'esprit vif et vit immédiatement — bien mieux que Jimsy — toutes les conséquences qui pourraient découler de cette macabre découverte.

Tandis que Jimsy lui disait qu'il n'était pas question de recouvrir les fouilles, le Dr. Makkas l'approuvait tacitement, mais, quand il apprit comment le jeune homme comptait exploiter l'événement, il secoua négativement la tête. Ce fut bien pis lorsqu'en manière de conclusion, Jimsy, qui l'avait prié de décrocher les deux miroirs qui leur servaient à se raser, lui demanda de l'accompagner sur-le-champ jusqu'à la tombe, pour voir de quoi il retournait. Le Dr. Makkas se cabra. « Jamais, jamais, jamais ! » hurla-t-il.

« Ma parole, » pensa Jimsy, « on dirait qu'il a peur ! »

Il s'efforça de le rassurer. « Mais, » dit-il, « il n'y a aucun danger, si l'on prend les précautions nécessaires. »

Le Dr. Makkas ne craignait pas pour sa vie. Mais il expliqua en tremblant, dans un anglais approximatif, qu'il avait femme et enfant ; que sa carrière s'annonçait prometteuse et qu'il ne voulait point la compromettre en cautionnant — en tant qu'archéologue d'une compétence déjà reconnue — des faits qui, bien que véridiques, n'en étaient pas moins incroyables. Plutôt que d'aller voir la « chose », il préférait partir sur l'heure pour Sthéno. Il suppliait Jimsy de lui donner un mot daté de la veille et où il serait dit que le jeune homme lui accordait un congé temporaire ou bien — s'il aimait mieux cela — qu'il le renvoyait purement et simplement. Il était prêt à rembourser l'argent déjà reçu ; il tenait Jimsy pour un grand découvreur ; mais il devait absolument partir.

Ce fut en vain que Jimsy insista sur le fait que la pétrification de Michali était si évidente que nul ne pourrait en nier l'authenticité ; une authenticité d'autant moins contestable que les statues en morceaux la viendraient corroborer. A quoi Makkas objecta qu'on ne pourrait pas plus exposer Michali Papastavros en public que le montrer en privé ; que toute disposition prise à l'égard du maçon pétrifié, autre que celle qui consisterait à le mettre en bière et à l'enterrer dans le cimetière de Sthéno — en disant, sans plus, qu'il avait été victime d'un accident — ne ferait qu'at-

tirer sur Jimsy tous les couteaux, balles ou poignards de l'île. Le jeune homme n'avait point pensé à cela. Mais le problème n'en était pas moins réel. De toute manière, il vit bien qu'il lui faudrait écrire le mot demandé et continuer seul les fouilles. Si Makkas était assez fou pour refuser de partager avec lui la gloire à laquelle il pouvait légitimement prétendre, libre à lui. Jimsy rédigea donc, avec un haussement d'épaules méprisant, le mot antidaté, paya à Makkas le peu qu'il lui devait encore et le laissa partir. Ce que l'archéologue pourrait bien raconter pour expliquer son départ inopiné, le jeune homme ne s'en souciait guère.

Néanmoins, quand, une demi-heure plus tard, il vit Makkas descendre le raidillon qui menait au quai, en compagnie de deux hommes qui portaient ses bagages, il se sentit affreusement seul. Bien sûr, être l'unique homme au monde à connaître la vérité sur un mythe fabuleux, et à pouvoir faire la preuve que ledit mythe n'en est pas un, était infiniment réconfortant. Mais devoir assumer l'entière responsabilité de disposer au mieux de la statue marmoréenne de feu Michali Papastavros — présentement debout dans une tombe grande ouverte, à deux cents mètres à peine de ses ex-compagnons de travail — était beaucoup moins réjouissant. Pour le moment, la question du malheureux maçon pouvait attendre ; le plus urgent, c'était de s'occuper de la « chose » qui l'avait pétrifié.

Par bonheur, il y avait encore dans le baraquement deux miroirs qui appartenaient à Jimsy. L'un, de douze centimètres sur quinze, avait un cadre de bois. L'autre, de forme ronde, était cerclé d'aluminium et muni d'un crochet qui permettait de le suspendre ; on pouvait le poser debout sur n'importe quelle surface plane et l'orienter à volonté. Se souvenant que Persée avait pu contempler impunément le visage de Méduse dans le reflet de son bouclier, Jimsy ne doutait pas qu'il pourrait examiner sans risques, grâce à ses deux miroirs, le réceptacle, quel qu'il soit, du terrible pouvoir pétrifiant de la sinistre Gorgone. Il prit les deux miroirs, quelques petites boîtes de bois — qui leur serviraient de supports — et se dirigea vers la tombe.

Il va sans dire qu'il n'approcha de la figure marmoréenne au maillot de corps brun qu'avec la plus extrême circonspection. Et ce fut seulement alors qu'il remarqua, aux pieds du pauvre maçon, une sorte de cavité et le couvercle qui l'avait fermée. Il s'allongea sur le sol et se mit à ramper précautionneusement dans

leur direction, comme l'aurait fait un chasseur à l'affût d'un fauve. Puis se servant du manche de la pioche de Michali, qui se trouvait à sa portée, il sonda la cavité.

Elle n'avait guère qu'une vingtaine de centimètres de profondeur. Installer les miroirs, à l'aide des boîtes de bois, n'était pas tellement difficile mais réclamait une certaine précision. Il importait, une fois qu'il les aurait placés de part et d'autre du trou, de les incliner de telle sorte qu'ils puissent réfléchir tout objet qui se serait trouvé à l'intérieur de la cavité. L'un des deux miroirs — celui dont le jeune homme ne voyait que le dos — devait renvoyer dans l'autre qui lui faisait face l'image qu'il aurait d'abord lui-même réfléchie, de manière à ce que Jimsy puisse la voir en se penchant un peu, mais sans bouger de place.

Cela fait, il ne lui restait plus qu'à accrocher sa torche électrique au manche de la pioche, qu'à la pousser jusque au-dessus du milieu du trou, et à regarder dans le miroir d'en face ce qu'il y avait à voir. En fait, il n'y avait pas grand-chose. Seulement beaucoup de poussière grisâtre avec, au beau milieu — pareils à des œufs dans un nid — deux petits objets ronds et d'un éclat métallique. Ils luisaient faiblement dans la lumière de la torche.

« Les yeux de Méduse, » pensa Jimsy vaguement désappointé, mais tout de même soulagé de voir que trois millénaires avaient eu raison de la chevelure de serpents. Le plus difficile maintenant, c'était de trouver un moyen de sortir ces fameux yeux de leur cachette. Jimsy se disait que, puisque Persée avait exposé impunément la plus grande partie de son corps aux regards de la Gorgone, il ne courrait aucun danger aussi longtemps qu'il se garderait de regarder les mortelles petites boules. Mais Persée vivait il y avait fort longtemps, et un mythe est toujours sujet à caution. D'un autre côté, si nulle partie de lui-même ne devait jamais être exposée aux regards de ces yeux funestes, il ne pourrait rien faire de plus que remettre le couvercle en place et les laisser où ils étaient. Jimsy ne pouvait se résoudre à une telle lâcheté.

S'étant assuré que le pauvre Michali regardait bien à l'intérieur de la cavité, il décida de se livrer à une petite expérience. Que le bout d'un de ses propres doigts devint lui aussi de pierre n'était pas tellement terrible après tout ; et ce serait au surplus la confirmation patente de sa découverte. Il posa donc prudem-

ment l'extrême bout du petit doigt de sa main gauche sur le rebord de la cavité. Rien ne se produisit. Alors, Jimsy ferma très fort les yeux, se pencha davantage, plongea hardiment sa main droite dans le trou, se saisit des deux petites boules et les glissa dans la poche droite de son pantalon. Il se releva, se sentant presque l'égal d'un dieu. Il avait en poche le moyen de pétrifier à sa guise le premier venu. Mais l'idée d'en faire usage ne lui vint même pas à l'esprit.

3

JIMSY regagna son baraquement, y prit une blague à tabac de cuir, plus toute neuve, mais encore solide et munie d'un fort bouton pression. Il ferma les yeux et fit passer « ceux » qu'il avait en poche dans la blague à tabac. Puis il glissa le tout dans sa poche revolver qu'il boutonna soigneusement.

Cela fait, il s'assit pour examiner à tête reposée le problème que lui posait Michali. Le maçon avait considérablement augmenté de poids, et Jimsy n'avait rien d'un athlète. L'idée l'effleura de traîner la statue jusqu'à la mer, de l'y jeter, et d'abandonner short et maillot de corps sur le rivage, là où les hommes allaient quelquefois se baigner. Mais il ne s'y arrêta guère. Il n'aurait jamais pu faire cela tout seul. Et puis l'onde était si transparente que, tôt ou tard, l'insolite blancheur du pauvre Michali aurait fatalement attiré l'attention.

Parler de cercueil et d'enterrement à Sthéno, comme l'avait fait le Dr. Makkas, était absurde ; mais le Grec avait eu parfaitement raison de dire que Jimsy portait l'entière responsabilité de la mort du maçon, et d'ajouter que les habitants de l'île se soulèveraient en bloc s'il lui prenait jamais fantaisie d'en exposer publiquement le corps de pierre. A moins que... Et Jimsy s'étonna de découvrir brusquement combien la solution était simple. Il lui fallait mettre les hommes dans la confidence ; leur raconter les faits en détail ; et leur montrer Michali debout, là où il se trouvait encore. Si tant était que quelqu'un fût à blâmer, ce ne pouvait être que le pauvre Michali lui-même. Pourquoi la statue, dont l'attitude — tête baissée, levier en main — ne manquait point d'une certaine noblesse, ne perpétuerait-elle pas le souvenir de Michali dans le petit cimetière de Sthéno ?

Cette idée pourrait peut-être séduire également sa famille et ses amis. « Après tout, » se dit Jimsy, « rien ne vaut la vérité. » Les hommes n'avaient point encore repris le travail. Jimsy demanda à l'interprète de les rassembler. Ils s'assirent en demi-cercle devant le baraquement du jeune homme ; et l'interprète leur traduisit au fur et à mesure l'incroyable histoire.

— « Maintenant, » conclut Jimsy, « nous allons rendre un dernier hommage à notre malheureux camarade. » Et prenant la tête du petit groupe silencieux et terrorisé, il le conduisit à l'entrée de la tombe. Là, les hommes eurent un moment d'hésitation bien compréhensible, mais Jimsy leur assura qu'ils ne couraient aucun danger. Les mortelles petites boules étaient en sûreté, et il les gardait par devers lui. Alors, ils se décidèrent à entrer et se tinrent debout, en demi-cercle, comme autant de statues aussi silencieuses et immobiles que celle qui leur faisait face.

Un peu plus tard, Jimsy se sentit soulagé d'un grand poids après qu'une petite enquête lui eût révélé que Michali était orphelin ; qu'il n'était pas marié ; et que le seul parent qu'on lui connaissait à Sthéno était un grand-oncle à ce point perclus d'arthrite qu'il semblait à peine plus vivant que son défunt petit-neveu. Le jeune homme éprouva davantage de réconfort encore quand il s'aperçut que ces hommes frustes avalisaient le « miracle » sans s'en étonner autrement. Ce qu'ils voulaient, surtout, c'était aller chercher un pope, des branches de cyprès, des cierges et une longue chemise de nuit blanche dans laquelle ils enseveliraient leur camarade pétrifié. Mais ils ne manifestèrent point le désir de le sortir de la tombe.

Ils parlèrent entre eux, de bouche à oreille ; et quand le contremaître vint demander à Jimsy la permission d'utiliser la barque à moteur pour aller chercher le pope et les quelques accessoires funéraires indispensables, il le pria instamment de laisser Michali là où il était jusqu'à l'arrivée du pope. Jimsy, tout impatient qu'il fût de proclamer à la face du monde sa stupéfiante découverte, avait assez de bon sens pour se rendre compte qu'il avait tout à gagner à satisfaire les desiderata de ces braves gens, dont le concours était essentiel pour la réalisation de ses projets. Et puisque le bateau venu de Santorin ne devait quitter Sthéno que dans quatre jours, rien ne pressait. Il renonça donc à prendre la barque à moteur avec une partie de ses hommes, ainsi qu'il en avait eu d'abord l'intention, et se fit un point d'honneur — en

tant que chef des fouilles — de demeurer sur place pour y veiller à ce qu'on ne profanât pas la tombe.

Ce léger sacrifice fut largement compensé. Durant les vingt-quatre heures où s'absenta la petite délégation, on suspendit les travaux ; et les hommes restés au campement n'eurent rien d'autre à faire que de discuter entre eux de l'événement. Jimsy pria l'interprète de se mêler adroitement à leur groupe et de prêter une oreille attentive à leurs propos. Ce qu'il lui rapporta fut grandement satisfaisant. Les hommes semblaient généralement admettre qu'un tel miracle ne pouvait être le fait que de Dieu seul ; que, s'il avait causé la mort d'un homme, il lui avait du même coup conféré une majesté, une beauté peu communes ; que les « choses » auxquelles on devait une si magnifique transformation ne pouvaient être que les reliques d'un saint ; et qu'il n'y avait, en conséquence, rien de mieux que de bénir la tombe pour en faire un sanctuaire chrétien, que d'y dresser un dais au-dessus du malheureux Michali, et que d'y enfermer lesdites reliques dans une châsse spéciale. Après quoi, il ne resterait plus qu'à encourager les pèlerins — croyants, certes, mais pas nécessairement pauvres — à venir en masse remercier le ciel d'avoir fait un tel honneur à l'île de Phorkos. L'interprète croyait même avoir entendu murmurer le mot de « touristes ».

Tout cela faisait on ne pouvait mieux l'affaire de Jimsy. Car s'il avait dû, après la défection du Dr. Makkas, cédant à la pression de l'opinion publique, mettre Michali en bière et l'enterrer, c'en aurait été fait de ses rêves de gloire. Le mystère des statues brisées pouvait paraître inexplicable ; mais aucun de ceux qui auraient vu Michali debout là où il était ne pourrait nier l'existence des yeux de la Gorgone. Maintenant, voilà que l'opinion publique semblait devoir devenir la meilleure alliée de Jimsy.

La délégation funéraire fut de retour trente-six heures plus tard. Elle était alors sensiblement plus nombreuse qu'à l'aller, et ses membres avaient dû se répartir dans plusieurs barques. En plus du pope, il y avait aussi le maire et même le grand-oncle arthritique étendu sur un brancard. Avant même que les embarcations accostent, une nuée de badauds, épuisés, affamés et crevant de soif, avaient déjà rejoint le campement par des sentiers de fortune. Jimsy avait immédiatement découragé les premiers arrivés, en faisant allusion au danger qu'ils pourraient courir et en leur refusant carrément un verre d'eau ou un croûton de pain.

La chose ne tarda point à se savoir en ville, et les curieux n'insistèrent pas.

Le pope, guère moins rustique que les hommes de Jimsy, ne fit aucune difficulté pour admettre la thèse du miracle. Et après que Michali eut été revêtu provisoirement d'une longue chemise de nuit, il récita les prières rituelles dans un brasillement de cierges, et devant un autel improvisé qu'on avait dressé dans la tombe. Jimsy voyait bien, avec une satisfaction tout intérieure, que les assistants agenouillés ne savaient plus exactement où ils en étaient. Deux ou trois d'entre eux allèrent même jusqu'à faire des génuflexions avant de quitter le sépulcre. Pour ce qui était des dispositions que les autorités ecclésiastiques seraient amenées à prendre, le pope n'en avait pas la moindre idée. Elles dépendaient uniquement de ses supérieurs, auxquels il allait faire son rapport.

Il demanda cependant à Jimsy s'il verrait quelque inconvénient à lui confier ce qu'il appelait les « reliques ». Il s'engageait à les mettre en lieu sûr, dans un endroit digne d'elles, en attendant la décision des autorités ecclésiastiques. Le maire qui se tenait auprès de Jimsy lui cligna de l'œil en entendant le mot de « reliques ». Moins instruit que le pope, l'idée d'une châsse de sainte Méduse, qui ne lui semblait pas tellement saugrenue, lui souriait infiniment. Mais il n'en souffla mot, car il était suffisamment intelligent pour ne point mettre en doute l'authenticité du récit de Jimsy. Toutefois, si Michali avait bel et bien été pétrifié par les yeux de la Gorgone, le fait n'en était pas moins trop extravagant pour être cru. Mais un miracle, c'était différent... Voyez Lourdes ! Et les imaginations du maire, flatteuses autant que délirantes, allaient bon train.

Jimsy éluda la demande du pope en lui expliquant que les « reliques » — dont il ne dit pas qu'elles se trouvaient au fond de sa poche revolver, dans une vieille blague à tabac — ne lui appartenaient point, mais bien au propriétaire de la forteresse. Il y avait au surplus une loi relative aux découvertes archéologiques, et qui devait être respectée. Mais le pope pouvait être certain qu'on en prendrait le plus grand soin.

Jimsy, maintenant assuré que le pauvre Michali qui lui tenait tant à cœur ne risquait plus de pâtir de la curiosité intempestive des habitants de l'île, décida de rentrer à Sthéno avec le pope et le maire. Il n'eut pas plus de difficulté à persuader

ce dernier de la nécessité de jalonner les fouilles de panneaux en interdisant l'accès que de le convaincre qu'il lui fallait faire bénéficier les ouvriers, désormais oisifs, du statut semi-officiel de gardiens des lieux. Nul ne devait avoir accès à la tombe sans une autorisation spéciale signée de la main du maire ou de celle de Mr. Carew.

Tandis que la barque à moteur faisait route vers Sthéno, Jimsy remarqua que le pope, qui se tenait à l'avant et parlait avec animation à l'interprète, avait l'air assez perplexe. Enfin, l'interprète le laissa seul et vint rejoindre Jimsy assis en poupe aux côtés du maire. Le pope, ainsi qu'il l'apprit au jeune homme, était très ennuyé. Il craignait que la nouveauté, l'étrangeté du miracle ne l'aient entraîné à outrepasser les devoirs de son ministère. Qu'allaient dire ses supérieurs quand ils apprendraient qu'il avait célébré l'office des morts pour un bloc de pierre qui n'était même pas enterré ? Rétrospectivement, il avait le sentiment que cela n'était pas seulement irrégulier, mais blasphématoire. Et puis, un miracle qui avait causé la mort d'un innocent était-il bien le fait de Dieu ? Ne serait-il pas plutôt imputable au pouvoir maléfique de quelque démon païen ?

Fort heureusement pour Jimsy, les heures de sa jeunesse qu'il avait consacrées à la lecture de la Bible n'avaient pas été perdues. Doué d'une excellente mémoire et, on l'a vu, d'une sensibilité maladive, il n'avait jamais pu oublier le châtiment d'Oza (1) qui l'avait alors profondément bouleversé. Oza n'était pas seulement innocent, mais il avait aussi voulu rendre service : un bœuf ayant fait un faux pas, Oza s'était saisi de l'arche de Dieu qui menaçait de se renverser. L'ire de Jéhovah lui fut fatale, qui le punit de mort sur-le-champ. Non point qu'Oza eût été coupable de quelque faute, mais bien parce que l'arche était sainte. Jimsy raconta cette histoire à l'interprète.

— « Allez, » lui dit-il, « rappelez au pope ce châtiment biblique, et demandez-lui s'il est bien sûr que Michali n'a pas été pétrifié pour s'en être pris sans le savoir aux saintes reliques enterrées dans la tombe, plutôt que pour ses fautes. »

L'interprète bouscula quelques passagers et regagna l'avant. Il

(1) *Livre de Samuel*, II, chap. VI, 6 - 8. (N.D.T.)

car le saint homme n'avait jamais entendu parler de ce malheu-
se trouva bien empêché de rappeler au pope le châtiment d'Oza,
reux jeune homme, n'ayant, en fait, qu'une connaissance fort approximative des Ecritures. L'interprète en fut donc réduit à le lui raconter avec force gestes et le plus de passion possible. Le pope ne demandait évidemment pas mieux que de croire ce riche Anglais, encore que celui-ci fût hérétique, d'autant que son récit venait tout droit des Saintes Ecritures. Le concept de la sainteté de certaines choses, et spécialement des reliques, lui était familier. Il hocha la tête avec conviction, et l'on voyait bien qu'il n'était plus perplexe.

— « Voilà de la belle ouvrage ou je ne m'y connais pas, » murmura admirativement le maire à l'oreille de Jimsy. « Vous n'auriez pas convaincu aussi facilement les hautes instances ecclésiastiques. Mais ces gens-là sont lents à s'émouvoir, et j'espère bien que le culte de sainte Méduse sera solidement établi avant qu'ils bougent seulement le petit doigt. »

— « Je n'ai guère besoin que de six ou sept jours, » dit le jeune homme.

— « Moi, cher monsieur, » rétorqua le maire, « ce sont des années qu'il me faudrait... »

A Sthéno, une foule énorme les attendait sur le quai, car un bruit avait couru la ville qui pouvait donner à croire qu'ils ramenaient avec eux le corps pétrifié de Michali. Le maire et le pope expliquèrent alors à la multitude que, bien qu'un miracle se soit effectivement produit, rien ne saurait être décidé en ce qui concernait Michali Papastavros tant que le métropolite n'aurait pas fait connaître sa décision. Quant à Jimsy, il se vit happé tout de go par la « Presse ».

Celle-ci était représentée à Sthéno par le clerc d'un avocat-conseil qui arrondissait ses fins de mois en recueillant, pour une agence de presse d'Athènes, les faits divers de l'île : accidents, crimes, tremblements de terre, etc. Il avait déjà rédigé un court télégramme qu'il se proposait d'envoyer le lendemain matin, par le bateau, à Santorin d'où le bureau local de son agence le transmettrait au siège d'Athènes. Il le lut incontinent à Jimsy :

« STHÉNO STOP MICHALI PAPASTAVROS PÉTRIFIÉ ACCIDENTELLEMENT HIER PENDANT TRAVAIL FOUILLES SUD PHORKOS STOP MIRACLE POSSIBLE AUTORITÉS ECCLÉSIASTIQUES INFORMÉES STOP »

— « Je crains fort, » fit remarquer la Presse, « que le mot « *pétrifié* » ne leur paraisse un peu obscur. Mais je n'en vois pas d'autre. S'ils me demandent des explications, je leur dirai que Papastavros a été « changé en pierre ». Tant pis pour la dépense. »

Jimsy se montra on ne peut plus aimable.

— « Votre télégramme est parfait, » dit-il. « Mais je pense qu'il gagnerait à être plus développé, plus explicite. Je paierai les frais. Allons boire un verre. »

Jimsy, la Presse et l'interprète entrèrent dans un café. Le jeune homme y demanda de quoi écrire et rédigea le télégramme suivant :

« PRIÈRE DE FAIRE SUIVRE A L'AGENGE REUTER POUR DIFFUSION MONDIALE STOP L'ARCHÉOLOGUE BRITANNIQUE JAMES CAREW A DÉCLARÉ AUJOURD'HUI A STHÉNO QU'UN DE SES OUVRIERS LE MAÇON MICHALI PAPASTAVROS A ÉTÉ CHANGÉ EN PIERRE APRÈS AVOIR TROUVÉ LES YEUX DE LA GORGONE DANS UNE TOMBE A COUPOLE PRÉMINOENNE SUR L'EMPLACEMENT DES ANCIENNES FOUILLES DANOISES AU SUD DE PHORKOS STOP LA TOMBE RENFERMAIT DE TRÈS NOMBREUX DÉBRIS HUMAINS PÉTRIFIÉS STOP LES YEUX SONT GARDÉS EN LIEU SUR STOP D'AUTRES DÉTAILS SUIVRONT STOP GEORGOPOULOS CORRESPONDANT DE PRESSE A STHÉNO STOP »

— « Voilà ! » dit Jimsy. « Faites-le partir par le bateau de demain ; et si nos deux noms ne figurent pas samedi prochain, en caractère gras, dans tous les journaux d'Europe et d'Amérique, je veux bien être changé en pierre. »

Le télégramme fut expédié, mais le nom de Jimsy ne figura pas plus dans les journaux du samedi que dans ceux des jours suivants. Le jeune homme n'avait oublié qu'une chose : c'était que le Dr. Makkas, qui s'était embarqué pour Santorin le jour même où il avait abandonné les fouilles, se trouvait alors à Athènes. Tout en regagnant la capitale, il avait mûrement réfléchi. Et, bien qu'il eût refusé de se mêler de l'affaire de la Gorgone, il ne voyait pas pourquoi il ne bénéficierait point, lui aussi, de la découverte de la tombe à coupole et des débris uniques qu'elle contenait. Ils existaient bel et bien, et on pouvait

les voir, les toucher. Ils étaient même suffisamment sensationnels pour combler les rêves les plus fous de n'importe quel archéologue. Jimsy ne lui avait pas demandé de garder le secret. Archéologue qualifié, déjà quelque peu connu — ce que Jimsy n'était point, — nul ne s'aviserait de mettre sa parole en doute.

En débarquant à Athènes, le Dr. Makkas s'était aussitôt rendu aux bureaux de l'agence Reuter. Si bien que, trois jours avant l'arrivée du télégramme de Jimsy, les journaux d'Europe et d'Amérique savaient déjà que le Dr. Makkas, de l'Institut archéologique d'Athènes, avait, en collaboration avec Mr. James Carew, mis au jour une tombe préhistorique à coupole, laquelle renfermait des figures humaines de pierre datant d'une époque indéterminée, et sculptées avec un talent qui dépassait celui d'un Phidias, d'un Michel-Ange ou d'un Canova. Les quotidiens à gros tirage ne soufflèrent mot de la chose ; les journaux sérieux la rapportèrent telle quelle et demandèrent à des spécialistes de la commenter ultérieurement. Lesdits spécialistes déclarèrent qu'ils ne pourraient se prononcer tant qu'ils n'auraient pas vu les sculptures en question. Un ou deux allèrent même jusqu'à suggérer à leurs rédacteurs en chef de les envoyer à Phorkos.

Aussi, quand le télégramme de Jimsy leur parvint, les journaux le prirent-ils pour une mauvaise plaisanterie. Quelques-uns n'hésitèrent point à se moquer ouvertement de cet obscur James Carew. Et à deux exceptions près — le *Times* et le *Daily Hooter*, — ils ne mentionnèrent pas la nouvelle. Le *Times* en transmit le texte à l'un de ses collaborateurs attitrés, Mr. Bernard Darwin, en lui conseillant d'en tirer un article pour sa quatrième page. Mr. Darwin écrivit deux colonnes fort amusantes, où il faisait état des métamorphoses les plus connues et se demandait quelle serait la prochaine.

Mais le *Hooter* subodora qu'il pourrait bien y avoir « quelque chose » derrière ce prétendu canular. Et bien que les déclarations du Dr. Makkas au sujet des fameuses statues ne présentassent que peu d'intérêt pour ses lecteurs, ce quotidien n'en pensait pas moins qu'elles méritaient d'être prises en considération, et qu'il se devait d'être le premier sur les lieux. Dès le lendemain, le Pr. Digges et un de leurs envoyés spéciaux, Charlie Grubb, un joyeux drille, s'envolaient pour Athènes avec mission de se rendre à Phorkos et d'y prendre contact avec M. Georgopoulos, correspondant de presse.

Entre-temps, Jimsy avait décidé de demeurer à Sthéno jusqu'à ce que la grande nouvelle éclatât enfin à la face du monde stupéfié. Car il ne doutait point que les reporters ne viennent le voir en hélicoptère ; et ils auraient été grandement déçus de ne pas le trouver là en atterrissant sur le quai ou au beau milieu de la place Venizelos. En attendant, il espérait bien apprendre du nouveau par le truchement de l'un des rares postes de radio de l'île qui fonctionnât convenablement, et qui se trouvait dans le café favori du maire. L'une des premières choses que fit Jimsy, ce fut, bien sûr, d'aller rendre visite au hobereau de la forteresse, propriétaire légal du contenu de la blague à tabac.

Il trouva le vieil homme dans les meilleures dispositions du monde, lesquelles n'avaient fait que croître et embellir depuis que le maire avait pris sur lui de doubler ses rations alimentaires. Pour un homme affamé, un bon repas dans une grande assiette valait largement deux yeux dans une vieille blague à tabac. Et comme il venait d'achever le premier de ses doubles repas quotidiens, le vieil homme n'en finissait pas d'accabler Jimsy de compliments. Bien qu'il n'eût jamais mis en doute l'authenticité des exploits fabuleux de son ancêtre Persée, il avait souvent été peiné de voir que ce n'était pas là l'opinion générale. Ni même celle d'aucune personne vivante, lui mis à part. Il fut ravi de voir que les faits lui donnaient raison.

— « Montrez-moi donc ces yeux tout de suite, » demanda-t-il en avançant une main impatiente. « Nous autres Grecs, nous avons un proverbe qui dit : *Voir, c'est croire.* »

— « Absolument pas valable en l'occurrence, » dit Jimsy. « Un homme de pierre ne peut croire à rien. »

Le vieux hobereau rit de bon cœur de n'y avoir point pensé. Puis il souleva la question de la garde des précieux yeux. Etant leur propriétaire légal, il pensait devoir les mettre personnellement en sûreté. Il avait sous la main une boîte spéciale pour le transport des œufs et quelques autres en carton qui feraient parfaitement l'affaire. Mais Jimsy lui expliqua par le truchement de l'interprète que lesdits yeux étaient mortels, qu'ils couraient le risque d'être volés et qu'un accident était toujours à craindre. Il ajouta qu'il était donc indispensable de les mettre sous clef et, si possible, de les garder dans une cave. Le vieil homme se rendit à ses raisons, bien que de mauvaise grâce. Jimsy ne lui

dit évidemment pas que ces fameux yeux se trouvaient alors au fond de sa poche revolver.

4

Les jours qu'il passa à attendre que sa « bombe » éclatât furent les plus heureux de la vie de Jimsy, mais il ne s'en doutait guère. Le fait que tout un chacun le regardât franchement en face, qu'on lui dût un exploit unique, qu'il gardât sur lui les yeux de la Gorgone, au fond de sa blague à tabac, avait sensiblement émoussé cette méfiance et ce ressentiment qu'il traînait après lui depuis toujours. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait un vrai plaisir à se sentir un homme comme les autres et non plus un misanthrope ombrageux. Durant trois ou quatre jours, Jimsy fut aimable, charmant et, bien qu'il rongeât son frein, ravi de l'être. Ce contentement de soi, si nouveau pour lui, ne fut pas notablement affecté par le silence persistant de la radio d'Athènes, qui s'entêtait à ne point parler des yeux de la Gorgone.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'envoi du télégramme de Jimsy quand le bateau de Santorin fit escale à Sthéno. Le jeune homme, qui espérait toujours un hélicoptère, se contenta de le regarder accoster, sans même bouger de la terrasse du café où il se trouvait en compagnie du maire. Les premiers passagers à franchir la passerelle furent, dans l'ordre, Charlie Grubb, un interprète et le Pr. Digges. Grubb était un bon petit gars enthousiaste autant qu'entreprenant, ce qui l'aidait beaucoup dans son métier.

Mais il préférait toujours, pour arriver à ses fins, user de diplomatie plutôt que de frapper du poing sur la table. Le Pr. Digges, qui connaissait son affaire, était timide et pessimiste. Une longue carrière d'archéologue, de spécialiste des fouilles, l'avait en outre rendu assez sceptique. Il avait déjà le pressentiment — qui devait s'avérer juste — que son long voyage ne servirait à rien. La foule se pressait sur le quai, comme à l'accoutumée. Et dès que Grubb y eut posé le pied, il demanda à son interprète de s'enquérir sur-le-champ, à haute et intelligible voix, de Mr. Geor-

gopoulos, correspondant de presse. M. Georgopoulos, qui, mettant tous ses espoirs dans le bateau, n'avait jamais cru à l'hélicoptère, fendit aussitôt la foule et se présenta aux nouveaux arrivants. Il leur proposa de les conduire jusqu'au café où se tenait Mr. James Carew.

La terrasse dudit café, qui n'était pas très grande, débordait de tables carrées en bois et de chaises de fer. Elle donnait directement sur la mer. Et comme elle était sensiblement plus élevée que le niveau de la rue, on y accédait par quelques degrés de pierre.

Du fait de l'arrivée du bateau, on n'y voyait point d'autres clients que le maire et Jimsy. Et l'on ne pouvait guère se tromper quant à l'identité de ce dernier. Le petit maire replet, avec ses cheveux en brosse et sa veste d'alpaga, était manifestement un naturel de l'île, mais il était tout aussi évident que Jimsy, avec ses longues jambes, ses cheveux blonds, sa chemise de lin fraîchement repassée et son pantalon de flanelle grise, ne pouvait en aucun cas en être un. S'il était une chose à laquelle Grubb ne s'attendait vraiment pas, c'était bien au visage de Jimsy.

Durant un instant, cependant qu'il gravissait les degrés de pierre, il l'aperçut de profil et découvrit à la fois le long nez de tapir, l'absence navrante de menton et la fameuse tache lie-de-vin. Quand Jimsy se tourna carrément de face pour accueillir les arrivants, la curiosité du reporter fit place à de la compassion. S'approchant alors de Jimsy, la main largement tendue, et n'osant tout de même pas le dévisager franchement, il laissa son regard errer vaguement autour de la tête du jeune homme.

Le plaisir, le contentement tout neufs de Jimsy s'évanouirent d'un coup. « Sale hypocrite ! » pensa le jeune homme qui se sentit violemment et de nouveau submergé par son ancien ressentiment. Quant au Pr. Digges, se souvenant que sa nurse lui avait dit autrefois que c'était péché que de regarder les gens en face, il regarda bien au-delà de l'épaule de Jimsy. C'en était plus que le jeune homme n'en pouvait supporter. Mais l'idée de sa gloire imminente, laquelle devait le rendre à jamais insensible aux pires avanies, le fit se reprendre aussitôt. Charlie Grubb en vint au fait sans plus attendre. Il expliqua que le Pr. Digges était venu à Phorkos afin d'y examiner les figures de pierre de la tombe et de faire un rapport à leur sujet. Pour sa part, il désirait savoir pour le *Daily Hooter* ce que cachait cet extravagant bobard.

La pâleur soudaine de Jimsy le surprit fort. Et si les échos de la mauvaise plaisanterie qu'avait signée Georgopoulos n'étaient point encore parvenus à Sthéno...

— « Hé oui, le bobard, » dit-il. « L'histoire de la Gorgone. » Et il tendit à Jimsy un double de son propre télégramme. Le jeune homme bondit sur ses pieds. Son premier mouvement fut de boxer le petit reporter. Mais il y avait chez celui-ci quelque chose de si franc, de si désarmant aussi, que Jimsy vit bien qu'il était de bonne foi. Il se rassit. Après tout, ce petit reporter était son premier vrai contact avec le monde de la presse. Il ne s'agissait pas de le boxer, mais bien de lui dire la vérité.

Et Jimsy la lui dit. Sinon très distinctement — on se souvient qu'il n'avait point de palais — du moins calmement et résolument.

Charlie Grubb fit la grimace. « Voilà qu'il me mène en bateau, » dit-il à mi-voix au professeur. « Gonflé, le bonhomme ! Mais nous allons bien rire... » Et il décida de le faire marcher.

— « Où sont donc les yeux maintenant, Mr. Carew ? »

— « Dans ma poche, » répondit Jimsy.

— « Vous ne parlez pas sérieusement ! » s'exclama Charlie. « On peut les voir ? »

— « Vous n'êtes pas fou, non ? » cria Jimsy en se mettant à trembler. « Vous tenez donc à être changé en pierre ? »

— « Je prends le risque. Rien qu'un tout petit coup d'œil, Mr. Carew ! »

— « Puisque je vous dis que ce sont les yeux de la Gorgone ! Ils ont déjà pétrifié un de mes ouvriers, Michali Papastavros. Et ce serait pareil pour vous. »

— « Non, pas pour moi, » assura Charlie. Et il ajouta avec une grimace amusée : « J'ai le blindage anti-Gorgone. »

— « Dites tout de suite que je suis un menteur, alors ! » hurla rageusement Jimsy.

— « Non, non, Mr. Carew, pas un menteur. Un farceur. »

Jimsy était hors de lui. Tout le ressentiment qu'il avait accumulé durant vingt-sept ans lui monta à la tête. Il s'était toujours promis qu' « ils ne perdraient rien pour attendre », et voilà que l'heure était venue. Il glissa la main dans sa poche revolver, en tira la blague dont il rabattit vivement la languette, ferma les yeux et fit tomber les deux petites boules au creux de sa paume.

Puis il la referma sur les précieuses « reliques » et allongea le bras.

— « Regardez, regardez donc ! » hurla-t-il en écartant prestement les doigts. Il les referma peu après et rouvrit les yeux. Ce fut une vraie chance que le niveau de la terrasse se trouvât sensiblement plus élevé que celui de la rue et que la table occupée par le maire et Jimsy fût tout contre le mur du café, car ces dispositions particulières — faisant office de bouclier — dérobèrent les yeux que Jimsy tenait en main aux regards de la foule qui se pressait maintenant aux abords de la terrasse. S'il en avait été autrement, la rue, embouteillée par tout un régiment de statues, eût été proprement infranchissable.

Les choses étant ce qu'elles étaient, les funestes effets de la rage longtemps contenue de Jimsy furent considérablement limités. Feu Charles Grubb continuait à grimacer, encore que d'une bouche de pierre. Le regretté Pr. Digges semblait plus pessimiste que jamais. Le défunt interprète avait une mine embarrassée qui devait tout à la perplexité où l'avaient plongé les sens exacts du mot « bobard » et de l'expression « mener en bateau ». Le maire avait fermé les yeux en même temps qu'apparaissait la blague à tabac. Personne d'autre n'était pétrifié, sauf — au figuré — Jimsy lui-même.

Non pas que le « crime » qu'il venait de commettre sous l'empire de la colère l'eût à ce point bouleversé. Non, ce qui lui coupait bras et jambes, c'était la révélation de son immense pouvoir, de sa triomphante et irrésistible puissance. Quand, quelques secondes plus tard, il recouvra ses esprits, Jimsy aurait presque pu jeter ses bras au cou marmoréen du petit reporter pour le remercier de lui avoir donné conscience de cette force neuve. Le jeune homme tenait maintenant le monde à sa merci. Celui-là est roi, qui possède le pouvoir de pétrifier.

Il exagérait un peu, bien sûr ! Mais, en ce qui concernait le petit monde de Phorkos, Jimsy pourrait — au moins pour un temps — en faire ce qu'il voudrait. Il s'en était fallu de peu qu'il ne pétrifiât à son corps défendant des vingtaines et des vingtaines de personnes. Ou bien ces rescapés se plieraient à sa volonté, ou bien...

La première chose qu'il fit, ce fut de faire passer les yeux de

sa main dans la blague et de glisser celle-ci dans sa poche revolver. Puis il regarda le maire. Ce dernier avait toujours les yeux bien fermés. Jimsy le secoua par les épaules.

— « Ouvrez donc les yeux, » dit-il. « Ils sont de nouveau dans ma poche. »

Le maire regarda les trois statues et frissonna. Jimsy appela son propre interprète qui somnolait habituellement sur une chaise à l'intérieur du café — durant les tête-à-tête du maire et du jeune homme — mais que les cris et hurlements de ce dernier avaient éveillé.

— « Dites bien à monsieur le maire, » lui recommanda-t-il, « que le petit homme qui se trouve en face de lui s'est tout bêtement suicidé... Ou, si vous préférez, « suicipétrifié », ah ! ah ! Les deux autres, les pauvres, ont été changés en pierre par accident. Et demandez-lui d'expliquer la chose à la population. »

Il était grand temps. Attirée par les cris hystériques de Jimsy, la foule envahissait déjà la terrasse. Elle contempla d'abord, ébahie, les trois statues ; puis elle regarda le jeune homme. En tant que Grecs, ces hommes et ces femmes avaient un sens inné et scrupuleux des devoirs de l'hospitalité. La fixité farouche de leurs regards sombres impressionna désagréablement Jimsy. Il eut un mouvement de recul et s'adossa au mur du café.

— « Rappelez-leur en premier lieu, » dit-il tout d'une traite à l'interprète, « que les yeux de la Gorgone sont là, dans cette blague à tabac. » Il la tira de sa poche et la brandit à bout de bras.

« Et demandez-leur de faire très attention, car de malheureux accidents sont toujours possibles. Dites-leur bien qu'en tant que gardien de ces saintes reliques dont ils ont vu les effets, je les adjure instamment de retourner tranquillement à leurs occupations ou de rentrer chez eux. »

La foule, sans même attendre que le maire eût parlé, suivit aussitôt les conseils de Jimsy et se dispersa.

— « Je regrette beaucoup pour ces deux-là, » dit Jimsy en se tournant vers le maire et en lui désignant du doigt les statues, qu'on aurait dit vivantes, du Pr. Digges et de l'interprète. « Ils se trouvaient dans la ligne de mire ; ils n'ont pas eu de chance. Le petit reporter, lui, c'est différent. Il l'a cherché. C'est un suicide. »

Le maire ne manquait pas de courage.

— « Un crime, » dit-il.

— « Monsieur le maire, » répliqua Jimsy, « vous êtes un bon ami et je vous ai des obligations. Mais si vous insistez dans ce sens, je pourrais bien... heu... vous montrer quelque chose. »

Le maire ferma les yeux.

— « Allez-y ! »

Jimsy éclata de rire. « Pas maintenant, » dit-il. « Il vaut mieux nous arranger ensemble. Je ne tiens pas à voir d'autres hommes de pierre dans votre île... Je les préfère vivants, et qu'ils travaillent pour moi, et qu'ils m'aident, et qu'ils exécutent mes ordres. Je ne me mêlerai en aucun cas de vos fonctions administratives. Je ne demande pas grand-chose — mes désirs sont modestes — mais il me faut ce que je veux. Les fouilles s'annoncent bien. Et vous pouvez être sûr que les touristes s'écraseront bientôt devant la châsse de sainte Méduse. Ils laisseront ici beaucoup d'argent. Tout le monde sera content. Une vraie petite famille heureuse, autant dire... »

— « Une petite famille dont le chef serait un assassin, » coupa le maire.

— « Allons, allons ! » dit Jimsy en tapotant sa poche revolver.

Le maire réfléchit. Son sort était présentement entre les mains du jeune homme. Et puis il ne pouvait pas vivre les yeux fermés. En admettant même qu'il fasse arrêter Jimsy et qu'il le livre à la justice, quel tribunal se risquerait à juger un meurtrier aussi cabochard et qui n'hésiterait pas à vous mettre éventuellement sous le nez les yeux de la Gorgone ? Au reste, on ne pouvait rien prouver. Et si lui, le maire, savait personnellement à quoi s'en tenir, c'était seulement parce qu'il avait entendu Jimsy crier au reporter : « Regardez, regardez donc ! » Mais le jeune homme pourrait toujours arguer pour sa défense que Mr. Grubb n'avait qu'à fermer les yeux ou détourner la tête. Cela dit, Jimsy n'en était pas moins un assassin. N'empêche qu'on ne pouvait guère le prouver. Maintenant, il n'était pas impossible que lui, le maire, un jour ou l'autre, avec un bon fusil... Mais il était bien trop respectueux de la loi pour se complaire à de telles rêveries. Il passa l'éponge. Il ferait de son mieux pour le bien de ses administrés.

— « C'est bon, » dit-il enfin.

Jimsy n'avait plus le moindre doute sur ce qui lui restait à faire. Sa confiance dans le maire était sérieusement ébranlée. Quant à la population, après avoir vu de quelle façon elle venait de le regarder, il savait qu'il ne pouvait absolument pas se fier à elle. Tant que les statues d'un Charlie Grubb grimaçant et du morose professeur resteraient là debout, sur la terrasse du café, la foule, pensait-il, pourrait difficilement retrouver cet état d'esprit qui était celui de quelques-uns, alors qu'ils attendaient les obsèques de Michali Papastavros. Tout compte fait, il lui fallait d'abord se mettre personnellement à l'abri des mauvaises surprises.

Après avoir demandé à son interprète d'aller lui acheter sur la place le plus beau morceau de peau de chamois qu'il pourrait trouver, Jimsy, tenant ostensiblement sa blague à tabac de la main droite, regagna son auberge. Les rares personnes qu'il croisa se précipitèrent tête la première dans des rues transversales. « On dirait que je leur fais peur, » pensa le jeune homme. « Cela m'est bien égal, pourvu qu'ils me craignent vraiment. » Une fois rentré chez lui, Jimsy s'enferma à double tour dans sa chambre. Et, tout en attendant que l'interprète lui apportât sa peau de chamois, il se mit mentalement à dresser les plans de sa nouvelle vie, en tant que dictateur officieux de Phorkos.

On frappa ; c'était l'interprète. Jimsy entrebâilla la porte juste assez pour prendre la peau de chamois et revint s'asseoir à sa table. C'était une vraie chance que d'avoir pensé à emporter un nécessaire de couture avant de quitter les fouilles. Jimsy était fort adroit de ses mains. A l'aide de ciseaux et d'un fil très solide, il eut tôt fait de tailler et de coudre des doigtiers pour chacun de ses deux petits doigts. Il en coupa les extrémités, obtenant ainsi deux trous qui ne laisseraient voir que le tiers de chacun des deux « yeux ». Il en ourla très soigneusement les bords afin de les renforcer, comme s'il s'était agi de boutonnières. Ensuite, il fabriqua deux petites coiffes aux bouts sensiblement allongés, et les cousit au-dessus de chacune des ouvertures de telle façon qu'il puisse aussi bien les rabattre, par mesure de sécurité, que les relever instantanément, avec ses dents, en cas de besoin. Cela fait, il fixa deux longs morceaux de ruban au bas des doigtiers. Après quoi, il ferma les yeux, tira de sa poche ceux de la Gorgone, les fit glisser jusqu'au bout des deux doigtiers qu'il enfila sur chacun de ses petits doigts. Enfin, ayant rabattu les

coiffes, il rouvrit les yeux et noua les rubans autour de ses poignets pour plus de précaution.

Maintenant, sauf dans l'obscurité, Jimsy était sûr de pouvoir tenir tête à quiconque. Un bout de doigt pouvait être immédiatement pointé dans n'importe quelle direction ; mais deux élargissaient considérablement son champ d'action. Il possédait là deux armes dont la rapidité de « tir » était sans égale ; deux armes qui, pour autant qu'elles attireraient les regards, seraient infaillibles. La nuit, il lui faudrait dormir la lumière allumée ou bien se réfugier dans un endroit plus sûr que ne l'était sa chambre. Mais, le jour, il serait le maître incontesté de Phorkos. De nouveau, Jimsy se sentit l'égal d'un dieu. D'un dieu qui, cette fois, comptait bien tirer le maximum de sa toute-puissance.

Il lui restait à s'occuper de deux ou trois choses encore. Il allait le faire sans tarder. *Primo :* il ne serait pas inutile, s'il désirait pouvoir circuler librement à travers la ville, que la population n'ignore point qu'il portait les funestes « reliques » au bout de ses deux petits doigts. *Secundo :* il lui fallait faire en sorte que le bateau de Santorin ne lève l'ancre que lorsqu'il le voudrait bien, avec à son bord les seuls passagers qu'il lui plairait de désigner. *Tertio :* il devait au plus tôt, par mesure de sécurité, s'installer dans la forteresse ; partant, il allait avoir besoin de quelques hommes solides ou de mulets pour y transporter des meubles. (Car aucun véhicule n'aurait été capable d'emprunter le sentier de chèvre qui menait à la poterne.) Jimsy avait devant lui une journée bien remplie.

Faire savoir à tous qu'il portait la mort sous ses doigtiers ne lui fut guère difficile. Depuis qu'il avait regagné son auberge, toute la petite ville n'avait cessé de défiler devant la terrasse du café pour y contempler, ébahie, les trois hommes de pierre et discuter du nouveau miracle. Certains, encore sous le coup de cette pétrification publique, inclinaient à penser que Mr. Grubb, tout comme Michali Papastavros, avait inconsciemment offensé les « saintes reliques ». Et quand Jimsy et son interprète retraversèrent la place pour retourner au café, ils trouvèrent des groupes animés et interchangeables qui discutaient avec animation devant et même sur la terrasse. Le petit Grubb marmoréen était caché par cette multitude grouillante ; le maigre, le blanchâtre Pr. Digges et son interprète, impavides, regardaient fixement on ne savait quoi par-delà les sombres crânes de la foule.

Jimsy gravit rapidement les degrés de pierre de la terrasse ; et l'on s'écarta devant lui pour lui livrer passage. Il grimpa sur une chaise adossée au mur du café, étendit les bras et pointa ses deux petits doigts en direction de la foule. Puis il fit un bref discours que l'interprète traduisit au fur et à mesure.

— « Mes amis, » dit-il. « Je peux vous appeler ainsi puisque aussi bien j'ai là, au bout de mes doigts, le moyen infaillible de vous transformer instantanément en autant de blocs de pierre. Mais, mes amis, il va de soi que je n'ai pas l'intention de le faire, si toutefois vous m'obéissez. Je n'ai que peu de désirs ; et ils sont fort simples. Après m'être entendu avec le noble propriétaire de la forteresse — ce que je compte faire dans le courant de la journée — j'irai vivre dans ladite forteresse ; confortablement, je l'espère, mais non point dans le faste. Je n'ai aucunement l'intention de me mêler des affaires de monsieur le maire, ni de celles de votre police, pas plus que des lois qui sont les vôtres. Je m'occuperai seulement, et personnellement, des fouilles. J'y bâtirai et installerai un musée qui sera, j'en suis sûr, le plus célèbre de tous les musées du monde. Et les touristes afflueront en masse à Phorkos pour venir l'admirer.

» Quant à vous, il vous faudra édifier des hôtels pour les y loger et remplir vos boutiques à leur intention. Mais en contrepartie je demanderai sans doute, de temps en temps, à certains d'entre vous, ou même à tous, de me rendre quelques petits services. Il vous faudra donc ou m'obéir ou bien vous résigner à figurer, en tant que statues, dans mon musée. Voilà, je vous ai tout dit. Merci d'avance. Non, un mot encore. Je vous prie de demeurer où vous êtes tant que monsieur le maire — qui va certainement me succéder sur cette chaise — n'aura pas choisi parmi vous tous ceux qui me fourniront des meubles et ceux qui les transporteront à la forteresse. Il me faut aussi un excellent cuisinier. »

Jimsy, pointant de nouveau ses deux petits doigts en direction de la foule, sauta à bas de sa chaise. Après qu'il eut informé le maire de ses besoins — au demeurant fort modestes — il gagna le quai et demanda à parler au capitaine du bateau de Santorin. Il expliqua alors à ce vieux loup de mer à quoi servaient ses doigtiers et, surtout, ses deux petits doigts ; puis il lui fit connaître ce qu'il avait décidé quant au départ éventuel de son bateau et aux passagers qu'il pourrait embarquer. Au sur-

plus, avant de lever l'ancre, le capitaine devrait obligatoirement passer à la forteresse pour y prendre le courrier du jeune homme.

Comme il avait eu la curiosité d'aller jeter un coup d'œil à la terrasse du café, le marin se mit sans discuter à l'entière disposition de Jimsy, ainsi que celui-ci l'avait escompté. Maintenant, il ne restait plus qu'à rendre visite au vieux hobereau. Jimsy, suivi de son interprète, commença de gravir, en peinant beaucoup, le sentier qui menait à la forteresse. Le vieil homme, qui avait déjà eu vent de la pénible affaire de la terrasse et du petit discours de Jimsy, l'attendait à la poterne. Il avait plus grand air que jamais.

— « Cela m'a été une grande satisfaction, Mr. Carew, » dit-il, « que d'apprendre que vous avez publiquement apporté la preuve irréfutable que mon grand ancêtre Persée avait bel et bien existé, et qu'il ne relevait pas seulement de la légende. Je vous en suis infiniment reconnaissant. Mais je serais indigne du nom illustre que je porte si je vous abandonnais mon château. Je crains qu'il ne vous faille prendre d'autres dispositions. »

L'interprète traduisit ; et Jimsy hocha la tête.

— « Je comprends parfaitement vos raisons, cher monsieur, » répondit-il. « Et je suis sûr que, contemplant ainsi votre noble demeure, vous feriez une bien belle statue. Je vous donne ma parole que nous vous laisserons là où vous êtes, encore qu'il nous faudra vous déplacer un peu pour dégager le passage. » Jimsy recula de quelques pas et pointa ses deux petits doigts en direction du vieil homme.

« Un petit sourire, s.v.p., » demanda-t-il avec l'amabilité de commande du photographe professionnel. La promptitude avec laquelle le hobereau ferma les yeux, se laissa tomber à genoux et se mit à ramper sur le sol était stupéfiante chez un homme de son âge.

— « Tout ce qui m'appartient est à vous, monsieur ! » s'écria-t-il.

Jimsy l'aida à se relever.

— « Je vous en remercie de tout cœur, cher monsieur, » dit-il. « Que diriez-vous de cent drachmes par jour pour me loger ? »

Le vieux pauvre, tout fier qu'il était, saisit la main de Jimsy et la couvrit de baisers.

Les premiers hommes réquisitionnés par le maire passèrent la poterne, chargés de tapis, de meubles et de lampes, à l'instant où le jeune homme redescendait en ville. Ce soir-là, Jimsy, après avoir rédigé dans une petite pièce de la forteresse le télégramme détaillé qu'il destinait à la presse internationale, s'endormit à l'abri d'une porte fermée à double tour, dans une chambre où ne se voyait qu'une étroite fenêtre haut perchée garnie de forts barreaux de fer, et dans laquelle plusieurs lampes demeurèrent allumées toute la nuit. Pour la première fois de sa vie, le jeune homme avait peur des ténèbres.

5

Le lendemain de très bonne heure, une barque à moteur fut envoyée aux fouilles pour en ramener quatre hommes choisis parmi ceux qui veillaient sur la tombe et qui étaient tout dévoués à Jimsy. Désormais et à tour de rôle, ils monteraient la garde à l'extérieur de la forteresse, devant l'étroite poterne. Semblables en cela à beaucoup d'autres naturels de l'île, ils donnaient l'impression d'être armés sans même avoir d'armes sur eux. Ce même matin, Jimsy se rendit en ville, y remit son télégramme en main propre à M. Georgopoulos et ordonna à cet homme à demi terrorisé de l'expédier séance tenante au *Daily Hooter*, via Santorin. Si le scepticisme et l'irritante légèreté de Charlie Grubb avaient suffi à mettre Jimsy hors de lui, il était encore bien plus furieux de voir que la presse internationale n'avait, à ce jour, soufflé mot de sa découverte.

Le *Daily Hooter*, lui, ne s'était pas seulement contenté d'envoyer à Phorkos ce farceur de Grubb ; il y avait adjoint un professeur d'archéologie hautement qualifié. Aussi ce quotidien méritait-il un traitement de faveur, autrement dit l'exclusivité absolue — quoique affligeante — d'une information qui lui ferait connaître le triste sort de ses deux envoyés spéciaux. Le jeune homme se rendit personnellement sur le quai pour s'assurer du départ de M. Georgopoulos, donner ordre au capitaine d'appareiller et lui interdire d'embarquer tout autre passager. Mais Jimsy ignorait que

le correspondant de presse emportait également sa propre version des faits à l'intention de son agence d'Athènes.

Il ne savait pas davantage que le capitaine avait en poche une lettre qui lui avait été remise la veille à minuit par le maire de Sthéno, avec mission de la faire tenir à l'inspecteur principal de police de Santorin. Car le brigadier de police et les deux agents qui déambulaient dans les rues de Sthéno par beau temps, mais qui se mettaient à couvert sitôt qu'il pleuvait ou que la population se rassemblait avec quelque idée de derrière la tête, ces trois hommes-là dépendaient directement du commissariat central de Santorin, dont les effectifs au complet comprenaient un inspecteur principal, deux brigadiers de police et une douzaine d'agents.

Jimsy avait une matinée très chargée. Le départ inopiné du bateau avait irrité nombre de pêcheurs et d'exportateurs de fruits dont les bacs et les cageots prêts à être embarqués étaient demeurés sur le quai. Jimsy, comprenant qu'il lui fallait se concilier ces gens-là avant que les ténèbres d'une nouvelle nuit viennent neutraliser son pouvoir, dut s'entendre avec eux pour compenser le manque à gagner qu'ils avaient subi de son fait.

Le pope vint le trouver pour débattre avec lui des dispositions à prendre au sujet des trois statues de la terrasse du café. Jimsy était assez d'avis de les laisser sur place afin qu'elles servent d'exemple à la population, mais le pope — désespérant de recevoir avant plusieurs jours les directives de ses supérieurs hiérarchiques — insistait pour les faire transporter au cimetière. Jimsy lui rappela que Grubb était de confession protestante et le professeur, probablement agnostique. A quoi le pope répondit que, si ces raisons s'opposaient évidemment à la célébration de tout office religieux, il n'en était pas moins déplaisant, pour ne pas dire choquant, de laisser là ces pauvres faux semblants, au milieu de tables où chacun pouvait s'asseoir pour boire et manger. Jimsy vit bien qu'il avait intérêt à céder. On apporta des cordes, l'on fit venir un fardier attelé de mulets. Et, à grand renfort de cris, de sueur, l'on transporta les trois statues au cimetière où elles furent allongées côte à côte.

En plus de ce petit incident où il n'avait point eu le dessus, Jimsy n'était guère satisfait de la tournure qu'avait prise son entretien avec le pope, lequel semblait bien avoir l'oreille de la

petite ville. En effet, quand le jeune homme, pour qui les yeux de la Gorgone s'avéraient indispensables à la réalisation de ses desseins, avait voulu justifier la triste fin de Charlie Grubb en rappelant l'histoire d'Oza, le pope lui avait fait remarquer combien ses doigtiers étaient peu dignes de contenir d'aussi saintes, d'aussi merveilleuses « reliques ». Et il avait insisté pour les placer dans un coffret, d'or ou d'argent de préférence, et qui serait gardé dans l'église de Sthéno.

« Nous verrons cela en temps utile, » avait dit Jimsy. Mais sa réponse n'était guère convaincante ; et il le savait mieux que personne. L'idée de devoir bientôt ajouter une statue de pope à la collection d'objets divers qu'il destinait à son musée commença de se faire jour dans son esprit. Bien que le jeune homme n'eût jamais entendu parler de Lord Acton, le bien-fondé du fameux axiome de cet éminent victorien (1) se vit encore une fois confirmé par l'intime conviction qu'avait Jimsy que l'Eglise — en la personne du pope — n'était pas vraiment infaillible. Le jeune homme était un peu énervé. Il entra chez un épicier et lui demanda quelques sacs en papier qu'il glissa dans une poche de son veston.

Le bateau rallia Santorin vers la fin de l'après-midi. M. Georgopoulos se rendit incontinent au bureau de poste, et le capitaine se mit en quête de l'inspecteur de police. Le lendemain matin, la direction du *Daily Hooter* et l'inspecteur principal prirent leurs premières dispositions. Bien que, dans leurs messages respectifs, Jimsy et le maire se fussent bornés à rapporter sans fioritures les faits étranges dont la terrasse du café avait été le théâtre, l'inspecteur pas plus que la direction du journal ne pensèrent que lesdits messages devaient être pris à la lettre.

Le *Daily Hooter* abandonna cependant la théorie du « bobard » au bénéfice d'une autre, plus nuancée, qui voulait que Mr. James Carew « travaillât du chapeau » et même qu'il fût peut-être fou furieux. La direction était fort inquiète de n'avoir point de nouvelles de Grubb ni du professeur. D'un fou comme ce Carew, on devait craindre le pire ; aussi le *Daily Hooter* décida-t-il d'appeler

(1) Lord Acton (1834 - 1902) : historien et publiciste catholique britannique. Son « *fameux axiome* » niait sans ambiguïté l'infaillibilité de l'Eglise. (N.D.T.)

l'ambassade britannique d'Athènes et de la prier de demander à la police grecque de tirer la chose au clair.

De son côté l'inspecteur principal avait également pensé qu'il s'agissait vraisemblablement là d'un cas de folie, et que les fous ne pouvaient être en l'occurrence que deux de ses vieilles connaissances : le capitaine et le maire de Sthéno. Il reconnut l'écriture de ce dernier. Il écouta le capitaine lui narrer la pétrification des trois visiteurs ; et ce vieux loup de mer lui parut aussi normal qu'on pouvait l'être.

Pourtant, il se refusait à croire à cette pétrification. Mais il pouvait tout de même faire quelque chose pour satisfaire la requête du maire, c'était d'aller lui-même sur place pour voir de quoi il retournait. Ce matin-là donc, de très bonne heure, il s'embarqua sur le bateau du capitaine à destination de Sthéno, en compagnie d'un brigadier et de six hommes, tous armés de mousquetons et de revolvers. Le capitaine lui sembla parfaitement sain d'esprit. Mais il ne l'en surveilla pas moins, en faisant mine de plaisanter avec lui sur le pont. Ils étaient à mi-chemin de Phorkos quand un télégramme en provenance d'Athènes parvint au commissariat central de Santorin, qui enjoignait à l'inspecteur de se rendre à Sthéno en se faisant accompagner d'un brigadier et de six hommes bien armés. Il s'agissait d'y enquêter sur la mort présumée de deux Anglais, d'un interprète, et d'y arrêter, si nécessaire, le nommé James Carew, soupçonné d'être atteint de folie furieuse. On a vu que l'inspecteur n'avait point attendu les ordres de ses supérieurs.

Le bateau fut en vue de Sthéno tard dans l'après-midi. Et la foule commença à se rassembler sur le quai comme à l'accoutumée. Jimsy, toujours suivi de son interprète, fut l'un des premiers à se trouver devant le débarcadère. Il s'était adossé au mur d'un bâtiment qui dépendait de la compagnie de navigation. Comme le bateau faisait son entrée dans le petit port, il eut la surprise d'apercevoir à son bord non pas seulement le capitaine, M. Georgopoulos et le timonier — ainsi qu'il s'y était attendu — mais aussi sept ou huit autres personnes. Il se souvint alors qu'il avait oublié de dire au capitaine de ne point embarquer de passagers au départ de Santorin. Quand le bateau ne fut plus qu'à une

encablure du quai, Jimsy — il avait la vue perçante — reconnut à la fois les uniformes et les mousquetons de la police.

Bien que le jeune homme passât alors aux yeux de la foule qui se pressait sur le quai pour un individu dangereux et auquel on se devait d'obéir, nul ne pensait à lui comme à un assassin qui pouvait intéresser la police. Seul le maire et Jimsy lui-même savaient qu'il était bien effectivement un assassin. Le jeune homme, conscient de sa culpabilité mais ignorant des subtilités de la loi — que le maire connaissait bien, lui — pensa tout de suite que la police était venue pour l'arrêter sans autre forme de procès. Il lui fallait absolument empêcher cela, avant même que la police puisse expliquer à la foule les raisons de sa venue.

Et cependant que le bateau continuait d'approcher, Jimsy décida de passer à l'action. Le mur auquel il s'adossait ne se trouvait qu'à six mètres environ du débarcadère. La foule, tout ensemble surprise et alarmée, eut un mouvement de recul en voyant que les policiers se préparaient à débarquer. L'inspecteur principal fut le premier à mettre pied sur la terre ferme, suivi de près par le brigadier et ses hommes. Sur l'ordre de leur chef, ceux-ci s'alignèrent aussitôt et prirent avec lui position face à l'inspecteur, lequel tournait le dos à la foule. La petite troupe ne faisait point face à Jimsy. Mais un demi-tour pouvait suffire à les faire se trouver nez à nez.

Jimsy glissa la main dans la poche de son veston, en tira un des sacs en papier qu'il avait pris chez l'épicier et, retrouvant inconsciemment les gestes de son enfance, le porta à sa bouche et se mit à le gonfler avec une rapidité déconcertante. Puis il le frappa d'un coup sec, et le sac éclata en produisant une détonation pareille à celle d'une arme à feu. Les policiers — inspecteur compris — se tournèrent aussitôt comme un seul homme du côté d'où était venu le bruit. Jimsy découvrit d'un coup de dent le bout du petit doigt de sa main droite : et il se trouva avoir devant lui huit statues d'un même modèle.

Encore une fois, comme pour la terrasse du café, la chance l'avait servi. Les bacs à poisson et les cageots de fruits empilés sur le quai — et dont il avait dédommagé les propriétaires — avaient fait office de barrage et empêché la foule de se masser derrière les policiers. La pétrification générale n'avait tenu qu'à bien peu de chose. Mais un gamin qui pêchait sur les rochers, à quelque cinq cents mètres au nord du petit port, avait ins-

tinctivement regardé vers la ville. Et la statue d'un enfant accroupi, qui brandissait une canne à pêche, était tombée à la mer.

Par la force des choses, Jimsy s'était habitué à raisonner rapidement. Il sentit qu'il lui fallait sur l'heure expliquer à ces gens le pourquoi de son acte. Longeant le mur, mais s'y appuyant toujours, il tourna le coin du bâtiment et se trouva devant le groupe le plus important de tous ceux qui stationnaient sur le quai. Le bourdonnement des voix allait croissant. On les devinait excitées ; elles devenaient bruyantes. Jimsy fit éclater un nouveau sac en papier et attira de la sorte l'attention de la multitude dont une bonne partie commençait à se masser devant les blancs policiers immobiles.

— « Demandez-leur de faire silence, » dit-il à l'interprète. Tous obéirent, y compris les badauds les plus éloignés.

— « Mes amis, » dit Jimsy en étendant ostensiblement ses deux mains, « mes amis, vous venez d'être témoins d'un événement pénible, certes, mais inévitable. Vous n'avez sûrement pas oublié la fuite du Dr. Makkas dans l'heure même qui a suivi le miracle qui s'est produit aux fouilles. J'avais alors quelques soupçons quant aux vraies raisons de ce départ précipité ; toutefois une bien regrettable loyauté confraternelle m'avait fait tenir ma langue. Le temps de parler est enfin venu.

» Après que j'eus révélé au Dr. Makkas la lamentable fin de Michali Papastavros, il refusa obstinément d'entrer dans la tombe. Pourquoi ? Parce qu'il vit bien, mes amis, qu'en nous accusant, moi-même ou l'un quelconque de mes ouvriers, de nous être débarrassés de Michali — lequel était déjà mort lorsque je l'ai trouvé — il lui serait facile de nous faire arrêter et passer aux assises. Vous savez combien la justice est lente. Avant que notre innocence ait été reconnue — car elle l'aurait été — le Dr. Makkas se serait attribué tout le mérite de la découverte des trésors qui devaient immortaliser le nom de Phorkos.

» De plus, ce triste sire, envieux et rusé, pensait avec justesse qu'il serait nécessaire — pour les besoins de notre défense — d'emporter la statue de Michali, si miraculeusement sanctifiée par la main de Dieu, afin de la présenter aux assises, peut-être bien à Athènes même. Notre sanctuaire aurait été profané. Et il n'est pas douteux que la malédiction divine, plutôt qu'une bénédiction, se serait abattue sur cette île.

» Aussi me suis-je vu obligé de prendre des mesures draconiennes. Mais je l'ai fait dans l'intérêt de tous, mes amis. Tout autant pour garantir votre avenir que celui de vos enfants et petits-enfants. Il va nous falloir bien du courage, mes amis ; mais avec ceci... » — et Jimsy éleva ses deux mains — « je suis invincible. Dieu, qui nous a fait don de ces petites merveilles, Dieu ne peut nous abandonner. »

L'interprète fit de son mieux. Il y eut quelques applaudissements ; mais Jimsy fut loin d'être satisfait. La foule ne se dispersait pas aussi rapidement qu'il l'avait escompté. Elle demeurait là à regarder fixement, et avec inquiétude, les statues en uniforme, ou bien formait de petits groupes qui discutaient avec de grands gestes. Jimsy, toujours adossé au mur, se demandait ce qu'il allait maintenant faire, quand il remarqua quelque chose qui lui donna un coup au cœur. Aussi prompt qu'avait été son esprit, après la pétrification des policiers, il ne l'avait pas été suffisamment. Un détail d'importance lui avait échappé. Pendant qu'il haranguait la population, le maire, ayant — pour une fois et pour des raisons connues de lui seul — abandonné le café, s'était mêlé à la foule.

Puis il avait gagné le passavant du bateau de Santorin, et s'y était aussitôt employé à lever l'ancre avec l'aide de l'homme de pont et de M. Georgopoulos. Présentement, le dos tourné à la ville, il se dirigeait vers le pont promenade, cependant que le bateau virait de bord pour sortir du petit port. Jimsy cria de toutes ses forces. Le capitaine qui se tenait debout, face à la mer, ne détourna même pas la tête. On aurait pu se demander s'il avait seulement entendu le cri de Jimsy, tant les moteurs du bateau faisaient de vacarme, tant son armature de bois grinçait de toute part.

L'unique moyen qu'avait Jimsy de quitter l'île lui échappait (car le sentiment accru de sa culpabilité lui interdisait de s'en remettre au bon vouloir du premier venu et d'une barque de pêche). De plus, le seul homme qui le savait vraiment un meurtrier, avant même la pétrification des policiers, cet homme-là était maintenant hors d'atteinte. Et il était évident que le maire chercherait à faire plus et mieux que cette misérable poignée de policiers. Les autorités ne se risqueraient pas — Jimsy en était sûr — à bombarder l'île ou à la canonner pour la reddition

d'un seul homme. Mais elles pourraient bien opter pour un lâcher de parachutistes. Et les doigts de Jimsy, ces doigts qui portaient la mort, pouvaient difficilement prétendre à les pétrifier tous. Si le jeune homme ne fut pas exactement pris de panique, c'est qu'il avait trente-six heures devant lui pour se retourner. Il lui fallait établir un plan de bataille et le mettre en œuvre au plus tôt.

Le premier point — le plus important — c'était de se tenir toujours en un lieu où il ne risquait point d'être encerclé. L'énorme forteresse, avec son unique et étroite poterne, était l'endroit idéal. Il allait la regagner et n'en plus bouger. Mais il se devait de garder son sang-froid et de ne point trop visiblement se hâter de rejoindre son refuge. La moindre défaillance de sa part suffirait à entamer son prestige et nuirait au projet qu'il avait formé d'amasser, dans l'enceinte de la forteresse, des victuailles qui lui permettraient de soutenir un siège de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois.

Cela lui aurait été un grand réconfort que de connaître les vrais sentiments de la population à son égard. En fait, elle critiquait beaucoup plus le maire — pour l'avoir abandonnée — que Jimsy. Elle se doutait bien que l'affaire des policiers allait avoir de sérieuses répercussions. Mais, pour ces insulaires farouchement indépendants et qui n'aimaient guère qu'on se mêlât de leurs affaires, l'arrivée soudaine de policiers armés était une incorrection, presque un outrage. Et ils préféraient l'homme qui avait tenu tête à ces « agresseurs », plutôt que celui qui s'était enfui. Le maire ayant une réputation de courage bien établie, ils avaient d'autant plus le sentiment d'avoir été livrés à eux-mêmes et trahis par celui-là qui avait mission de les défendre.

Jimsy savait mieux que personne combien les accusations qu'il venait de porter contre le Dr. Makkas étaient calomnieuses. Il avait mauvaise conscience ; il devint pire qu'il ne l'avait jamais été. Plus vil, plus soupçonneux. Son caractère s'aigrit encore ; et sa diction, déjà défectueuse, en fut sensiblement affectée. Assis à une table de la terrasse du café, crayon et papier en main, il y dressait maintenant la liste d'une exorbitante quantité de conser-

ves alimentaires, de fruits secs, de bidons d'huile, de combustibles divers et de mille autres choses qui, toutes, devaient lui permettre de résister victorieusement à l'assaut de la forteresse. Le jeune homme faisait montre d'une impatience et d'une irritation inaccoutumées à l'égard de son interprète, lequel devait s'efforcer de tirer tout cela d'une population au moins aussi réticente qu'elle était pauvre.

L'interprète, qui craignait d'aller au-devant d'un échec, pria Jimsy de l'accompagner : nul doute que les mauvaises volontés ne cèdent à la vue de ses doigts miraculeux. Mais le jeune homme préférait de beaucoup rester là où il était, avec un mur où s'adosser pour protéger ses arrières. Et de ce fait, il décida d'établir son quartier général de jour à la terrasse du café ; d'autant qu'elle commandait le port. A la fin de l'après-midi, la mise à sac de la petite ville était déjà très avancée. Les ruelles regorgeaient de marchandises débusquées des magasins et entrepôts. Des mulets avaient été réquisitionnés qui devaient se tenir prêts le lendemain à l'aube. L'interprète n'avait pas rencontré de vraie résistance, mais seulement un mauvais vouloir général et des mines renfrognées.

Jimsy regagna son refuge à la tombée du jour, non sans regarder souvent derrière lui. Le vieux hobereau fut invité à vider les lieux et à aller s'installer en ville dans la chambre d'auberge de Jimsy. Le jeune homme s'enferma à double tour dans une pièce aux fenêtres garnies de forts barreaux de fer, sous la garde des sentinelles postées à l'entrée de la poterne. Il ne dormit guère. D'autant que les nombreuses lampes à huile qu'il avait fait allumer rendaient l'atmosphère quasi irrespirable. De voir son pouvoir battu en brèche ne faisait qu'augmenter son ressentiment envers l'humanité tout entière.

A l'aube, les mulets commencèrent à gravir en caravane le sentier rocailleux qui menait à la poterne. Jimsy fut épouvanté de l'insuffisance de leur chargement. Eu égard à la hauteur des murs d'enceinte au pied desquels on empila le tout, elle était encore plus flagrante. Il s'en prit violemment à l'interprète, lequel était fort ennuyé, et soupçonna les habitants de Sthéno d'avoir menti — en déclarant leurs stocks — aussi impudemment qu'Ananie l'avait fait avec saint Pierre (1). Mais il lui fallut bien ad-

(1) *Actes des Apôtres*, 1, chap. V, 1-11 (N.D.T.)

mettre que le fait de molester et de pressurer ces braves gens n'avancerait en rien l'heure de son triomphe final, si tant était qu'elle dût vraiment arriver. Si seulement il avait pu empêcher le bateau de partir !

Enfin, une bonne nouvelle lui parvint. La blancheur de la statue de pierre du gamin qui pêchait sur les rochers l'avait fait repérer sous l'eau ; on l'avait récupérée. Jimsy eut alors — pour la première fois — la révélation que les yeux de la Gorgone pouvaient pétrifier à près de six cents mètres de distance, et peut-être même bien plus loin. Il vit immédiatement là la possibilité d'arraisonner le bateau et de faire s'écraser l'avion militaire avant même que l'un ou l'autre aient seulement commencé à débarquer ou à larguer leurs contingents de policiers ou de parachutistes. Cependant que les parents du pauvre petit pêcheur pleuraient et se lamentaient à grands cris, Jimsy avait un étrange sourire. Sans doute pensait-il déjà à la façon dont il s'attaquerait à l'équipage ou au pilote. Mais il lui fallait avant toute chose prier l'interprète d'aller présenter ses condoléances émues aux parents du gamin, et le charger d'acheter la plus belle couronne qu'il pourrait trouver.

Pendant ce temps, le maire, ayant changé de bateau à Santorin, était arrivé à Athènes. Il passa aussitôt à l'action. Avec l'aide de M. Georgopoulos, il appela le *Daily Hooter* au téléphone. Sans rien dire de la pétrification, il confirma la mort de Charlie Grubb, du professeur, et accusa Mr. James Carew d'en être responsable. Puis il suggéra à la direction d'envoyer l'un de ses représentants par le prochain avion, afin qu'il se rencontrât avec lui à l'ambassade britannique. La réponse lui fit grand plaisir. Le *Daily Hooter* avait déjà pris sur lui d'envoyer l'un de ses collaborateurs et indiqua au maire où il pouvait le rencontrer.

L'envoyé du *Daily Hooter* était un homme fort efficient ; et il s'était déjà mis en campagne. Le maire le rejoignit alors qu'il discutait de la location d'un hélicoptère, juste à temps pour le dissuader de faire une telle folie. Personne ne devait encore atterrir ou débarquer à Phorkos. Ce dont ils allaient avoir besoin

dans l'immédiat, c'était d'un petit avion de tourisme et qui puisse prendre des photographies.

L'argent du *Daily Hooter* aida à le trouver très vite ; et le maire dessina un plan sommaire de l'île à l'intention du pilote. Ici, le quai avec ses policiers de pierre ; là, le cimetière, et les statues de Grubb, de Digges et de leur interprète allongées le long du mur ; là-bas, à la pointe sud de l'île, la tombe à coupole et les fouilles. Le plus difficile fut de convaincre le pilote qu'il ne devait pas diriger ses regards vers aucun de ces trois points, mais seulement son appareil photographique et qu'il lui faudrait les cadrer en s'aidant uniquement d'un miroir qu'on allait fixer à l'extérieur de sa carlingue. Mais comme il avait été entendu qu'on le rétribuerait très largement, il accepta finalement de se plier à toutes ces fantaisies.

— « Maintenant, » dit M. Georgopoulos au maire, « je vais vous mener à la préfecture de police. »

— « Non, » répliqua le maire. « Conduisez-moi d'abord au ministère de la Santé publique. »

La conférence fut longue et ardue qui réunit au ministère, autour d'un tapis vert, le maire, l'envoyé du *Daily Hooter,* M. Georgopoulos, d'une part, et les officiels, ministre compris — tous plus âgés que leurs vis-à-vis — de l'autre. On l'interrompit durant deux bonnes heures, jusqu'à ce que le pilote soit de retour de Phorkos avec ses photographies. Mais, même alors, le ministre n'acquiesça au désir du maire qu'à la condition expresse que tous les frais, quels qu'ils soient, seraient à la charge du *Daily Hooter.* Fort heureusement, l'envoyé de ce quotidien, tout sceptique qu'il était, flairait la « bonne histoire ».

Et comme on l'avait chargé de découvrir coûte que coûte la vérité au sujet du Pr. Digges et de Charlie Grubb, il s'engagea à indemniser le ministère de tous les débours que le plan du maire pourrait occasionner. Le maire ne put se rendre à la préfecture de police qu'en fin d'après-midi. Il y rencontra le préfet en personne et lui montra les stupéfiantes photographies — qu'avait prises le pilote — des policiers de pierre debout sur le quai de Sthéno. Puis il lui remonta le moral en lui remettant la lettre par laquelle le ministre de la Santé publique le priait instamment de ne rien entreprendre tant que ce qu'on appelait déjà le « plan du maire » n'aurait pas été mis à l'épreuve.

Le maire n'avait pas perdu sa journée.

6

A deux cents kilomètres au sud, à Phorkos, la journée avait été également bien remplie. Jimsy n'avait point bougé de la forteresse, surveillant le rangement — dans la plus grande des pièces qu'il s'était réservées — des victuailles et marchandises de toute sorte apportées par des muletiers renfrognés et suant à grosses gouttes. Vers midi, l'une des sentinelles donna l'alerte. Jimsy courut à la poterne et aperçut un petit avion qui approchait, venant du nord, et semblait chercher à se poser. Or il n'y avait aucun endroit dans l'île où atterrir. Mais à y regarder de plus près, on comprenait assez vite que l'avion n'effectuait qu'une reconnaissance. C'était un avion civil, et qui ne devait sûrement pas être armé. Peut-être l'avait-on chargé de lancer des messages imprimés émanant du gouvernement ou du maire, et contenant des instructions qui pourraient bien être dangereuses pour Jimsy.

Il lui fallait immédiatement attirer l'attention du pilote. Et pour ce faire, la détonation d'un fusil ne valait guère mieux que l'éclatement d'un sac en papier. Il fallait trouver autre chose. Il envoya l'un de ses hommes arracher un drap de son lit, mais il était déjà trop tard. L'avion s'était brusquement dirigé vers le petit port. Il survolait présentement le quai en rase-mottes, fort au-dessous de la forteresse. Ayant passé tout près des huit statues en uniforme, il décrivit un demi-cercle, prit de l'altitude et s'éloigna dans la direction opposée. Il se trouvait maintenant un peu plus haut que ne l'était Jimsy ; et celui-ci, aidé d'un de ses hommes, se mit à agiter frénétiquement le drap sur le fond sombre de la forteresse. Dans le même temps, il pointait ses deux petits doigts, rapidement découverts, en direction du pilote.

Il ne se passa rien. Et comme l'avion faisait demi-tour, Jimsy vit briller un éclair juste au-dessus de l'épaule droite du pilote : le soleil venait de se réverbérer dans le miroir préconisé par le maire. Alors, le jeune homme comprit tout ; et ce ne fut pas sans amertume qu'il constata que le moyen qu'il avait employé pour s'emparer sans danger des yeux de la Gorgone se retournait maintenant contre lui.

Jimsy fut fort dépité de voir avec quelle circonspection l'avion

redescendait de nouveau vers le quai. Une fois qu'il l'eut atteint, il décrivit un demi-cercle au-dessus de la mer et, se dirigeant vers le cimetière, le survola à très basse altitude. Pour le photographier, bien sûr ! Après avoir tourné deux ou trois fois au-dessus des tombes, il vira sur l'aile, survolant une nouvelle fois le petit port, et suivit la côte en direction du sud, jusqu'à l'extrême pointe de l'île. Dix minutes plus tard, on pouvait le voir reprendre de l'altitude au-dessus de la mer miroitante et s'éloigner vers le nord.

L'interprète de Jimsy passa l'entière journée et celle du lendemain au café, pour y écouter la radio. Mais rien ne vint qui pouvait laisser supposer que le sensationnel message de Jimsy adressé au *Daily Hooter* avait attiré l'attention du monde extérieur. La visite de l'avion prouvait cependant que quelqu'un était au courant des exploits du jeune homme. Mais ce quelqu'un ne tenait pas à découvrir ses batteries, quelles qu'elles fussent.

Cette incertitude n'était pas faite pour adoucir l'humeur de Jimsy et minait sérieusement sa confiance en lui-même. Ne doutant plus d'être attaqué un jour prochain, il lui fallait organiser sa défense. Il avait abandonné, on le sait, l'idée de fuir dans une barque de pêche. Au surplus, il était obnubilé par la puissance de son pouvoir de pétrification. Avec seulement une étroite poterne à défendre, il n'avait rien à redouter de ceux qui viendraient de jour. Quant à la nuit, nul doute qu'adossé au mur de sa chambre éclairée, il ne puisse également transformer ses assaillants en statues jusqu'à ce que l'entrée de la pièce s'en trouve bloquée. Alors, ses ennemis demanderaient grâce et accepteraient ses conditions.

Mais un point l'inquiétait. Les assaillants, en ayant soin de n'approcher qu'en regardant toujours le sol, pourraient tout de même arriver de jour jusqu'à quelques mètres de la poterne. Celle-ci, on l'a dit, s'ouvrait au flanc de la colline. A peu de distance du mur d'enceinte, béait un précipice profond d'une trentaine de mètres et qui n'en était séparé que par une bande de terre large seulement de huit ou dix. Le sommet dudit précipice surplombait d'assez haut la poterne. Après avoir pesé le pour et le contre, Jimsy se dit que — compte tenu de cette unique et étroite poterne et des quelques mètres de terre qui se voyaient au-delà — un seul doigt, ou mieux un seul « œil », serait aussi efficace que deux.

Il décida en conséquence de creuser une tranchée, large d'un mètre vingt et profonde d'autant, sur l'étroit passage qui séparait le mur d'enceinte du précipice, et de déposer le second « œil », sur une assiette blanche, au fond de ce trou. Tout ennemi qui s'approcherait de la forteresse, les yeux nécessairement baissés, ne pourrait éviter de regarder dans la tranchée afin de voir comment il allait la franchir. Et l'assiette blanche, posée au milieu du trou, attirerait obligatoirement son regard.

Au vrai, le creusement de cette tranchée — qui ne tarderait point à être connu de toute la ville — allait évidemment beaucoup nuire à son prestige : on verrait qu'il avait peur. Mais c'était une question de vie ou de mort, au regard de laquelle le prestige comptait peu. Jimsy n'avait confiance qu'en les yeux de sa bonne Gorgone, qu'en eux seuls. « Bon Dieu ! » se dit-il, « il ne tient qu'à moi de les parquer sur la place Venizelos, de m'adosser à un mur et de pétrifier tout le paquet d'un coup ! Et ils le savent bien ! »

Le creusement de la tranchée occupa le reste de la journée. Vers le soir, quand Jimsy descendit au fond de l'excavation en fermant les yeux, pour y placer l'assiette fatale, il se produisit un léger incident : la statue de pierre d'un petit berger trop curieux glissa du sommet du précipice et vint se briser au bord de la tranchée, à quelques mètres de la tête de Jimsy. « J'en serai quitte pour une autre couronne mortuaire, » pensa le jeune homme. Et cela lui rappela qu'il lui fallait envoyer l'un de ses gardes du corps au café, afin de dire à l'interprète de faire savoir à la population que les abords de la forteresse lui étaient désormais formellement interdits.

La journée du lendemain fut sans histoire. Toutefois, au cours de la nuit qui suivit, les gardes du corps et le cuisinier désertèrent en emportant de grands morceaux du jeune berger pétrifié. Jimsy était maintenant absolument seul dans son camp retranché.

Il prépara lui-même son petit déjeuner. Un peu plus tard, il franchit la poterne et alla s'adosser à un point du mur d'enceinte d'où, du côté de la mer, il pouvait surveiller sous lui les

allées et venues des habitants de la ville. A onze heures, il les vit se former en procession et se diriger vers le cimetière, pour y ensevelir les restes du berger pétrifié. Jimsy se demanda si l'on avait mis sa couronne avec celles des autres. La matinée était superbe ; il n'y avait point de vent ; la mer était étale ; et l'on distinguait au nord l'île de Santorin, pareille à une pâle améthyste. Les martinets décrivaient en piaillant de grands cercles tout autour de la forteresse ; et le chant des cigales semblait ne devoir jamais finir. Mais Jimsy ne remarqua rien de tout cela. Il observait tour à tour la ville qui s'étendait à ses pieds, le ciel du côté du nord et la mer miroitante où il se reflétait.

Il n'était pas loin de midi quand Jimsy aperçut un navire qui faisait route vers l'île. Cependant qu'il approchait, il se rendit compte que ce n'était pas le bateau sur lequel le maire avait fui, mais bien un autre plus grand dont la vitesse était de beaucoup supérieure. Tout navire qui met le cap sur un port semble toujours trop lent à qui l'attend. Pour le jeune homme, à bout de nerfs comme il l'était, celui-là lui parut ne point bouger du tout pendant plusieurs minutes. Et il s'étonna de voir combien un œil perçant et attentif pouvait y noter de détails.

De prime abord, il n'aurait su dire s'il y avait ou non des passagers sur le pont ; mais bientôt, à mieux regarder, il y distingua tout un groupe d'hommes. Le cœur de Jimsy se mit à battre la chamade. Il s'attendait bien qu'on envoyât la troupe ; mais qu'après l'alarmant rapport du maire, elle s'exposât de la sorte à l'approche du port, voilà qui le dépassait. Alors, il se souvint : le maire s'était enfui avant que le gamin qui pêchait sur les rochers ait été pétrifié à plus de cinq cents mètres de distance ; et il devait penser que les yeux de la Gorgone étaient sans effet au-delà d'une portée de fusil. En fait, il ne les avait jamais vus « opérer » qu'à bout portant.

Quand le navire ne fut plus approximativement qu'à un kilomètre de distance, Jimsy « ouvrit le feu » avec le petit doigt de sa main droite. Le navire poursuivit paisiblement sa route. Quand il ne fut plus qu'à un peu moins de cinq cents mètres, Jimsy distingua mieux les hommes qui allaient et venaient sur le pont ou se penchaient en s'appuyant sur la rambarde. Il visa une nouvelle fois ; la distance était maintenant moindre que celle qui l'avait séparée du gamin des rochers. Son sang, comme l'écri-

vent les feuilletonistes, se glaça dans ses veines. Les yeux de la Gorgone avaient-ils perdu leur pouvoir ? N'était-il plus lui-même qu'un criminel traqué et sans défense ? Jimsy courut jusqu'à sa chambre et revint avec un drap de lit. Il se mit aussitôt à l'agiter furieusement, comme il l'avait fait vainement pour attirer l'attention du pilote. Déjà la foule se hâtait vers le quai pour y accueillir le navire. Tous pensaient à Jimsy ; et nombreux furent ceux qui jetèrent un coup d'œil vers la forteresse. Le drap qu'on y agitait leur fit pousser les hauts cris. « Regardez ! » « Il se rend ! » « Il a peur ! » « Il demande à parlementer ! » A ces mots, un long frémissement parcourut la foule, et des têtes se retournèrent. Avec un peu plus de patience, Jimsy aurait pu « liquider » tout ce monde une fois pour toutes. Mais il lui tardait bien trop de mettre à l'épreuve les yeux de la Gorgone. Il lâcha le drap, pointa le petit doigt de sa main droite vers le quai : les funestes yeux n'avaient rien perdu de leur pouvoir. Et Jimsy pouvait maintenant contempler à ses pieds, debout, immobiles et pétrifiées, quatre cents personnes au moins.

La population épouvantée, hurlante, se cognant contre ses immobiles et silencieux compagnons, les faisant s'écrouler, les piétinant, se tordant les chevilles contre ses amis les plus chers, ses plus anciennes connaissances, se laissait gagner par la panique. Beaucoup, qui ne savaient plus où ils en étaient, se tournèrent à leur tour vers la forteresse et devinrent aussitôt de pierre, obstruant le passage. Les autres coururent se réfugier à la débandade à l'intérieur des maisons. Quand le navire accosta, il ne restait plus âme qui vive sur le quai.

Des appels qui venaient du pont firent sortir deux employés de la compagnie de navigation du bureau où ils se terraient. Les yeux précautionneusement baissés, ils se saisirent des amarres et lancèrent la passerelle. Le débarquement commença.

Le maire parut le premier, les yeux baissés vers le sol. Soixante hommes le suivaient à la file indienne. Soixante solides gaillards, lestes, bronzés, sans uniforme d'aucune sorte et qui ne semblaient point armés, mais qui, tous, portaient une corde enroulée à la ceinture. Leurs yeux étaient baissés comme ceux du maire ; et de temps à autre, chacun tâtait de la main, pour garder le contact, le dos de celui qui le précédait. Ainsi, pensait Jimsy, le maire avait mis toutes les chances de son côté en ce qui concer-

nait le fatal pouvoir des yeux de Méduse. Et le jeune homme ne pouvait s'empêcher d'admirer malgré lui l'extraordinaire discipline de cette troupe peu commune, laquelle était capable de rallier un port inconnu sans jamais lever la tête. Mais il se disait aussi que c'était enfantin et dérisoire, car il leur faudrait bien, s'approchant le plus près possible, lever les yeux à l'instant de l'assaut final.

Jimsy montait maintenant la garde avec un sentiment de puissance qu'avait renforcé la pétrification massive de la foule et la panique qui s'en était suivie. Il en oubliait momentanément combien sa situation était désespérée. Le maire et sa petite troupe se frayaient un chemin sur le quai. Le jeune homme ne put se retenir de rire lorsque le courageux petit homme trébucha contre la statue d'un de ses plus vieux amis et quand il étendit ses deux mains devant lui, pour repérer son chemin au milieu d'une forêt de figures de pierre. Quoique encore frappé de stupeur et douloureusement affecté, le maire, toujours suivi de sa petite troupe au complet, entreprit sans tarder de gravir péniblement, mais délibérément, le sentier qui menait à la forteresse.

Jimsy, après avoir une dernière fois inutilement pointé son petit doigt en direction du navire, se dirigea calmement vers la poterne et franchit la tranchée sur une planche qu'il retira ensuite. Il demeura là, debout, sous la voûte, à attendre ses assaillants. Ceux qui parviendraient à passer le fossé sur les cadavres de pierre de leurs compagnons, ceux-là trouveraient à qui parler.

Dix minutes plus tard, le petit maire, qui s'était arrêté pour souffler, débouchait devant le mur d'enceinte. La tête penchée, les yeux baissés, il atteignit le bord de la tranchée et y tomba d'un coup, pétrifié. Jimsy s'applaudit du succès de sa ruse. Mais sa satisfaction fut de courte durée. L'homme qui suivait immédiatement le maire, un grand et vigoureux garçon d'allure paysanne, donna l'alarme. « Attention ! » cria-t-il par-dessus son épaule. Puis il s'arrêta, commença à tâter du pied le bord de la tranchée, s'assit par terre, pivota précautionneusement sur lui-même et se laissa glisser lentement à l'intérieur de l'excavation. Quand ses pieds en touchèrent le fond, il se baissa, avança la main et tâta le corps rigide du maire. Alors, il parcourut la tranchée, bras écartés, pour en mesurer l'étendue.

— « Il y a un obstacle ! » cria-t-il de nouveau. « Un mètre vingt de large, autant de profondeur ; et le corps de pierre de monsieur le maire est au fond. Appuyez-vous au mur, sur votre gauche, et suivez-moi ! » Ayant dit, il leva la tête et regarda Jimsy droit dans les yeux, d'un air parfaitement inexpressif. Le jeune homme découvrit aussitôt le bout de son petit doigt et le pointa vers l'assaillant. Celui-ci n'en parut pas affecté. Il sauta prestement hors de la tranchée, chercha le mur de la main gauche et défit de la droite la corde qui lui entourait la taille. Elle se terminait par un large nœud coulant.

Maintenant, Jimsy savait : l'homme était aveugle. Ils étaient tous aveugles ! Leur marche tête baissée n'avait été rien de plus qu'une ruse imaginée par le maire, afin que Jimsy ne vît point qu'ils étaient aveugles et n'en profitât pour leur échapper. Pour la première fois de sa vie, Jimsy perdit la tête. Au lieu de passer silencieusement, sur la pointe des pieds, sous le nez des aveugles et de gagner promptement la montagne, la panique le fit se précipiter dans la cour de la forteresse. Les chances qu'avait l'« ennemi public n° 1 » de quitter Phorkos à la faveur des ténèbres sur une barque de pêche volée, ces chances-là étaient des plus minces. Celles qui lui restaient de pouvoir atteindre un lieu quelconque où il serait en sûreté l'étaient davantage encore. Mais le fait de s'être engouffré sous la poterne sonnait bel et bien le glas de Jimsy. La fin du jeune homme ne devait être ni miséricordieuse ni rapide. Elle fut interminable ; et ce fut justice.

Quand le maire, au terme de la longue conférence qui s'était tenue au ministère de la Santé publique, eut obtenu du ministre l'autorisation de rassembler un certain nombre d'aveugles qu'on serait allé chercher — au moyen d'autocars et de canots à moteur loués par le *Daily Hooter* — chez eux et dans les institutions spécialisées, tant dans la péninsule que dans les îles avoisinantes, il avait insisté sur le fait qu'ils devraient être volontaires et qu'on les choisirait en fonction de leur vigueur et de leurs aptitudes. Tous ces hommes, ou presque, étaient des paysans et, pour la plupart, aveugles de naissance. Ils avaient l'habitude de travailler durement une terre aride.

Un sixième sens, qui leur était particulier et leur faisait re-

pérer à l'avance les murs et les édifices, leur permettait de se diriger à merveille. Leur ouïe était si sensible qu'elle pouvait percevoir le son le plus infime et qui trahissait la présence de l'homme ou de l'animal, comme aussi le moindre bruissement de la végétation au repos ou bien encore le souffle quasi imperceptible de l'air au travers des jointures d'une porte. Il ne leur parut point que c'était un problème que de pister un homme et de l'empoigner — dans un espace qui n'avait guère plus d'une soixantaine de mètres carrés — ni même de le ficeler à l'aide de leurs cordes. Jimsy, qui s'en rendit compte, n'aimait pas cela du tout. Aussi, jeune et vif comme il l'était, se voyait-il déjà bernant tous ces aveugles tâtonnants, au point qu'épuisés ils abandonnent leur poursuite et laissent un instant la poterne sans surveillance.

Un premier homme s'arrêta devant l'entrée de la poterne ; un second prit immédiatement position à ses côtés. A eux deux, ils suffisaient à barrer le passage. Les autres, guidés par la voix de leur chef, entrèrent un par un dans la cour sans plus de façon. Jimsy les trouva lents, gauches, hésitants. Mais quand il les vit progresser en une longue colonne où chacun se tenait aux épaules de celui qui le précédait, le jeune homme se sentit beaucoup moins rassuré.

Il se dirigea, sur la pointe des pieds, vers le puits qui s'ouvrait sous la voûte de la poterne et que surmontait un grand arceau de fer où pendaient une chaîne et un seau. En serait-il donc réduit à se laisser glisser au bout de la chaîne, debout dans le seau qui se balançait à cinq ou six mètres au-dessus de l'eau qu'on voyait luire au fond du puits ? Il grimpa sur le rebord de la margelle, empoigna l'arceau de fer d'une main et prit la chaîne de l'autre. Elle était rongée par la rouille, elle se rompit ; le seau rebondit et frappa violemment le mur. Jimsy jeta un rapide coup d'œil du côté des aveugles : ils avaient entendu le bruit. Ceux qui se trouvaient au milieu de la colonne hâtèrent le pas ; et le petit groupe soudainement resserré se dirigea vers le puits. Non, non ! Ce serait un piège mortel !

L'instant d'après, une idée lumineuse traversa l'esprit de Jimsy. Le brusque resserrement de la colonne avait fait que l'un des hommes, qui suivait le mur de la main gauche, s'était vu contraint de lâcher de l'autre l'épaule de son compagnon de droite, créant

de la sorte un vide dans la colonne. Jimsy décida de s'y glisser, de devenir l'un de ses propres poursuivants, de marcher avec eux jusqu'à ce que, découragés de ne le point trouver, ils admettent en fin de compte qu'il pouvait bien s'être échappé. Il ôta ses chaussures et, pieds nus, se glissa vers la brèche.

Comme la colonne se rapprochait de lui, il fit demi-tour et posa sa main sur l'épaule de l'homme qui se trouvait à sa droite. « Euryale, » dit posément celui-ci. Jimsy, pris de court, ne répondit rien. « Euryale, » répéta l'homme en détachant les syllabes, tandis qu'il tournait la tête du côté de Jimsy. Cette fois, un autre homme, qui s'appuyait au mur à moins de deux mètres à gauche de Jimsy, dit à son tour « Euryale » très sèchement, en tournant aussi la tête. Et Jimsy comprit enfin. C'était un mot de passe, destiné à éviter que les aveugles ne se capturent eux-mêmes par mégarde.

Le jeune homme lâcha l'épaule de son voisin et courut se réfugier le long du mur, derrière la petite troupe. Son vieux ressentiment se réveillait en lui avec une telle acuité qu'il s'en fallut de peu qu'il ne criât de rage. Pourquoi fallait-il donc que le mot de passe soit justement l'un de ceux que Jimsy — faute de palais — était absolument incapable de prononcer ? Pourquoi comportait-il un « r » et un « l » ? Il en venait à penser, que si le mot de passe avait été « Bo », la dangereuse idée qu'il avait eue de prendre place dans la colonne aurait été sa meilleure sauvegarde. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'à la longue ces hommes auraient bien pu sentir qu'il n'était pas des leurs.

L'homme de l'épaule duquel Jimsy venait d'ôter sa main se mit à crier pour donner l'alarme. La colonne stoppa, fit aussitôt demi-tour et, dans la plus extrême confusion, se dirigea du côté d'où venaient les appels. Jimsy tenta de s'éloigner ; mais les cailloux coupants dont la cour était parsemée lui mirent les pieds en sang. Il lui fallait absolument retrouver ses chaussures. La douleur lui arracha un cri.

Le maire, dans sa hâte, n'avait eu que le temps d'endoctriner sa petite troupe, non celui de l'entraîner à la discipline. Une fois la colonne rompue, et après que Jimsy eut crié, ces solides paysans aveugles, oublieux des consignes, s'étaient mis à chasser chacun pour son propre compte. Et durant près de vingt minutes, ce fut un peu comme une étrange partie de colin-maillard dont on aurait inversé les rôles. Jimsy, après avoir assez facile-

ment récupéré ses chaussures, se mit à virevolter de-ci, de-là, en poussant de grands cris ironiques. Les hommes se cognaient les uns aux autres, pareils à des pantins en folie, et balayaient l'air de leurs deux bras en ne cessant de hurler : « Euryale ! Euryale ! » Malgré leur endurance, ces cœurs purs ne laissèrent pas de se décourager.

L'homme qu'on avait vu marcher immédiatement derrière le maire, et qui montait maintenant la garde à la poterne en compagnie d'un camarade, cet homme-là entendit le tohu-bohu et se représenta la scène comme s'il l'avait vue de ses yeux. Il décida de prendre le commandement et réclama le silence d'une voix de stentor. Il donna l'ordre de reformer la colonne, dit aux hommes de se tenir dos au mur et d'avancer vers l'intérieur de la cour en ayant bien soin de ne laisser aucun vide entre eux. L'allure de leur progression ne lui importait guère. Que Jimsy soit assez niais pour se laisser encercler, il n'en demandait pas davantage.

Les hommes, un peu honteux de la façon dont ils venaient de se comporter, se cherchaient l'un l'autre et, s'étant retrouvés, reformèrent la colonne. Mais, cette fois, celle-ci s'étira de manière à toucher le mur à chacune de ses extrémités. Jimsy, que ses entrechats avaient essoufflé, reprenait haleine dans un coin, sous la voûte de la poterne. Il n'entrait pas dans ses intentions de pénétrer dans la cour. La lente, l'inexorable progression et la rigoureuse discipline des aveugles le convainquirent très vite qu'ils ne se lasseraient pas de sitôt. Il ne lui fallait point songer à sauter par-dessus leurs têtes. La façon qu'ils avaient de s'arrêter à chaque pas, pour tendre l'oreille, rendait tout bonnement absurde l'idée seule de se faufiler entre eux. Le maire avait gagné la partie.

Un espoir qui s'effondre détend toujours les nerfs. Et Jimsy se sentit soudain très calme. Il se trouvait maintenant debout à l'endroit exact où se tenait le hobereau quand il l'avait menacé de le pétrifier ; et il se rappela tout à coup quelle belle et majestueuse statue le vieil homme aurait faite s'il n'avait immédiatement capitulé. Jimsy se dressa fièrement de toute sa hauteur. Si ce devait être la fin, que le monde ait au moins une noble image de pierre du grand James Carew — non, pas James — de Carew tout court ou, mieux encore, de « Gorgone » Carew, découvreur et pétrificateur.

Jimsy leva lentement la tête... Il lui fallait la tenir bien haute et regarder droit devant lui, la main gauche appuyée sur la hanche, le pied droit légèrement en avant. Alors seulement, il se souvint. Non, ce ne serait pas une statue majestueuse, mais celle d'un homme hideux au nez démesuré, et sans menton. En compensation, il était vrai que ce semblant de marbre ne reproduirait pas la fameuse tache couleur lie-de-vin. Mais immortaliser ce visage dans la pierre ?... Non !

Le ressentiment de Jimsy, s'il en avait eu le temps, aurait sans doute encore augmenté de façon surprenante. Mais il ne l'eut pas. Dun bond, le jeune homme sauta sur la margelle du puits, se dressa, leva le petit doigt. Et une fort laide statue tomba violemment de tout son long, brisant le seau au passage. Puis elle disparut au fond du puits avec un tintamarre épouvantable. Les aveugles se doutèrent un peu de ce qui venait de se produire. Mais sur le conseil de leur chef qui se tenait toujours auprès de la poterne, ils n'en fouillèrent pas moins méthodiquement les pièces d'habitation avant de chanter victoire.

Jimsy n'eut même pas le bénéfice de la gloire posthume, et le *Daily Hooter* ne profita guère davantage de « la » nouvelle du siècle. L'envoyé de ce journal entreprenant et généreux passa un peu plus de deux heures à photographier, sous tous les angles imaginables, non seulement les gisants de pierre qu'étaient Charlie Grubb et le Pr. Digges, mais aussi la stupéfiante forêt de statues debout ou couchées qui encombraient le quai, la place Venizelos et beaucoup de rues de Sthéno.

Quand le tremblement de terre se produisit, l'envoyé en question se rendait au sud de l'île, à bord d'une barque de pêche, dans l'intention d'y photographier les fouilles. Ce brusque soulèvement sous-marin, dont l'épicentre se situait presque exactement sous l'île de Phorkos et dont on se souvient encore à cause d'un formidable raz de marée — monstrueuse montagne d'eau salée — se rua sur les Cyclades et ravagea les côtes de la Grèce et de l'Asie mineure. Phorkos elle-même fut engloutie, à l'exception d'un roc haut d'une bonne centaine de mètres.

Nul doute que Jimsy, s'il avait pu prévoir cela, aurait amèrement ressenti un aussi total et catastrophique anéantissement des preuves de son extraordinaire découverte. Pour couronner le tout,

les seules pièces à conviction qui n'avaient point été la proie des flots — la série de photographies prises par le pilote de la carlingue de son petit avion, et leurs négatifs — avaient été oubliées par le maire au ministère de la Santé publique. Et l'on sait de reste que tout document qu'on laisse traîner dans un ministère — que se soit à Athènes ou ailleurs — est à jamais perdu.

Traduit par Françoise Martenon et Roland Stragliati.
Titre original : The eyes of Phorkos.

DERNIER NUMÉRO de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 1 F en timbres et de votre dernière bande adresse.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

Revue des films

LE RETOUR DE ROGER CORMAN

Le Studio de l'Etoile, qui l'avait abandonné pour de très utiles rééditions, est revenu à Roger Corman en présentant deux films inédits : *Un baquet de sang* et *La petite boutique des horreurs*. La distribution, dans un autre circuit, de *La malédiction d'Arkham* a ainsi permis au spectateur français de découvrir en quelques mois deux aspects différents de son œuvre.

Un baquet de sang et *La petite boutique des horreurs* sont deux comédies jumelles. Tournées successivement (en 1959) et très rapidement (deux jours et demi pour la première, cinq jours pour la seconde) dans des décors récupérés, aussi brèves l'une que l'autre (66 et 70 minutes), elles reposent sur un schéma identique conçu par Charles Griffith. Walter Paisley, le héros de *Un baquet de sang*, serveur dans un café fréquenté par des beatniks, rêve de devenir un artiste comme ceux qu'il sert. Ayant eu l'idée de recouvrir de plâtre à modeler un chat qu'il venait de tuer par maladresse, il connaît l'admiration et le succès. Pour conserver sa célébrité, il est contraint de produire de plus en plus et de passer, en suivant le même procédé, à des modèles humains. Seymour Krelboine, commis fleuriste dans une boutique qui deviendra « la petite boutique des horreurs », a créé une plante aberrante qui se nourrit de sang humain ; pour l'entretenir, il doit lui fournir de nombreuses victimes qu'elle réclame avec une avidité proportionnelle à sa croissance accélérée.

Les deux héros ont le même caractère, inspiré à la fois par la psychanalyse et la tradition juive (très clairement utilisée dans *La petite boutique*) : maladroits, faibles, naïfs, infantiles, ils sont complètement inadaptés au monde qui les entoure et, à leur manière, parfaitement innocents. Ils vivent dans une terreur continuelle engendrée par l'autorité castratrice d'une Mère toute-puissante : Krelboine doit soigner sa mère, hypocondriaque roublarde ; Paisley subit les soins trop maternels de sa logeuse (les deux rôles sont tenus par la même actrice). Tous deux sont amoureux d'une jeune fille de leur entourage qui les ignore jusqu'au moment où ils deviennent célèbres. Dévorés par leur création respective, l'inventeur se sacrifiera à la science, et le sculpteur à l'art. Mais Paisley agit par peur et par égoïsme, Krelboine par amour et par altruisme : il refuse de laisser mourir sa plante. Par sa forme ahurissante et indescriptible, par son caractère impérieux et coléreux, par sa boulimie incroyable, par sa voix qui passe de l'aigu au grave et du ton pleurnichard au ton du commandement, celle-ci est l'une des plus monstrueuses créatures du cinéma fantastique, et l'une des plus bouffonnes.

Le comique repose, en partie, sur l'entourage des deux héros : si la petite boutique n'a guère de caractère, les personnages du film sont tous originaux : depuis le client qui achète des fleurs pour les manger jusqu'au machiniste qui se rend chez le dentiste par plaisir, c'est un défilé d'individus burlesques dont les entrées et les sorties rythment l'histoire. La taille de la plante et l'exaspération du patron croissent en même temps que ce rythme s'accélère. Dans *Un baquet de sang*, par contre, les caractères sont plus vagues, le décor plus original. Le besoin de créer associé au désir de célé-

brité engendre le mouvement. C'est aussi, pour Corman et Griffith, l'occasion de faire une peinture satirique du commerce de l'art.

Le comique dépend par ailleurs du même mécanisme logique : une fois les prémisses posées, le spectateur attend de voir comment une providence démoniaque va placer sur le chemin du héros sa future victime. Car le hasard fournit toujours une proie au moment opportun, à moins qu'elle ne s'offre d'elle-même. Les deux films reposent sur la constance de cette progression dramatique.

Ils illustrent l'habileté de Corman à conter une histoire et à composer avec des éléments conventionnels ou préétablis. Dans ces deux espaces uniques et réduits que sont la boutique et le café, la caméra évolue avec une très grande souplesse ; la connaissance précise des lieux permet de créer une atmosphère réelle qui donne à chaque film son unité et sa particularité. Bien que plusieurs éléments aient une fonction utilitaire évidente, pour le montage par exemple, Corman parvient toujours à justifier leur présence en leur donnant une valeur dramatique. C'est, sur le mode mineur, la même tentative qu'Hitchcock fit dans *La corde*. La valeur des deux films tient enfin au choix de leurs interprètes principaux ; les nuances de leur jeu correspondent à la tonalité de chaque film : Jonathan Haze (Krelboine) est plus extérieur dans un film plus burlesque et plus fantaisiste, Dick Miller (Paisley) plus subtil dans un film plus noir et plus rigoureux.

Ce sont deux réussites originales, encore qu'*Un baquet de sang* doive beaucoup au *Voyeur*, dans des genres difficiles et mal représentés : la comédie d'horreur et la comédie fantastique. Et les amateurs de Corman l'ont bien reconnu (1).

Il semble au contraire que *La malédiction d'Arkham* les divise de manière irréductible : dans *Fiction* même (2), Pierre Strinati et Bertrand Tavernier ont exprimé des avis totalement opposés.

Pour ses détracteurs, le film représente une honteuse trahison et une grotesque déformation de la nouvelle de Lovecraft, *L'affaire Charles Dexter Ward* (3). Corman s'est expliqué là-dessus : « Nous devions faire *The haunted palace*, de Poe, mais le script n'était pas prêt à temps. Il y avait dans nos tiroirs un traitement du *Cas de Charles Dexter Ward* qui présentait quelque ressemblance avec Poe. Mais, les distributeurs ne réclamant que des films de la série Poe, on utilisa la nouvelle de Lovecraft, on y mêla des éléments de Poe, et on annonça *The haunted palace*, d'Edgar Poe. En fait c'était une tricherie. Ce n'était qu'un demi Lovecraft, et je n'ai pas vraiment essayé de pénétrer à l'intérieur de son univers. » (4) A l'enquête minutieuse qui doublait celle effectuée par Joseph Curwen, à la remontée dans le passé d'où naissait une horreur croissante, Corman et Charles Beaumont ont substitué une histoire fort simple : dans le prologue, Joseph Curwen est brûlé, comme sorcier, par les habitants d'Arkham pour les expériences auxquelles il s'est livré sur quelques jeunes femmes du village ; en mourant, il jure de revenir se venger. Son descendant Charles Dexter Ward venant habiter son château, Curwen s'empare de son esprit jusqu'à l'investir complètement, pour pouvoir ressusciter sa femme, brûlée en même temps que lui, et poursuivre son grand œuvre.

Les éléments décoratifs de la série Edgar Poe semblent d'autant plus artificiels qu'ils ne correspondent pas véritablement à l'univers de Lovecraft ; ils ne renvoient plus à un monde mental ni à une interprétation psychanalytique. Mais ils prennent une valeur nouvelle. Le village et le château d'Arkham paraissent littéralement flotter dans le brouillard ; les rues n'aboutissent nulle part ; les voyageurs passent de manière incompréhensible du village au château. Ce petit royaume est situé dans une zone où l'espace n'existe pas plus que le temps. Attablés dans un café, les villageois paraissent seulement attendre ; les descendants ont les mêmes traits, exactement, que leurs ancêtres.

Cet univers respire la mort, la putréfaction, l'horreur : des êtres monstrueux,

---

(1) Voir précédents comptes rendus, à l'occasion de l'hommage Corman à la Cinémathèque Française, dans **Fiction** no 131.

(2) Voir **Fiction** nos 131 et 180.

(3) Traduit dans le receuil **Par delà le mur du sommeil,** Denoël, Présence du futur.

(4) Entretien paru dans **Positif** no 59.

dépourvus d'yeux, qui résultent des croisements démoniaques effectués par Curwen, errent dans les rues d'Arkham. Avec son visage ridé, sa peau livide, son attitude compassée, ses gestes décomposés, le serviteur du château (Lon Chaney) est un véritable mort-vivant. Le château paraît sécréter un pourrissement qui envahit tous les êtres. Fasciné par le portrait de son ancêtre, Charles Dexter Ward résiste peu à la dépossession de soi. Les moments où le personnage passe d'une personnalité à l'autre donne à Vincent Price l'occasion de compositions raffinées et immédiates.

Joseph Curwen domine ce monde dont il a provoqué la dégénérescence. Les personnages, simples, typés, fonctionnels n'ont aucune psychologie. Mais sa passion pour le monde des ténèbres et son amour pour sa femme font de Curwen un monstre grandiose et le seul être actif de ce royaume de la décomposition. C'est lui qui triomphe dans une fin pessimiste qui est l'amorce d'un recommencement.

Chaque effet est appuyé, et accompagné de tous les éléments qui peuvent en renforcer la portée immédiate sans l'approfondir. Les caves du château paraissent sans limites ; elles figurent bien ces univers souterrains multidimensionnels que Lovecraft aime à suggérer. Entièrement noires, elles ne contiennent que deux éléments fixes : un escalier de bois, énorme, et une potence surmontant un puits ; cet appareil permet l'accouplement d'une femme avec l'un de ces êtres verdâtres que l'on aperçoit un bref instant dans une eau glauque. Dans cette cave, Curwen parvient à rappeler sa femme à la vie ; cette opération lente, et plusieurs fois interrompue, nous fait plonger dans un autre univers, nauséeux et ignoble. La mise en scène insiste sur quelques symboles : l'escalier, l'arbre du supplice, le puits, les caves. Moins découpé qu'à l'ordinaire, le film repose sur quelques grandes scènes et sur une construction très fluide. L'image compte seule ; le film semble tout en surface, brutal, sans contact avec la réalité.

De la brutalité à la caricature, il y a peu de distance : suivant l'émotion ressentie, chacun admire ou déteste le film. Mais Corman a mis en question, peut-être par hasard, les limites du fantastique au cinéma. Jusqu'où peut-on aller dans la création d'un univers imaginaire, abhumain et presque libre de toutes références ? Moins habile, et moins pressé, Corman n'aurait pas permis cette interrogation.

Alain GARSAULT

UNE MESSE POUR DRACULA de Peter Sasdy

Les aventures cinématographiques de Dracula tendent maintenant à constituer un cycle ; les vies et les morts de Dracula, une série toujours inachevée de contes qui se déroulent en des époques parallèles. Les circonstances de la mort et de la résurrection du comte constituent, avec les éléments principaux de la mythologie vampirique, les seuls points de jonction entre des épisodes de plus en plus diversifiés et de plus en plus éloignés du roman de Bram Stoker. Par la mort du comte, *Une messe pour Dracula* se trattache au *Cauchemar* ; par la résurrection à *Dracula, prince des ténèbres* ; par la séquence d'ouverture, le film suit directement *Dracula et les femmes*, de Freddie Francis (1) : un voyageur précipité hors d'une diligence devient le seul témoin de la dernière scène de ce film où Dracula mourait transpercé par une croix. Le voyageur, un marchand d'antiquités, recueille le collier, la bague, la cape et le sang du comte qui s'est déshydraté au contact de l'air. Un admirateur de Dracula, entré en possession de ces reliques, se coupe la paume de la main au-dessus d'un verre plein du sang dessiqué et celui-ci se met à bouillonner. Après avoir bu ce breuvage en ébullition, le jeune homme meurt et Dracula se

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** no 191.

réincarne à sa place. Il est ainsi deux fois détruit dans le même épisode. L'accentuation de l'aspect sanglant, que Fisher évita le plus longtemps possible, est une des caractéristiques des nouveaux avatars de Dracula ; ces globes oculaires entièrement rouges, ces gros bouillons de sang ne provoquent pas toujours de l'horreur mais bien souvent de l'amusement.

Puisque chaque film est autonome, le scénariste est contraint d'inventer un cadre, des personnages et des péripéties nouvelles. John Elder s'est inspiré du roman anglais à la fin du XIXe siècle. Trois bourgeois victoriens ont constitué une société semblable au Suicide-Club de Stevenson, mais destiné à explorer systématiquement la débauche. Au moment où ils commençaient à se lasser, ils rencontrent un jeune lord, frère spirituel de Dorian Gray, qui leur offre alors d'acheter les reliques de Dracula. Le décor de la ville, des ruelles et d'une maison close évoquent le Londres de Jack l'Eventreur. A un schéma de roman policier — Dracula entreprend de se venger de ces trois bourgeois qui ont abandonné son zélateur — Elder mêle des aspects modernes, destinés peut-être à satisfaire un public différent et nouveau.

Deux jeunes filles deviennent les esclaves à demi consentantes de Dracula ; ces relations particulières, que certains gestes rendent d'abord sensibles, sont ensuite nettement, et grossièrement, indiquées. Et c'est pour avoir méprisé l'une de ses servantes que Dracula périra.

La personnalité de Dracula change de caractère : il fait ressortir la vraie nature de chacun. Deux des bourgeois ont une fille, le troisième, un garçon ; ces trois enfants sont en rébellion ouverte contre leurs parents. Inspirés par le comte, ils tuent leurs pères respectifs avec une joie sauvage (1). Dracula asservit les jeunes filles et les libère tout à la fois en leur faisant découvrir le plaisir. Ce recours à la psychanalyse se remarque dans la conduite même de Dracula qui procède comme un psychiatre et utilise, par exemple, l'hypnotisme.

Le personnage a également pris une signification blasphématoire : le geste par lequel il appelle une jeune fille est un geste christique et sa première apparition pourrait renvoyer à un épisode évangélique. Sa résurrection se déroule dans une chapelle ; les pratiques qui y aboutissent relèvent de la magie noire. Il sera vaincu par la magie blanche à laquelle le rituel catholique se trouve associé de manière peu conforme à la théologie. Jouant un rôle complexe qui n'a plus rien d'humain, Christopher Lee se contente de paraître ; mais son apparence est de plus en plus impressionnante.

Chargé d'éléments divers auxquels s'ajoutent les épisodes simplement narratifs, le scénario possède une richesse indéniable, mais plus quantitative que qualitative. Si les éléments nouveaux ne s'harmonisent pas, la faute en revient surtout au réalisateur Peter Sasdy. Ce qui aurait dû être suggéré, il le précise lourdement ; ce qui demandait à être précisé, il le laisse dans la confusion. Mais sa mise en scène est souvent plate : il se contente de placer sa caméra sans chercher à comprendre les facettes du scénario. Il n'appauvrit pas les idées même s'il ne les met pas en relief. Il tend surtout à vulgariser les traits les plus fins. Le même principe se retrouve dans la direction des acteurs : sauf Christopher Lee et Linda Hayden, qui passe d'une innocence impertinente à une sensualité onctueuse, les acteurs frôlent souvent la grimace.

Les tendances qui apparaissent nettement dans ce film sont grosses de danger. Le personnage de Dracula perd peu à peu toute valeur poétique ; parce qu'elles sont trop fréquentes, les adaptations le réduisent au rôle de faire-valoir : son nom, son costume, sa fonction importent plus que son caractère. Ces adaptations se répètent nettement (l'aspect blasphématoire se trouvait déjà dans *Dracula et les femmes*) et utilisent sans vergogne certains effets des films de Fisher (cette danseuse au serpent vient des *Deux visages du Dr Jekyll*). Dracula subit la même dépréciation que le personnage de Tarzan. L'habileté de John Elder le préserve ici d'un trop grand avilissement. Mais combien de temps résistera-t-il à de tels traitements ?

Alain GARSAULT

(1) Les vampires sont enfin vengés : un humain a le coeur traversé par l'épieu même qu'il destinait à sa fille vampire.

LA ROSE ECORCHEE de Claude Mulot

Le scénario repose sur le renversement du traitement d'un thème classique : la régénération d'un « monstre » par l'immolation de jeunes filles ; généralement, ce n'est qu'après diverses aventures, qui manquent de faire de l'héroïne une dernière victime, que le héros, et le spectateur, découvrent le monstre qui cherchait à se venger *(L'homme au masque de cire, La Vierge de Nuremberg)* ou à guérir un mal incurable *(Le moulin des supplices)*. Cette fois, le drame du monstre est connu dès les premières séquences par une série de retours en arrière : la femme (Annie Duperey) d'un peintre (Philippe Lemaire) vient d'être grièvement brûlée au cours d'un bal masqué champêtre ; elle reste paralysée et défigurée. La décision finit par se former favorisée par les circonstances, de restituer, à l'aide d'une greffe, un visage à la jeune femme ; mais il faut utiliser le visage d'une personne vivante.

Comme le montre ce renversement, c'est le drame du peintre et de sa femme qui a intéressé Claude Mulot : une histoire d'amour dans le goût romantique. Bien que celle-ci se déroule de nos jours, le décor, un château meublé dans un style moyenâgeux, renvoie à cette période, ainsi que les costumes de Philippe Lemaire. Le personnage qu'il incarne se rattache à la tradition littéraire du romantisme. Peintre fou de son modèle, il ne peut, depuis l'accident, tenir un pinceau ; il ne se rend à la solution la plus atroce que pour lutter contre le destin et retrouver la beauté qu'il adorait en tant qu'homme et en tant qu'artiste. Le jeu nuancé de Philippe Lemaire rend émouvant ce personnage torturé et exalté. Si la personnalité de la jeune femme reste plus secrète, quelques plans suffisent à faire saisir l'intimité du couple, et son bonheur.

Par l'utilisation de la caméra subjective, le monstre devient pitoyable. Claude Mulot, en refusant de le montrer, amène le spectateur à s'identifier à lui : accompagné par les grincements du fauteuil roulant et une respiration haletante, le monstre, et le spectateur, découvrent le monde à travers des images déformées et, en même temps, ce dernier éprouve combien une seule apparition du premier provoque de gêne sinon d'horreur. Cette méthode justifie le voyeurisme de certaines scènes en faisant comprendre celui du personnage : anxieuse, la jeune femme guette, à travers un feuillage, le visage destiné à remplacer le sien qui n'existe plus que comme un souvenir, dans la mémoire de son mari ou dans ses toiles.

D'être ainsi inversé, ce thème prenait un intérêt nouveau ; mais le film ne tient pas ce que le procédé promettait.

Cet échec provient d'abord de l'inachèvement des deux personnages principaux : la description des rapports entre le peintre et sa femme, après l'accident, est loin d'être complète et satisfaisante ; souvent, le film suggère là où l'on demanderait à voir ; telle action brutale, telle réaction inattendue créent bien un effet de surprise, mais elles ne rendent pas les personnages plus attachants ou plus compréhensibles. L'échec résulte ensuite de la nature de certains personnages secondaires. Non de ceux inventés par Mulot, ces deux nains mystérieux, inquiétants et sympathiques à la fois, qui évoquent Edgar Poe (et dénotent clairement une influence de Corman, perceptible par ailleurs), mais de ceux qui se rattachent au thème originel. Mulot a voulu en faire plus que des rôles conventionnels et fonctionnels : des caractères. Le chirurgien déchu (Howard Vernon), amené par chantage à opérer le monstre, devient plus humain que bien des personnages similaires ; mais son histoire, mélodramatique, empiète exagérément sur l'action principale. La sœur de l'une des victimes, qui provoquera le dénouement, est traitée avec trop d'attention pour ne pas intéresser ; dès qu'elle est prisonnière, la sympathie du spectateur se déplace : le monstre devient odieux et la jeune captive fait trembler. Cette dispersion de l'intérêt est l'une des causes de la faillite dramatique du dénouement.

L'échec tient enfin au manque de maîtrise et de confiance en soi de l'auteur. Pour être sûr de ne pas manquer ses effets, Claude Mulot accumule des éléments divers et superflus : le peintre dirige aussi une entreprise d'horticulture où le chirurgien travaille sous une couverture ; de là découle une histoire de plantes vénéneuses, plutôt ridicule. L'am-

biance créée par la caméra subjective est bien plus prenante que celle suggérée par cet enterrement dans les ruines éclairées par des torches qu'accompagne une musique bruyante. Les cadrages sont souvent maladroits et vont à l'encontre du scénario (par exemple, dans la scène où la jeune femme observe son mari séduit par une infirmière). Mulot se montre cependant capable de faire naître un climat fantastique réel ; la séquence d'ouverture concrétise, par son aspect cauchemardesque et sa violence, une idée érotique valable. Et l'on ne se plaint pas qu'elle soit utilisée deux fois.

Malgré son échec, excusable puisqu'il s'agit du second film de Mulot, cette tentative est réconfortante : elle prouve que de jeunes auteurs s'intéressent au fantastique en soi et que ce genre devient de plus en plus une source d'inspiration et un moyen d'expression.

Alain GARSAULT

LES ENVAHISSEURS ATTAQUENT de Ishiro Honda

Le scénario reprend le thème d'*Invasion Planète X* de Honda : en 1999, des extra-terrestres utilisent les monstres de la Terre pour réduire les Terriens à leur merci. Et, comme dans ce film, il mêle des éléments de science-fiction aux exploits des monstres. Mais, quoique honnêtement traitée, la partie qui concerne la science-fiction est la moins intéressante.

La vie en 1999 n'est guère différente de la nôtre ; deux changements notables seulement : le téléphone téléviseur et la forme des armes. Mais les Japonais ont installé une base lunaire ; c'est grâce à la petite équipe isolée sur la Lune que les humains triompheront des extra-terrestres. Ceux-ci apparaissent comme des femmes, vêtues de combinaisons gris argenté, qui affichent un sourire de réclame en proférant les pires menaces ; en fait, ce sont des monstres : lorsqu'ils sont blessés, ils se transforment en une sorte de serpent métallisé qui se solidifie rapidement et devient une pierre. Ils voyagent à bord de soucoupes volantes : les maquettes qui montrent leurs atterrissages sont inspirées de celles de la planète Metaluna dans *Les survivants de l'infini*.

L'action directe des extra-terrestres est aussi réduite que celle des Terriens, limitée à trois épisodes : ils récupèrent ceux des leurs transformés en robots par les extra-terrestres, ils détruisent une base lunaire appartenant aux mêmes, ils réussissent à libérer les monstres de leur emprise.

Car les monstres seuls sont les véritables héros ; un commentaire donne à leurs exploits le caractère d'une épopée. Les Terriens les ont isolés sur une île du Pacifique où ils peuvent s'ébattre sous la surveilance de caméras de télévision ; des moyens appropriés à leur nature les empêchent de s'enfuir. Coexistent sur ce petit espace : Godzilla et son fils (inspiré par Gorgo et copié sur le fils de King Kong) ; Rodan, un ptéranodon ; Mothra, la chenille géante ; Chorozoas, sorte de tyrannosaure ; et Manda, ou Agilas, un serpent muni de quatre petites pattes. Poussés par les extra-terrestres, ils détruisent New York, Moscou et Paris (c'est Barugon, venu on ne sait d'où, qui se charge de cette ville), avant de s'attaquer à Tokyo. Malgré cette révolte, les Terriens gardent leur confiance en eux. Libérés de l'influence des extra-terrestres, les monstres aidés de Spiga, une araignée cousine de Tarentula, se retournent contre ceux-ci, furieux d'avoir été menés par eux. Tous ensemble, ils affrontent Guidora, un oiseau à trois têtes, qui est le seul monstre extra-terrestre. Ce match final, qui met leur honneur en jeu, est ponctué par les attitudes comiques de Godzilla et de son fils, copiées sur les ébats de King Kong et de son rejeton.

Les monstres rendent presque inutile la participation de personnages humains ; les scènes de panique, clous de leurs premières exhibitions, se raréfient ; heureusement, car elles sont toujours faites avec des transparences lamentables. De plus en plus étendues, les maquettes

tendent à remplacer le décor naturel, là même où il suffirait. La reconstitution et l'animation se font de plus en plus minutieuses, quoique certains fils soient nettement visibles, et de plus en plus réalistes : les ruines de Tokyo sont montrées par un lent travelling latéral. Le mécanisme du vaisseau spatial est filmé en gros plans : allumage des rétro-fusées, déploiement des ailes, etc. Dans un duel qui évoque un combat sous-marin, ce vaisseau affronte une soucoupe devenue une véritable torche vivante. Le passage de la maquette au décor réel est enfin particulièrement soigné.

La construction épouse le rythme du roman feuilleton : de nombreux et très courts épisodes apportent des rebondissements continuels. Les monstres japonais ne sont plus conçus ni présentés comme des conséquences de la bombe atomique, mais une certaine veine nationaliste préside toujours à leurs évolutions : si les extra-terrestres attaquent d'abord New York, Moscou et Paris, c'est pour détourner l'attention des Terriens de Tokyo, sans aucun doute la ville la plus importante du monde ; et c'est par conséquent aux Japonais qu'échoit la tâche de sauver l'humanité.

Comme Superman, condamné par sa nature à affronter toujours le même genre de péril, les monstres, dotés eux aussi de super-pouvoirs, ne peuvent évoluer que dans des récits similaires. Mais leur mythologie est suffisamment cohérente pour permettre des variations intéressantes ; il existe maintenant un véritable univers des monstres dont l'autonomie s'affirme aussi bien par la nature de leurs exploits que par la manière dont ceux-ci sont contés. Comparable à celui des contes de fées, cet univers est l'un des seuls où l'imagination soit complètement libre.

Alain GARSAULT

Chronique de télévision

Le monde tremblera

Le lundi 26 octobre, la Première Chaîne présentait à 14 h 25 un film de Richard Pottier, réalisé en 1939 et intitulé **Le monde tremblera**. De quel tiroir secret venaient ces bobines ? Pourquoi les a-t-on exhumées en vue d'une programmation qui, si l'on en croit les intentions de l'ORTF, est concoctée spécialement pour ceux qui restent chez eux l'après-midi, donc en majorité les vieillards ? C'est un mystère qu'il ne nous appartient pas de résoudre.

Car il se trouve que **Le monde tremblera** est un authentique film de science-fiction, l'un des très rares réalisés en France entre Méliès et Godard, et qui plus est, présentant à mon avis une réussite totale. Son absence de la plupart des répertoires de fantastique semblerait prouver que cette œuvre n'a connu aucune exploitation commerciale postérieure à sa première sortie ; c'est un point à vérifier, mais il probable qu'après une brève programmation à la veille de la guerre (où il fut titré, pour ne pas effrayer les gens, **La révolte des vivants**), il fut englouti corps et biens dans l'oubli. Le numéro spécial « Fantastique » de **Cinéma 57** ne le mentionne pas dans son catalogue français ; Michel Laclos, dans son beau livre **Le fantastique au cinéma,** en donne le titre, sans commentaires ; Siclier et Labarthe enfin, dans leur ouvrage **Images de la science-fiction,** l'ignorent en trois mots : « ... **médiocre essai d'anticipation** ». Tout cela semble prouver que les spécialistes qui en parlent si peu, sinon pas du tout, n'avaient pu voir l'œuvre en question — ce qu'on ne peut leur reprocher...

Mais de quoi s'agit-il ? La trame est on ne peut plus simple. Un jeune savant (médecin de formation) invente une machine qui, captant certaines radiations corporelles, est capable de déceler à la minute près la date de la mort de ceux qui se soumettent à l'expérience. On voit quels prolongements on pouvait tirer d'une exploitation rigoureuse et intelligente du sujet (disons tout de suite que ce fut tenu) ; on voit aussi quels sont les ressorts simples qui tendent l'œuvre : ceux de l'invention fabuleuse, dérangeante, entraînant une chaîne de bouleversements qu'on va suivre linéairement jusqu'à l'explosion finale. Ce postulat de départ, « l'invention », est une ficelle qui fut utilisée très souvent dans la SF historique, depuis Jules Verne, qui en usa souvent, jusqu'aux grands auteurs américains des années 40, qui en abusèrent parfois, jusqu'à ce que l'apparition de thèmes plus diversifiés la fasse rentrer dans l'ombre.

Ici, l'invention étant hautement improbable, la SF glisse imperceptiblement dans un fantastique dont les tendances sociales et philosophiques sont très affirmées ; **Le monde tremblera** rejoint

ainsi les diverses moutures de **Frankenstein.**

Il est intéressant de voir comment les auteurs ont su développer avec logique leur idée de base. Premier point : expérimentation pure et simple. Un truand, guetté par des tueurs, pénètre chez le savant (Jean Durand, interprété par Claude Dauphin) qui le soumet à sa machine. Elle indique que le rôdeur n'a plus que vingt minutes à vivre, et il est effectivement tué par ses poursuivants dès qu'il sort de la maison.

Deuxième point : vérification de l'infaillibilité de la machine, soumise à une intervention contrariante des hommes. Pour tâcher de prouver que la machine à prédire la mort est une escroquerie publicitaire, une commission d'enquête lui fait tester un condamné à mort qui doit être en principe exécuté le lendemain ; la machine détecte la mort du patient pour les 24 heures à venir. Mais les sommités scientifiques et juridiques ont réclamé la grâce du condamné, qui arrive quelques secondes avant l'exécution, laquelle doit avoir lieu à l'heure indiquée par la machine ; l'émotion est trop forte pour le condamné, qui succombe d'une embolie en apprenant qu'il est gracié.

De ce point découle aussi le postulat inverse : un riche dilettante, à qui la machine promet soixante ans de vie, essaye, effrayé par la perspective de longues années vides, de se suicider. Il n'y parvient naturellement pas, en devient fou, et se voit condamné à attendre l'an 2000 dans l'abri douillet d'un asile. (Cet aspect d'inéluctabilité du temps avait fait l'objet d'un bon livre de « suspense-fiction » dû à Vargo Statten : **L'heure zéro,** au Fleuve Noir).

Les deux points suivants sont encore plus riches en développements dramatiques.

Le premier introduit un effet dialectique dans le postulat d'inéluctabilité, à savoir : la connaissance est-elle en elle-même un facteur dynamique dans la marche du temps vers le point zéro de la mort ?... Un banquier (commanditaire de la machine) ne se voit accorder par elle que cinq jours de vie. Solide comme un roc (le personnage est incarné par Eric Von Stroheim), le financier refuse d'abord le pronostic, se voit peu à peu rongé par le doute, puis par la peur et, à l'heure dite, se fait sauter la cervelle. On le voit, cet effet boomerang ouvre le champ à de nombreuses spéculations philosophiques, et c'est d'ailleurs grâce à cette même dialectique psycho-temporelle que le créateur sera détruit (ainsi que sa machine), dans la toute dernière séquence du film.

Dernier point : les conséquences externes, extérieures à l'invention, et qui sont, si on veut, relances ou rebonds de la perturbation initiale. Un homme apprend qu'il n'a plus que deux mois à vivre, tue sa maîtresse qui le trompait depuis longtemps et, l'âme apaisée, va se livrer à la police pour subir un sort qu'on devine (et ce postulat rejoint alors le précédent). A l'autre bout de l'échelle des valeurs dramatiques, un puissant financier, sachant sa mort prochaine, provoque un monstrueux krach de la bourse, qui ruine tous ses concurrents et instaure le « tremblement » du monde dont il est question dans le titre.

On le voit, rien n'est laissé au hasard, et cette dernière extrapolation qui, dans la ligne logique de l'histoire, la fait éclater aux dimensions de la planète, introduit une lecture politique de l'œuvre, qui ne faisait peut-être pas partie des intentions des auteurs, mais nous semble évidente aujourd'hui... Car cette machine à prédire la mort, c'est aussi, on l'a compris, une machine à faire la mort qu'il n'est pas difficile de considérer comme une concrétisation métaphorique du nazisme qui, à l'heure où le film se tournait, aboyait déjà aux frontières de la France. Le goût de puissance de Jean Durand, qui enfle démesurément alors même qu'il prend conscience du fait qu'il manipule la mort, peut faire penser à celui d'Hi-

tler qui, au même moment, cherchait à faire trembler le monde. Et finalement, la révolte populaire de la fin, où la foule va écraser le monstre avant que sa puissance ne devienne dévorante, peut bien être interprétée comme un appel mobilisateur clairement énoncé.

Quoi qu'il en soit, la personnalité des auteurs ne permet pas de conclure. Le scénario est signé Charles-Albert Dumas et R.F. Didelot ; je ne connais pas le premier, mais nous avons lu du second un livre de politique-fiction, **Marée jaune,** paru dans les années 50 dans l'éphémère collection « Métal ». Le réalisateur, Richard Pottier, n'a pas, semble-t-il, laissé une trace bien considérable dans l'histoire du cinéma. Il a tourné à l'époque de la guerre des policiers commerciaux (**Signé Picpus, La ferme aux loups**) qu'il serait peut-être intéressant de revoir aujourd'hui. Quant à la participation de Clouzot, elle se borne aux dialogues, acérés sans être trop littéraires, mais qui ne portent pas de signification particulière.

Cependant, quel que soit l'apport respectif de ses membres, cette équipe nous a livré un film qui, si l'on excepte les quelques inévitables scories que sont deux ou trois scènes sentimentales entre la roucoulante Madeleine Sologne et le gominé Roger Duchesne (à recommander la dernière : joues collées, et les deux paires d'yeux fixés sans ciller en haut et à gauche de l'écran), est d'un intérêt constant, possède un art du suspense qui ne laisse guère de répit, et vous tient en haleine grâce aux ficelles judicieusement emmêlées du scénario.

Des décors très abstraits de Barsacq, une photo qui navigue sur des gris très lumineux, un « engagement social » suggéré (les banquiers grinçants, le juste bon sens de l'homme du peuple Carette — très à l'aise dans son sempiternel numéro), placent ce film dans la lignée du beau **Les poupées du diable,** de Tod Browning, dont il n'est pas indigne.

Reste à me défendre d'avoir parlé si longtemps d'un film qui a dû n'être pas vu de beaucoup à cause de l'heure de sa distribution, et qu'il sera de toute façon impossible de voir a posteriori... Mais c'est là la contradiction fondamentale de toute chronique de télévision Je préciserai donc que mon but était d'informer, sur un objet qui était, pour la plupart d'entre nous au moins, inconnu. Mais aussi, et cela va plus loin, d'attirer l'attention de distributeurs amis du fantastique sur l'existence d'un film qui mériterait amplement une programmation commerciale dans les salles. Si ces lignes peuvent y contribuer, elles n'auront pas été inutiles.

Jean-Pierre ANDREVON

Courrier des lecteurs

C'est avec une très vive surprise que j'ai lu dans le numéro 201, dans la chronique littéraire consacrée à Jack Vance, que cet écrivain **« semble avoir la naïveté de croire que les Américains collaborent à la noble cause d'une guerre d'indépendance ».**

Lecteur et abonné à **Fiction** depuis le numéro 1, je tiens à m'élever vigoureusement contre l'introduction de politique dans votre revue, et en particulier celle-là ! C'est une revue **littéraire** et non politique, et par conséquent, en aucun cas, elle ne doit porter de jugement politiques, quelles que puissent être les opinions des auteurs que vous publiez ou des œuvres de qui vous rendez compte. Notre vie quotidienne est déjà assez envahie par les « opinions » des uns et des autres pour que nous soit fichue la paix dans ce qui fait notre dilection, la science-fiction.

Pour moi d'ailleurs, rien ne compte que la liberté vraie : pouvoir aller et venir à mon gré, penser, m'exprimer sans risquer la prison, la déportation ou la mort, c'est ma seule politique. Toute dictature, quelle que soit sa couleur, impose toujours l'inverse. Brune, rose ou rouge, c'est exactement la même peste. Nous avons failli en mourir naguère. Si demain les Américains quittaient le Viet-Nam, c'est une dictature qui les remplacerait. Que Jack Vance soit partisan de la liberté, comme moi-même, ce n'est nullement de la naïveté, mais du réalisme.

Maintenant, si MM. Jacques Chambon et J.P. Fontana préfèrent la dictature, qu'attendent-ils pour aller s'engager dans les rangs du Viet-Cong ? Car c'est bien facile, les pieds bien au chaud et profitant de toutes les jouissances d'une société de consommation, de venir critiquer ceux qui mènent un dur et pénible combat et se font tuer pour défendre notre propre liberté, au Viet-Nam ou ailleurs. Puisqu'ils sont trop lâches pour ce faire, que ces héros en pantoufles nous foutent la paix et nous laissent savourer, pour un instant encore, tous ces écrivains qui nous enchantent. Nous n'en demandons pas davantage.

Gérald HERICAULT
Lafitole (Htes-Pyrénées)

⁂

Je vous écris à propos des nouveaux critères (depuis deux ans environ) employés à tout propos par une bonne partie de votre équipe pour juger un roman ou présenter une nouvelle. C'est ainsi que l'on voit de plus en plus revenir les mots « fasciste », « réactionnaire », etc. On apprend par exemple (p. 145 du n° 202 de **Fiction,** critique de la collection Marabout) qu'il est fasciste de s'amuser à écraser les piétons. Que signifie ce galimatias ? Il faut, je suppose, traduire fasciste par sadique ? On pourrait donc dire que les nouvelles de Bloch et Harlan Ellison (n° 202) mettent en scène des « fascistes » (!!!). **Marée montante** ou plutôt **La vague montante** est très bien par contre car on y trouve « des vérités pas réactionnaires » (p. 150, **Fiction** n° 202). Tout récit ou roman ne

répondant pas aux idées bien pensantes de notre époque est « réactionnaire ». Peu d'entre eux trouveront grâce. Mais si on y reconnaît **« un profil cher à Marcuse »**, c'est donc un chef-d'œuvre. Poul Anderson est un « réactionnaire ». Robert Heinlein l'est paraît-il aussi, toujours selon **Fiction.** Mais enfin, **depuis quand ces considérations sont-elles des critères de qualité ?**

N'est-ce pas un des charmes de la science-fiction que de nous faire évader de notre monde ? Par pitié, ne nous y replongez pas par vos commentaires. Laissez à chacun le droit d'interpréter comme il le désire. Ou alors, vous voulez dégoûter vos plus fidèles lecteurs en transformant leur chère revue en insidieux bourrage de crâne. (Où est, hélas, « l'époque héroïque de **Fiction** », comme dit M. Andrevon ?)

Oui ou non, **Fiction** devient-il un magazine politiquement orienté ? Si oui, dites-le franchement.

Si non (ce que j'espère), de grâce, plus de catalogage politique dans votre revue (je parle avant tout de la **présentation** ou de la **critique**). Et dites-vous bien que les opinions politiques des commentateurs ne nous intéressent **pas** et sont **hors de propos.**

Mme BEDOURET
Paris

⁂

Note sur la critique du film **Le secret de la planète des singes** par Jacques Lourcelles (**Fiction** n° 200).

Un lourd sacrilège a ébranlé la confiance que nous portions à la revue **Fiction**. Que les radiations purificatrices atteignent Jacques Lourcelles par-delà le temps et l'espace, que des hordes de gorilles l'empêchent de nuire à nouveau... Car ce triste sire a trouvé le moyen, en en donnant d'ailleurs un habile résumé, de démolir un des plus beaux films que la SF ait jamais produit. Par ses propos confus, Lourcelles s'est fait le complice de la presse à grand tirage en utilisant les mêmes poncifs : **« Le film au bout de son rouleau avoue sa stérilité. »**

Le délit est pardonnable s'il n'a pas découragé nombre d'amateurs d'aller voir ce chef-d'œuvre. C'est pourquoi nous nous proposons de remettre certaines choses à leur place, en essayant de dégager les éléments originaux que Lourcelles a, semble-t-il, laissé tomber volontairement.

Une telle analyse ne peut se faire qu'en commençant par un rapide retour sur le premier film : **La planète des singes**, ce qui permettra, nous le croyons, d'expliquer les attitudes agressives de certains amateurs de SF déçus par le second.

La planète des singes fut un réel succès. La grande presse l'accueillit avec sympathie, sinon enthousiasme, et cela parce que le film de Franklin Schaffner était littéralement inoffensif. Le voyage dans l'espace, l'arrivée du vaisseau, la visite de la planète et la fin du film étaient des morceaux de pellicule particulièrement savoureux pour l'amateur du genre. Or, rien de tout cela n'avait plu aux critiques. Ce qui les avait amusés, c'était la partie la plus bavarde, la plus lourde du film. Bref, un conte philosophique, habile certes, mais désuet. Il ne s'agissait plus là de SF.

La réalisation du **Secret de la planète des singes** eut certainement une origine purement commerciale, mais, alors que l'on pouvait s'attendre à une aimable comédie tout aussi inoffensive que la première, à notre grande surprise il n'en a rien été. Tout d'abord sur le strict plan thématique, **Le secret** est de la pure S.F. Ensuite, prodige admirable, tous les écueils du film à suite, pourtant redoutables, ont été excellemment évités. En effet, **Le secret** dépasse en qualité tous les autres films du genre. Il contient des éléments spécifiquement révolutionnaires qui en font une œuvre absolument unique et il est probable que ce sont ces inclusions

originales jugées subversives qui ont effrayé les critiques.

« Le film démarre très lentement par une série d'épisodes sans vigueur », écrit Lourcelles. A notre avis, le démarrage et le début du film sont au contraire d'une violence rare, violence non sur le plan physique, mais sur le plan émotif. Le début du film est une succession d'images folles et bouleversantes qui ne peut que dérouter le spectateur et le mettre dans un climat d'attente mentale très spécial. Le spectateur n'a plus ici le pouvoir d'imaginer les scènes à venir car il est déjà perdu. Comme lors de la projection de **2001**, il n'est plus qu'un réceptacle émotionnel, notamment lors de l'étonnant flash back — souvenirs visuels de Nova.

Lourcelles estime que les rebondissements ou effets de surprise et le ton général du film sont calqués sur ceux du premier épisode. Il n'en est rien. Brent comprend tout de la situation des hommes et de celle des singes sur cette planète grâce au seul discours du général gorille. Les scénaristes ont d'autre part changé les cartes. Des idées politiques avancées ont été introduites dans ce film où, pour une fois dans le cinéma U.S. de SF, les problèmes religieux et politiques sont traités de façon directe. Loin est le temps des propos réactionnaires et vaguement déistes des Jack Arnold, Fred Mac Leod Wilcox, et autres Fleisher.

La fuite de Brent et de Nova les amène à accomplir une fantastique descente aux enfers. Les adorateurs de la Bombe, plus éloignés encore de Brent que les singes, sont des êtres dont la philosophie, la religion, la morale, produits parfaitement logiques des événements passés, pourraient faire l'objet d'une longue étude. Leurs actes, leurs pensées ne sont gratuits que dans l'esprit des critiques. Les mutants savent en effet qu'ils sont supérieurs aux singes et aux hommes. Il leur semble donc logique d'être les plus proches de leur Dieu, quel qu'il soit.

La fin du film ne peut être résumée parce que trop belle. Elle est la sublimation de la violence contenue dans tout le film. La destruction de la planète par Taylor, seul personnage lucide et raisonnable de la séquence finale, fait de la bombe un réel instrument de paix. Son explosion annule la violence. A la violence des humains et des singes succèdent le silence et le calme de la mort. L'acte de Taylor est donc, à notre avis, différent du suicide classique, en ce sens qu'il n'y cherche pas une fuite mais un moyen de régler tous les problèmes.

Le secret de la planète des singes est acide, pessimiste, subversif, sublime. Ce film est dur, très dur, mais en aucun cas la violence n'y est gratuite. **Le secret** est le film de SF le plus intelligent, le mieux réalisé et surtout le plus adulte de ces dernières années. Tout amateur de SF ou de fantastique se doit de voir et de revoir ce film qui transcende toute la production cinématographique du genre.

D. KLEIN et M. LEGRAND
Villemomble



Dépôt légal : 4e trimestre 1970 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan